

Orients
Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales
Octobre 2014

Directrice de la publication : Françoise MOREUX

issn 2100-2096

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que les auteurs

Conception graphique et mise en pages : Soledad MUNOZ GOUET

Association des anciens élèves et amis
des langues orientales
fondée en 1927

Orients

Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales

Octobre 2014

Table des matières

Éditorial (Françoise MOREUX)	9
------------------------------------	---

Actualités

<i>De l'Éthiopie à Madagascar</i>	13
Introduction (Marie-Lise TSAGOURIA)	13
Jacques FAUBLÉE-Joseph TUBIANA : linguistes et ethnologues – L'amour du terrain – La passion des livres (Marie-José TUBIANA)	14
Jacques FAUBLÉE (Véronique GUÉRIN-FAUBLÉE)	18
Colloque <i>Tempus et Tempestas</i> (Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT)	21
La journée de la Russie (Françoise BARRY)	33
Abulkasem!, la troupe de théâtre de l'INALCO (Romain LEBAILLY)	37
<i>Mashup</i> , c'est quoi ? (Alexis BARBIN)	39
Quelle Ukraine après les élections ? (Pierre DUBOUCHET)	41
Une exposition de photos sur le thème de l' <i>Arirang</i> (Hélène SEKUTOWICZ)	45
Don de livres des anciens élèves de l'AAÉALO à la BULAC (Françoise MOREUX)	47
La BULAC, un nouvel espace pour la documentation orientaliste (Alexandre ASANOVIC)	49

Témoignages

Bénévole et volontaire : Mélissa LAKROUT	59
Le taoïsme, une tradition vivante (Patrice FAVA)	67

Conférences

<i>Marie et autres femmes dans les contes des Balkans</i> (Anastasia ORTENZIO)	76
Trois interventions en lien avec l'Éthiopie	91
<i>L'Éthiopie et l'Europe : fantômes et fantasmes</i> (Alain GASCON)	91
<i>L'Éthiopie dans l'imaginaire européen</i> (François ENGUEHARD)	99
<i>Le royaume du prêtre Jean</i> (Marc FONTRIER)	106

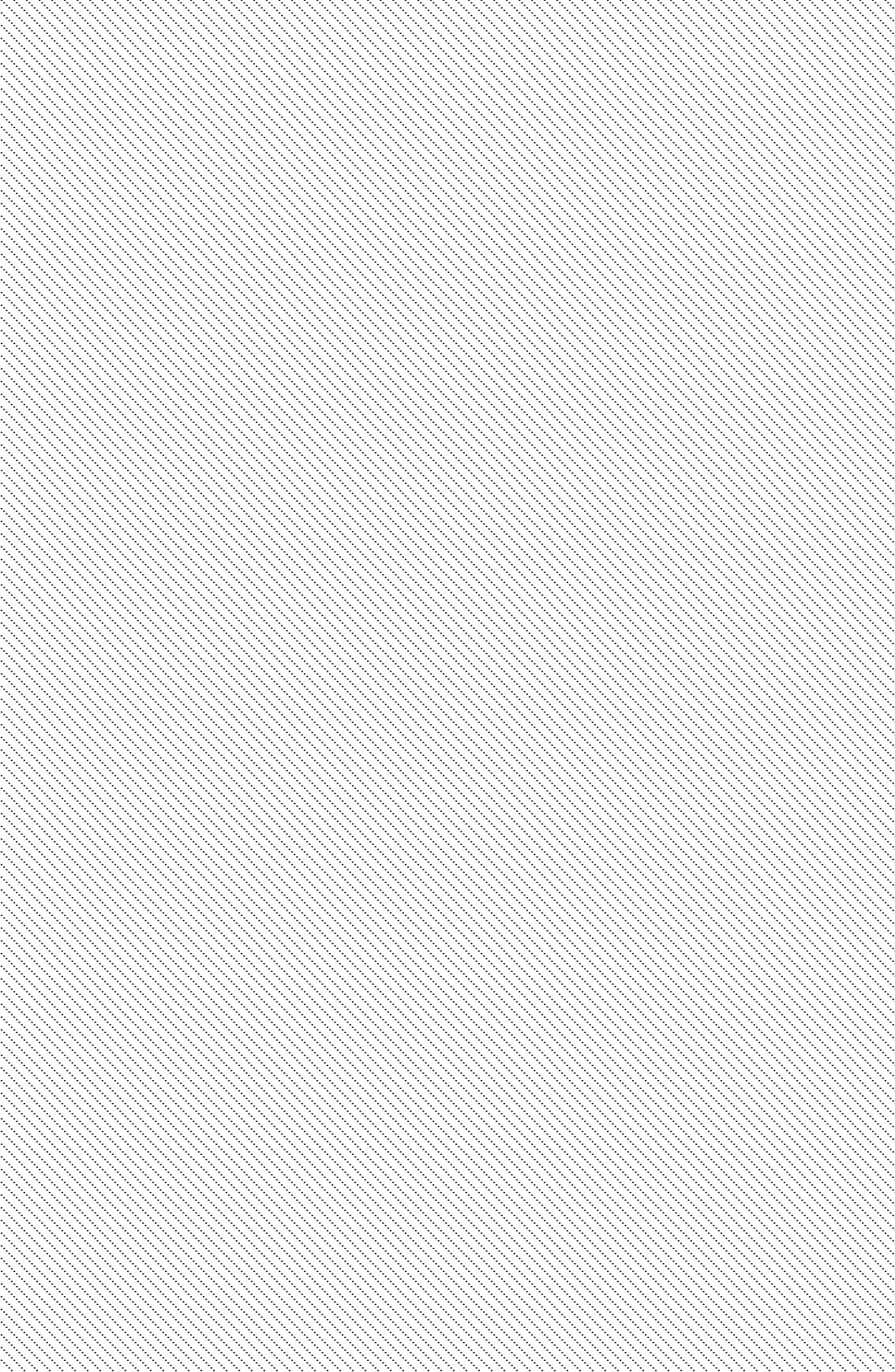
Recensions

<i>Angaekkot</i> (Justine GOSSART)	117
<i>Aux portes du ciel - La statuaire taoïste du Hunan</i> (Patrice FAVA)	117
<i>Le Dernier Chat noir</i> (Eugène TRIVIZAS)	119
<i>Les Dits du derviche Bektachi</i> (Michel BALIVET).....	120
<i>La Fuite du temps</i> (YAN Lianke)	122
<i>Gorbatchev</i> (Bernard LECOMTE).....	123
<i>Les Indo-Européens</i> (Iaroslav LEBEDYNSKY).....	126
<i>La Marine dans la guerre de Libye</i> (Jean-Michel ROCHE).....	129
<i>Petit vocabulaire actuel hébreu – Exercices</i> (Jacqueline CARNAUD, Rachel MEISLER et Dana TAUBE)	131
<i>Réveiller les morts – édition bilingue</i> (LU Xun)	132
<i>Rois et Reines de Judée</i> (Christian-Georges SCHWENTZEL)	133
<i>Saïgon samedi</i> (Do Kh.)	135
<i>Le Vieux Bateau</i> (ZHANG Wei)	136
<i>À deux pas du Tibet secret et Le Lac de lait</i> (Florence et Yvan COMOLLI)	139

In memoriam

Louis DENY (Françoise MOREUX, Famille DENY, Marie-Sybille DE VIENNE et Catherine LEGEAY-GUILLON)	145
Jean GORY (Marc MENGUY)	152
À propos d' <i>Orients</i>	159
Bulletin d'adhésion	161

Éditorial



Coupes sombres, compactages, reports et bouclage

Probablement avez-vous été, au cours de ces mois d'été, confrontés au problème de la valise qui, bien que préparée de longue date, ou plus exactement parce que préparée de longue date, ne parvient pas à être fermée... Il convient alors de revoir son contenu, de choisir l'un ou l'autre des objets qui ne pourront pas être emportés comme souhaité et de conserver les éléments qui doivent impérativement arriver à destination.

Eh bien, la constitution du sommaire d'*Orients* tient du même casse-tête...

Depuis que notre comité de lecture a redéfini, en même temps que la vocation et la teneur de notre bulletin, son nombre de pages, le gabarit jugé raisonnable des 120 pages a volé en éclats en juin dernier et cette limite sera dépassée cette fois-ci encore, malgré une recomposition fastidieuse...

En effet, pour boucler notre valise d'octobre, nous avons été contraints de reporter un bon nombre de textes¹ (que nous tenons en réserve pour la prochaine parution) et avons opté, avant même que notre maquettiste n'intervienne, pour le compactage de plusieurs articles traitant d'un même sujet sous un seul titre.

Beaucoup de matière, cela signifie :

- beaucoup d'événements dont nous sommes heureux de vous faire part,
- beaucoup de manifestations dans les locaux de l'INALCO (conférences, colloques) dont nous pensons qu'ils vous intéresseront, surtout si vous n'avez pas eu le loisir d'y participer ou d'y assister, mais aussi et surtout :
- beaucoup de rédacteurs. Parmi ceux-ci, il y a bien sûr ceux que nous sollicitons directement, mais progressivement nos adhérents proposent spontanément des textes de diverses teneurs. Plusieurs

1. Nous prions à nouveau les personnes dont les textes ne pourront être publiés qu'en février 2015 de bien vouloir nous en excuser.

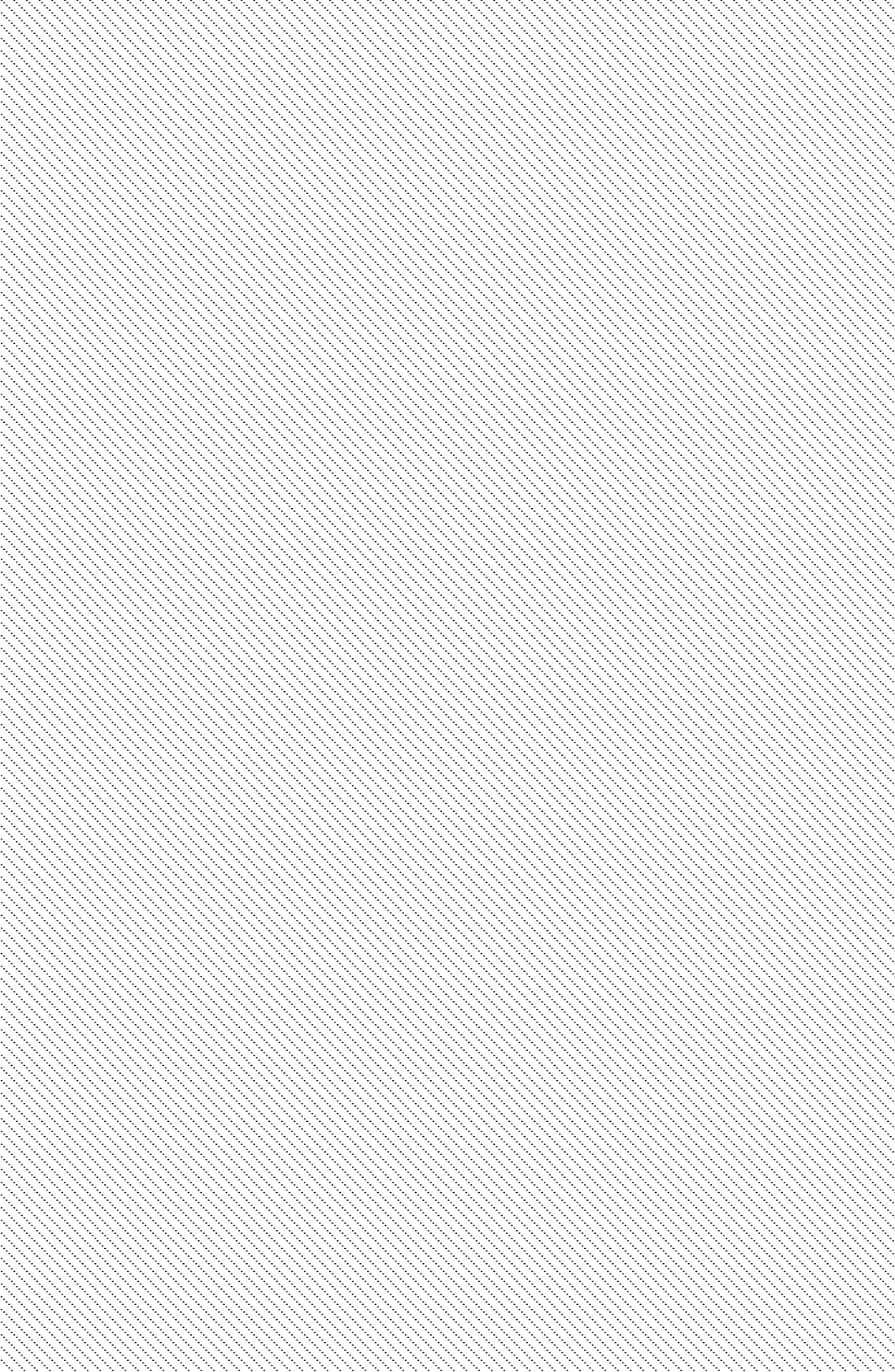
plumes, plusieurs tons, plusieurs styles, la contribution des étudiants : autant de raisons de nous réjouir. Car c'est bien ainsi que nous concevons notre publication.

Lors de sa réunion bilan de fin d'année 2013-2014, notre conseil d'administration avait suggéré de changer pour *Orients* l'appellation « bulletin » en « revue », jugée plus appropriée, ce qui avait été approuvé. Cette modification est cependant remise à l'année 2015, car elle implique une multitude de petites reformulations dues au changement de genre des vocables et nous avons préféré nous concentrer sur le contenu du présent numéro plutôt que sur sa forme.

Dans tout ce qui précède, rien de dramatique, quelques ajustements seulement qui n'ont aucune commune mesure avec les décisions rapides que doivent prendre tant de personnes, en ce funeste été 2014 de conflits et de guerres, tous ceux qui sont contraints à un exode sur les routes, sous la menace et dans le dénuement. Leur valise, s'ils en ont une, n'a pu être bouclée...

Françoise MOREUX
La présidente

Actualités



Le jeudi 16 janvier 2014 s'est tenu au Pôle des Langues et Civilisations le colloque intitulé De l'Éthiopie à Madagascar qui avait pour sous-titre Voyages dans les collections africaines de la BULAC et dans l'imaginaire européen, organisé par la BULAC avec l'association ARES/Æ¹, à l'occasion de la remise des fonds TUBIANA et FAUBLÉE à la bibliothèque.

À cette occasion ce même jour, l'exposition de photos Un village falacha en 1949 avait été inaugurée dans la Galerie.

Dans la présente rubrique Actualités, nous reproduisons les interventions liées aux deux éminents anciens élèves des Langues O' qu'ont été Joseph TUBIANA et Jacques FAUBLÉE, évoqués par leurs proches. Quant aux interventions ayant trait à l'Éthiopie, elles sont reportées dans notre rubrique Conférences.

Nous remercions tous les intervenants qui nous ont donné leur agrément pour une publication dans nos pages.

De l'Éthiopie à Madagascar

Introduction

Nous sommes réunis ce soir pour voyager ensemble depuis l'Afrique de l'Est jusqu'à Madagascar, à travers une exposition, une table-ronde, des présentations d'ouvrages. À travers ces rencontres, l'objectif que nous poursuivons est de faire toujours mieux connaître les trésors que conserve la BULAC.

C'est aussi ce soir l'occasion particulière d'exprimer publiquement notre gratitude à deux familles, celle de Jacques FAUBLÉE et celle de Joseph TUBIANA, qui ont souhaité pérenniser la mémoire et les travaux de ces deux éminents professeurs qui ont marqué à l'INALCO l'enseignement des langues malgache et amharique, en faisant don de leurs bibliothèques personnelles à celle qui est aujourd'hui devenue la BULAC et qui a toujours servi les enseignants et les étudiants des Langues O'.

1. ARES/Æ: Association pour le développement de la recherche scientifique en Afrique de l'Est. Les liens de cette association avec l'AAÉALO sont étroits, car ses membres sont également des anciens élèves souvent adhérents à notre association.

Le fonds FAUBLÉE, représentant près de 2 000 documents, est entré dans nos murs en 2003, à une époque qui était déjà fortement troublée par la préparation du bâtiment dans lequel vous vous trouvez maintenant. Il nous aura donc fallu pour cette raison près de dix ans avant de pouvoir mettre à la disposition du public la totalité de ces ouvrages. C'est maintenant chose faite.

Le fonds TUBIANA, 700 documents arrivés bien plus récemment, en 2012, devrait être entièrement traité à la fin de cette année.

Ces deux ensembles constituent, avec les collections que possédait déjà la bibliothèque, un ensemble exceptionnel, le plus riche de France, en termes de collections publiques, pour les domaines malgache et éthiopien.

Marine DEFOSSE, responsable à la BULAC des fonds africains, qui pilote et effectue elle-même une large part des traitements qui permettent à ces documents de devenir disponibles pour tous, va vous en révéler quelques richesses.

J'aimerais que vous me permettiez, Madame TUBIANA, Madame GUÉRIN-FAUBLÉE, après vous avoir renouvelé une fois encore l'expression de notre très grande reconnaissance pour votre généreux geste, d'y associer mes remerciements publics pour ma collègue Marine DEFOSSE qui, depuis de longues années, développe et valorise avec une rigueur et une efficacité exceptionnelle la documentation sur l'Afrique, qui est mise à l'honneur ce soir.

Mesdames, à vous toutes un très grand merci.

Marie-Lise TSAGOURIA
Directeur de la BULAC

Jacques FAUBLÉE–Joseph TUBIANA : linguistes et ethnologues L'amour du terrain – La passion des livres

Je voudrais d'abord vous dire mon immense plaisir de vous voir si nombreux répondre à notre invitation, de retrouver des amis de longue

date, parfois un peu perdus de vue, du fait des migrations ou des déménagements, des nôtres en particulier.

Ce plaisir est accompagné d'un immense soulagement : la bibliothèque éthiopienne de Joseph TUBIANA ne sera pas dispersée, dilapidée, comme celle qu'il avait constituée au Laboratoire Peiresc de Sophia-Antipolis. Grâce à l'accueil de la BULAC, elle est maintenant protégée, inventoriée, accessible à tous pour le long terme, pour l'éternité j'aimerais dire.

Ce souci de conservation d'un bien précieux, accumulé au cours des années, a été une des préoccupations de Joseph TUBIANA jusqu'à sa dernière heure puisque, quelques minutes avant de se rendre à une réunion où il a succombé à un arrêt cardiaque, il m'avait remis une lettre adressée au conservateur de la Bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras. Bibliothèque riche en volumes imprimés anciens et en manuscrits, notamment le fonds PEIRESC du nom de l'érudit aixois (1580-1637) dont notre laboratoire avait pris le nom. L'Inguimbertaine était en cours d'agrandissement et Joseph, dans sa lettre, demandait au conservateur s'il pouvait accueillir une partie de son fonds éthiopien. Il m'a alors dit : « Si tu es d'accord avec cette lettre, je l'enverrai demain, car il est urgent pour moi de prendre une décision ». Je ne suis pas sûre d'avoir envoyé cette lettre. Nous étions le 12 décembre 2006 le jour où Joseph nous a quittés.

Avec le temps j'ai pris contact avec les responsables de la future BULAC, en particulier avec Francis RICHARD puis Marine DEFOSSE et nous sommes témoins aujourd'hui de la réponse concrète à l'inquiétude de Joseph TUBIANA au sujet de ses livres. Je suis sûre qu'il aurait été pleinement en accord avec la solution choisie. Merci à tous ceux qui œuvrent au sein de la BULAC, et en particulier à sa directrice Marie-Lise TSAGOURIA, à Francis RICHARD et tout particulièrement à Marine DEFOSSE, responsable du fonds Afrique, qui ont su si amicalement nous accueillir ainsi qu'à Joëlle GARCIA, responsable de l'action culturelle. Merci également à ceux qui nous ont aidés à accrocher l'exposition de la galerie d'entrée, en particulier Merien ATTAR.

Je suis heureuse aussi de voir les fonds FAUBLÉE et TUBIANA aujourd'hui associés, car Jacques et Tubi avaient noué une très solide amitié dès 1945 quand Tubi, démobilisé après 5 ans de vie militaire « stupide », disait-il, avait quitté l'Algérie pour faire ses études à Paris. Je ne sais exactement comment s'est faite la rencontre, peut-être par l'intermédiaire de Jean CANTINEAU, qui enseignait l'arabe à Alger, mais je sais que Tubi fut accueilli chez Jacques FAUBLÉE le temps de trouver un logement. Leur amitié ne se démentit jamais. Ils avaient l'un et l'autre deux passions communes :

l'amour du « terrain » (terme familier, et en quelque sorte « sacralisé », employé par les ethnologues pour parler des sociétés qu'ils ont étudiées et où ils ont vécu) et... la passion des livres. Tandis que le premier crapahutait dans les Aurès puis, ensuite à Madagascar, le deuxième s'orientait vers l'Éthiopie, puis plus tard, vers le Tchad et le Soudan.

L'exposition *Un village Falacha en 1949* dont vous avez pu voir quelques images dans la galerie d'entrée est le témoignage d'une des premières rencontres de Joseph TUBIANA avec l'Éthiopie¹. Parti pour étudier le *falashigna*, une des langues de l'*agaw* occidental, il est allé s'installer dans ce petit village falacha où il a séjourné quelques mois, ne se contentant pas d'étudier la langue avec un informateur privilégié, ce qu'il aurait pu faire à Gondar, la capitale régionale, à son hôtel ou dans son habitation (pratique qui n'est pas méconnue de certains linguistes), mais partant avec son mulet pour vivre au milieu des gens qu'il souhaitait étudier, en partageant leur quotidien dans la plus grande simplicité et aussi le plus grand bonheur. C'est cela que j'ai appelé « l'amour du terrain » n'ayant pas trouvé d'autres mots pour désigner cette intimité d'un « vivre ensemble » qui est le propre de l'ethnologue.

Et les livres ! Jacques et Tubi avaient une soif dévorante d'acquérir tout ce qui se publiait sur le pays, la région, les hommes qu'ils abordaient. Beaucoup de livres rassemblés par Joseph TUBIANA sont datés de 1949-1950, peu de temps avant son départ pour l'Éthiopie ou peu de temps après son retour. Je pense que l'achat de livres occupait la part la plus importante de son budget d'allocataire de recherche au CNRS, comme ce fut ensuite tout au long de sa vie : livres édités en France, en Angleterre, en Italie... mais aussi livres écrits et publiés en Éthiopie, pays qui connaît une langue écrite depuis le IV^e siècle, pays riche en manuscrits et en une multiples publications imprimées : depuis des modestes écrits présents sur les marchés jusqu'aux travaux d'érudits éthiopiens.

Avoir sous la main sa propre bibliothèque et pouvoir à chaque instant consulter un livre, vérifier l'acception d'un terme dans un des dictionnaires qui se trouvent sur vos rayonnages peut apparaître un luxe et un investissement disproportionné au chercheur qui aujourd'hui dispose d'internet et de nombreux moteurs de recherche, mais traduit une attitude d'esprit qui, j'espère, perdure chez les jeunes chercheurs qui ne se contentent pas

1. Elle est accompagnée d'un petit livret-catalogue, en français et en amharique : *Éthiopie. Le temps des Falacha*, Éditions Shaman, Neuchâtel, 2014, 48 p.

de faire remonter leurs recherches bibliographiques à 1950 (je caricature à peine).

La recherche avance lentement, elle démarre en s'appuyant sur les connaissances de nos prédécesseurs, en soumettant leurs hypothèses à la critique afin de pouvoir, éventuellement, aller plus loin et proposer d'autres démarches à la lueur de nos propres découvertes. Nous sommes de perpétuels ouvriers-artisans penchés sur l'ouvrage. Les livres sont nos outils de travail qui peu à peu nous révèlent des richesses, souvent indécélables à la première lecture.

Joseph TUBIANA, tout au long de sa vie, s'est efforcé de mettre à la disposition de tous des outils de travail auxquels le plus grand nombre n'avait pas accès. Accumuler des livres dans sa bibliothèque est satisfaisant, sécurisant même, mais exhumer des écrits anciens, les traduire, les publier est plus exaltant encore. Un bel exemple est, me semble-t-il, cette traduction de *L'Histoire d'Éthiopie*, écrite par Job LUDOLF, en 1670, que François ENGUEHARD va vous présenter dans quelques minutes, tout particulièrement le tome III sur l'église abyssine qui vient de sortir². Aujourd'hui où la lecture du latin n'est plus chose courante, c'est avec un groupe de latinistes que Joseph TUBIANA s'est attelé à cette traduction, il y a déjà quelques années, vers 1985, à Sophia-Antipolis. L'entreprise n'était pas aisée, ce n'était pas un latin classique. Sa lecture nécessitait une bonne connaissance du milieu géographique et sociologique du pays décrit, (encore « le terrain ») et il fallait trouver un éditeur. Grâce à un travail d'équipe (là encore un des leitmotifs de Joseph TUBIANA) : l'association de trois latinistes et de deux éthiopiens, Joseph et François, ont mené le projet à son terme. La difficile mise en page du texte, faite par François, et sa recherche d'un éditeur ont réussi à sortir de l'oubli cette part de nos connaissances. C'est aussi cela la passion du livre.

Je pourrais prendre d'autres exemples de ces travaux de longue haleine menés par notre équipe de recherche : je citerai encore la publication des quatre volumes de *Douze ans de séjour dans la Haute Éthiopie* d'Arnauld D'ABBADIE³ ou la traduction de l'arabe de *L'Histoire et la Géographie du Soudan* de Nau'm SHUQAYR ou seule à ce jour a paru la *Géographie*⁴.

2. Job LUDOLF, *Histoire de l'Éthiopie*. Traduction du latin sous la direction de J. TUBIANA et F. ENGUEHARD, t. I et II L'Archange minotaure, Apt, 2008 et 2009 et t. III Sépia, St-Maur, 2013.

3. Publié par la Bibliothèque vaticane en 1980, 1983 et le quatrième volume en 1999.

4. Na'um Bey SHUQAYR, *Géographie du Soudan*, traduit de l'arabe par Viviane Amina YAGI, L'Harmattan, 2012.

Pour revenir sur les exigences communes qui, me semble-t-il, ont été celles de Jacques FAUBLÉE et Joseph TUBIANA me vient à l'esprit cette image : ils marchaient à même allure, ni au pas, ni au galop, mais à l'amble.

Et, pour terminer, un détail qui pour moi montre l'intimité intellectuelle de Joseph et de Jacques : j'ai retrouvé dans la bibliothèque de Joseph, bellement relié par lui, un livre que lui a offert Jacques FAUBLÉE, au début de leur relation amicale. Il s'agit de la *Grammaire de la langue abyssine* publiée par MONDON-VIDAILHET, conseiller d'État de l'Empire d'Éthiopie, et par la suite chargé du cours d'Abyssin à l'École des Langues orientales. Cette grammaire publiée à l'Imprimerie nationale en 1898, dédiée à Ménélik II roi d'Éthiopie, avait déjà été publiée par Job LUDOLF en 1698. MONDON-VIDAILHET signale dans sa préface qu'il s'agit de la première grammaire de la langue abyssine, présentant l'abyssin probablement tel qu'il se parlait au XVII^e siècle. Grammaire composée d'après les indications d'un éthiopien, nommé Abbâ GORGORIOS, celui-là même qui fut aussi le collaborateur de Job LUDOLF à Francfort-sur-le-Main lorsqu'il écrivit l'*Histoire d'Éthiopie* dont François ENGUEHARD va vous parler.

Ce don de livres entre les deux amis est le clin d'œil du passé sur notre rencontre d'aujourd'hui qui honore ensemble les dons FAUBLÉE et TUBIANA.

Marie-José TUBIANA⁵
veuve de Joseph TUBIANA

Jacques FAUBLÉE (1912-2003)

Jacques FAUBLÉE a 20 ans lorsqu'il arrive à Paris en 1932. Il s'inscrit aux Langues O' pour étudier l'amharique et le guèze et à l'École du Louvre en archéologie pré- et proto-historiques. C'est là qu'il rencontre Thérèse RIVIÈRE, qui travaille au Musée d'ethnographie, où il entre comme bénévole en 1933. Il y restera jusqu'en 1949 après avoir été nommé assistant au Département Afrique en 1942.

Il faut resituer le contexte d'alors. Seules quatre personnes sont titulaires d'un poste. Avec eux, des bénévoles aux ressources aléatoires et tout

5. Marie-José TUBIANA est elle aussi ancienne élève, membre de l'AAÉALO et membre très actif de l'ARES/E.

un monde qui gravite autour : un creuset intellectuel avec de nombreux mécènes et des artistes, comme André BRETON par exemple.

L'ethnographie scientifique est à ses débuts, le premier enseignement universitaire ayant été dispensé en France en 1925. Mon père sera l'élève du professeur Marcel MAUSS qui, volontairement, n'affichait ni ne revendiquait aucune spécialité.

Parallèlement à cet enseignement grâce auquel il obtient son certificat d'ethnologie, il suit les cours de DURKEIM et obtient également les certificats d'histoire des religions et de sociologie.

Très vite, il se rend sur le terrain et rejoint dans les Aurès, à plusieurs reprises entre 1935 et 1937, la mission Thérèse RIVIÈRE (Musée d'ethnographie) – Germaine TILLION (Institut africain de Londres). Cette dernière concentre principalement ses observations sur les aspects de la vie sociale, tandis que Thérèse RIVIÈRE s'intéresse aux faits matériels et collecte des objets pour le musée.

Mais, c'est Madagascar qui sera rapidement son domaine de recherche privilégié. Paul RIVET, le directeur du Musée d'ethnographie, lui confie la création d'une section malgache et, en 1934, il met en place la première exposition permanente sur Madagascar. Persuadé que le travail d'ethnologue nécessite une connaissance approfondie de la langue, mon père suit le cours de malgache (et de malais) aux Langues orientales dont il est diplômé en 1936.

Sa première mission à Madagascar se déroulera de 1938 à 1941 chez les pasteurs Bara, en vue de compléter des études antérieures, dont celles de Raymond DECARY, administrateur des colonies, sur les Antandruy. Que ce soit dans les Aurès ou à Madagascar, les méthodes d'enquête utilisées sont celles d'observation participante préconisées par MALINOWSKI, avec vie parmi les personnes étudiées. Tous les aspects ethnographiques (chasse, pêche, cultures, élevage, vannerie, tissage, poterie, maisons et villages, jeux, musique, pratiques religieuses, magie et divination) et sociologiques de la société Bara sont étudiés. De nombreux objets sont collectés pour le Musée, dont la plupart vont disparaître lors de leur expédition en France.

La mission d'ethnographie de 1948 s'attache aux piroguiers Vezo ; celle de 1956 aux manuscrits arabico-malgaches du clan Anakara et celles de 1958 et de 1965 aux rites de circoncision.

Jacques FAUBLÉE fut enseignant aux Langues orientales : chargé de cours en 1943 puis professeur titulaire de la chaire de malgache en 1955. Il s'est intéressé plus particulièrement aux dialectes autres que le merina, la langue officielle écrite. Il avait adopté une notation phonétique du malgache.

Outre de nombreux articles, il a rédigé :

- une *Introduction au malgache*,
- *Les Récits Bara*,
- *La Cohésion des sociétés Bara*,
- *Les Esprits de la vie à Madagascar*,
- *L'Ethnographie de Madagascar* (en collaboration avec Roger FALK) publiée à l'occasion de l'exposition sur Madagascar en 1947 au Musée de l'Homme.

Plus de 20 000 clichés photographiques ont été ramenés des différentes missions. Ceux des Aurès ont rejoint les documents de Thérèse RIVIÈRE au Musée du quai Branly et ceux de Madagascar ont été donnés au Musée d'ethnographie de Genève (directeur Boris WASTIAU). Parmi ces derniers, figure un inventaire photographique d'environ 100 manuscrits arabico-malgaches, des textes associés à des rituels et écrits en graphie arabe. Ce sont des textes religieux (souvent des sourates du Coran), géomantiques, astrologiques, parfois historiques.

Homme complet pour le domaine malgache, Jacques FAUBLÉE avait aussi rassemblé une bibliothèque scientifique de plusieurs milliers d'ouvrages dont une partie a été donnée à la BULAC après sa disparition.

Véronique GUÉRIN-FAUBLÉE
fille de Jacques FAUBLÉE

Le colloque Tempus et Tempestas a été organisé les 30 et 31 janvier 2014, grâce à la collaboration de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de la Société asiatique et de l'INALCO.

Colloque *Tempus et Tempestas*

L'astronome approche la notion du temps en mesurant la régularité du mouvement des astres. Le paysan l'observe dans un cycle de saisons et de phénomènes météorologiques. Le grammairien note les modes d'expression d'un passé, d'un présent, d'un futur. L'historien le divise en périodes. Le poète y voit un facteur de mort ou de renaissance. L'artiste le représente en vieillard ou en tableau de saisons. Tous pensent au futur et à l'éternité.

Comment les civilisations d'Asie étudient-elles le temps objectif, comment appréhendent-elles le temps subjectif? Quels sont les concepts, les noms, les formes d'expression, les périodisations, les mesures du temps? Quels sont les couleurs, les travaux, les repos imposés par le flux des beaux et mauvais temps, qu'apportent les saisons? De nombreuses disciplines ont l'occasion de répondre à des questions suscitées par le temps qui passe et le temps qu'il fait.

Les travaux ont eu lieu le premier jour dans l'auditorium du PLC, le second dans la grande salle des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Au total, 21 communications ont été présentées, concernant des aires et des périodes allant de la Mésopotamie antique à l'Afrique occidentale actuelle, étant admis que le champ d'intérêt proposé plus largement concernait les civilisations non européennes de langue écrite. Cette fois encore, cette diversité n'a nullement nui à l'unité de l'ensemble et au dialogue, selon l'exemple des deux précédents colloques organisés sous les mêmes auspices. Les séances avaient d'ailleurs été organisées pour constituer autant d'ensembles thématiques cohérents. À la troisième expérience, il se confirme que ce genre de rencontre contribue heureusement à lutter contre les enfermements disciplinaires, voire micro-disciplinaires, et les étroitesse sectorielles.

Sept auteurs de communications étaient rattachés à l'INALCO. On comptait en outre des membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (AIBL), du CNRS, de l'École pratique des Hautes Études, du Collège de France, de l'École française d'Extrême-Orient (ÉFEO), de l'université de Reims, de l'université d'Aix-Marseille I, des archives départementales de la Marne et de la Société asiatique.

Dominique CHARPIN (correspondant de l'AIBL, professeur au Collège de France) et **Nele ZIEGLER** (directeur d'études à l'École pratique des hautes études, IV^e section) : *Les rois paléo-babyloniens, maîtres du temps ?*

Les souverains babyloniens de la première moitié du deuxième millénaire av. J.-C. choisissaient le nom donné à chaque année et décidaient de l'intercalation d'un mois pour faire coïncider année officielle (solaire) et calendrier lunaire. Cependant l'autorité des rois n'était pas absolue : un comput privé du temps est attesté, les hémérologies¹ limitaient la liberté des souverains, les engagements qu'ils prenaient (en particulier en matière d'alliances) n'engageaient pas leurs successeurs.

Victor GYSEMBERGH (doctorant à l'université de Reims) : *Le Temps chez EUDOXE de Cnide, entre Grèce, Perse et Mésopotamie*

Le savant d'expression grecque EUDOXE de Cnide combina des conceptions du temps issues de trois cultures différentes : grecque, perse et mésopotamienne. Un témoignage mis au jour récemment permet de mieux situer EUDOXE dans la tradition des calendriers grecs luni-solaires, comme successeur de MÉTON d'Athènes. Tout en continuant cette tradition, il la renouela, en accolant à son cycle de 19 ans, des cycles bien plus longs, inspirés du zoroastrisme. Il paraît également être l'auteur d'un cycle original, appelé « grande année » par les sources grecques, employant des observations astronomiques d'origine proche-orientale, pour créer une unité de temps fondée sur les conjonctions planétaires. En outre, un recueil de présages brontoscopiques² transmis sous le nom d'EUDOXE présente des correspondances remarquables avec le texte mésopotamien En'ma Anu Enlil. L'étude de ces phénomènes d'interaction culturelle fait apparaître EUDOXE comme un passeur de savoirs entre la Grèce d'époque classique et le Proche-Orient ancien.

1. Hémérologie : art de composer des calendriers.

2. Brontoscopie : art de prédire l'avenir avec le tonnerre et la foudre.

Jean-Marie DURAND (membre de l'AIBL, professeur au Collège de France, vice-président de la Société asiatique): *Le démon des tempêtes en Mésopotamie*

On trouve peu d'allusions à des phénomènes atmosphériques dans les textes cunéiformes courants (lettres, documents administratifs); ils sont plutôt le fait d'une expression littéraire de genres divers. Leur mention manifeste le plus souvent l'intervention du sacré dans le monde humain et sacrifie peu à la narration pittoresque. Cependant, un genre littéraire particulier dans la littérature mésopotamienne a gardé une description précise et concrète du phénomène de l'orage et du « mauvais temps » et permet d'estimer que les choses n'ont pas dû beaucoup changer entre les siècles passés et maintenant.

Véronique ALEXANDRE JOURNEAU (chercheur associé du Réseau Asie-Imasie (CNRS/FMSH)): *La cinquième saison*

Dans la Chine antique, la pensée est cosmologique et son objet est l'harmonie entre le céleste et le terrestre. De fait, le calendrier organise les activités terrestres dans une dynamique temporelle liée au mouvement des astres. L'invention du calendrier astrologique est avérée sous le duc de Zhou (1 000 ans avant notre ère) et fondée sur la combinaison des 10 troncs célestes (les 5 états de mutation dans leurs deux aspects *yin* et *yang*) et des 12 branches (ou rameaux) terrestres (les positions astrales) en un cycle de 60. C'est également le cas pour la musique dont il est dit qu'elle procède du ciel, mise en couple avec les rites qui régulent la terre. Le référentiel commun au déroulement temporel et à la métabole musicale sont présentés dans le Chapitre du calendrier *Yueling* du Livre des rites *Liji*, développés dans les textes narratifs des III^e et II^e siècles avant notre ère, les *Printemps et Automnes* de Lǚ Buwei (*Lǚshi chunqiu*) et le *Livre du prince Lu An de Huainan* (*Huainanzi*). Ces textes mentionnent une cinquième saison dont la raison d'être est de concordance cosmogonique – 5 agents, 5 sens, 5 couleurs, 5 sons – mais elle est problématique dans un espace-temps au rythme des 4 saisons, 4 mers, 4 côtés, 4 caractères en poésie, 4 premiers traits en calligraphie et du tétracorde en musique.

Zhitang DROCOURT (professeur à l'INALCO-CRLAO) et LIAO Min (maître de langue à l'INALCO/PLIDAM): *Le temps coule comme un long fleuve... La spatialisation du temps en chinois ancien et moderne*

La spatialisation du temps est un phénomène très répandu dans différentes langues où le temps, notion abstraite et insaisissable, est conçu et

représenté comme une sorte d'espace. En effet, lorsqu'un domaine est trop abstrait pour être directement saisi, la langue a besoin de l'appréhender à la lumière d'un autre domaine plus clairement organisé, qu'elle projette sur lui. Ainsi, les mêmes mots ou expressions sont souvent utilisés en commun dans les domaines temporel et spatial.

Pour exprimer la temporalité, le chinois moderne utilise les trois axes spatiaux – frontal (*qian-hou*, « devant-derrrière »), vertical (*shang-xia*, « haut-bas ») et latéral (*zuo-you*, « gauche-droite ») – ainsi que *zhong*, « le milieu ». Néanmoins si, comme dans la plupart des langues, *qian*, « devant » est utilisé pour parler de l'avenir, pourquoi le même mot figure-t-il également dans les expressions « ancêtres » et « avant-hier » renvoyant au passé ? Pourquoi la même notion de l'avenir est-elle aussi exprimée par le mot *xia* « bas » ?

La culture de la Chine ancienne soulignant les relations harmonieuses entre le ciel et la terre, la nature et l'humain, le temps et l'espace, les structures linguistiques sont présentées comme le reflet des structures conceptuelles qui ne seraient pas seulement des résultats de la réalité du monde, mais aussi des sortes d'espaces mentaux évoquant des images subjectives chargées de valeurs propres.

Yi Zhai (doctorante à l'université d'Aix-Marseille I) : *L'eau au printemps, la montagne en automne : certains motifs zoomorphiques sur les textiles asiatiques du x^e au xiv^e siècle*

L'empereur du peuple nomade des Khitan, qui gouverna un grand empire (Khitan-Liao, 907-1125) centré sur le sud-est de la steppe mongole, se déplaçait avec sa cour dans des lieux de campement réguliers appelés *nabo* (*natbat* en mongol). La chasse, activité importante aux *nabo* de printemps et d'automne, est représentée dans les arts à travers les motifs de la chasse au cygne et de la chasse au cerf. Par la suite, les Jurchen, même s'ils ne nomadisaient pas, héritèrent de cette tradition. L'expression « l'eau au printemps, la montagne en automne » est illustrée à l'époque dans les arts, surtout sur les textiles. À partir de l'invasion mongole, ce type de motifs de tissus circula en Extrême-Orient et se retrouva d'une certaine façon dans le monde islamique.

Gilles DELOUCHE (ancien président et professeur à l'INALCO/CERLOM) : *Espaces et temps utopiques dans le Samutthrahkot Kham Chan*

Jusqu'au xix^e siècle, les œuvres littéraires siamoises, toujours écrites en vers, peuvent être classées en deux grandes catégories : les œuvres lyriques, où le poète exprime des sentiments d'amour ou de tristesse, comparables

au fonds commun de la littérature mondiale, et les œuvres dramatiques souvent inspirés par les *jātaka*, récits des vies antérieures du Bouddha, dont certains font partie du canon bouddhiste rassemblés dans le *Tripitaka* (*La Triple Corbeille*), mais dont la plupart sont, en Asie du Sud-Est, des textes apocryphes, adaptations bouddhisées de légendes autochtones. Ces textes, essentiellement composés en pâli par des moines du royaume du Lan Na Thay (partie septentrionale de l'actuelle Thaïlande), ont à l'origine une vocation religieuse, mais leurs intrigues, qui rapportent systématiquement une histoire d'amour, dans laquelle le héros et l'héroïne sont séparés par des événements qu'ils ne peuvent maîtriser, présentent suffisamment d'éléments romanesques pour avoir souvent été utilisées de manière profane dans des œuvres destinées à des représentations dramatiques, soit théâtrales, soit pour le théâtre d'ombres.

C'est justement pour le théâtre d'ombres royal, le *Nang Yay*, que fut entreprise, dans le dernier tiers du XVII^e siècle, sous le règne du roi Naray (1656-1688), la composition d'une œuvre intitulée *Samutthrakhot Kham Chan* : trouvant son thème dans un *jātaka* apocryphe, le *Samudraghosajātaka*, elle fut commandée par le roi lui-même à un des poètes de la cour.

Theeraphong-James INTHANO (professeur à l'INALCO/CERLOM) : *Sur la fin des temps dans trois textes siamois anciens*

L'imprégnation de la culture siamoise par le bouddhisme *theravāda* n'a laissé aucune trace d'une vision particulière du temps dans le Siam ancien. Seuls trois textes des XIV^e et XV^e siècles en font état : *Les Trois Mondes*, attribué au roi Maha Thammaracha I^{er} (XIV^e siècle), *Le Poème de l'impréca-tion par l'eau*, utilisé autrefois pour la prestation de serment de fidélité au monarque et le *Supinajātaka*, *jātaka* apocryphe inspiré d'un conte populaire du nord adapté en pâli dans la seconde moitié du XV^e siècle.

Les deux premiers sont dans la ligne des cosmologies indiennes dont elles sont directement ou indirectement inspirées et nous décrivent une fin du monde marquée par un incendie puis un déluge cosmique, suivies d'un monde nouveau : les divinités réfugiées dans les derniers étages du mont Méru sont attirées par l'odeur de la terre et, déchues, deviennent des hommes. Après avoir vécu un âge d'or, cette humanité nouvelle veut s'organiser en une société policée et se choisit un roi. La destruction du monde par la tempête cosmique est alors refondatrice des temps.

Le troisième texte est plus intéressant car, racontant l'interprétation par le Bouddha d'un rêve dans lequel on voit un arbuste portant fleurs et fruits, il donne une vision d'une apocalypse sociale à venir, marquée par la perte

des repères naturels et moraux ainsi que par la destruction de l'homme ; le paradoxe est que cette destruction semble n'être pas le fait de règles naturelles et ne pas devoir être suivie d'une refondation : elle marquerait donc la fin irréversible des temps.

François-Gilbert LACHAUD (directeur d'études à l'École française d'Extrême-Orient) : *Les mondes de l'impermanence et le temps inconstant des hommes : Réflexions sur le panthéon bouddhique en peinture de KAN Kazunobu (1816-1863)*

Le bouddhisme japonais ne devient tel qu'à l'époque Edo (1603-1867) où il connaît une véritable renaissance/réforme tant érudite partie du zen – à l'exemple des travaux d'un MUCHAKU Dōch (1653-1744) – qu'artistique – avec l'œuvre d'un artiste tel qu'IT Jakuch (1716-1800). La cosmologie bouddhique, dans sa relation avec la société japonaise trouve son expression la plus aboutie et la plus visuellement fascinante dans les *Peintures des Cinq Cents Grands Disciples du Bouddha* (j. *Gohyaku rakan zu*) de KAN Kazunobu (1816-1863) : ensemble unique de 100 pièces dans lequel le temps des hommes – tant religieux que laïcs – tout comme la temporalité des Six Voies s'y trouvent représentés avec un génie inégalé par son ampleur et sa puissance visuelle. Issue du zen pour le motif des Grands Disciples ainsi que des sources scripturaires canoniques, cette somme iconographique (la moins connue et la plus remarquable de tout l'art bouddhique japonais) permet de penser le temps de l'inconstance, de l'impermanence, des désastres de l'humaine destinée, mais aussi celui de l'éthique, de la vie religieuse et de la félicité surnaturelle.

Marie PARMENIER (doctorante à l'INALCO/CEJ) : *Le confucéen japonais NISHIKAWA Joken (1648-1724) et la rationalisation des phénomènes naturels*

L'attitude de NISHIKAWA Joken, confucéen japonais actif dans le milieu de l'époque d'Edo (1603-1868), se distingue quelque peu du courant « traditionnel » de l'étude des phénomènes (célestes, atmosphériques et naturels) par le néoconfucianisme, alors promu au Japon au rang d'idéologie orthodoxe.

Vasundhara FILLIOZAT (membre de la Société asiatique) : *Le temps dans le folklore et les proverbes du Karnataka*

Le Soleil (*Sūrya*) et l'astre Lune (*Candra*) sont à l'origine du temps, disent plusieurs penseurs indiens. D'après les mythologies indiennes, l'astre Lune

est le fils de l'Océan de lait né au moment du barattage opéré par les dieux et les démons pour acquérir le nectar d'immortalité. Cet astre Lune épousa les Constellations qui sont au nombre de vingt-sept. Les douze mois du calendrier indien sont nommés d'après douze d'entre elles, auxquelles correspondent les pleines lunes. Cependant, une Constellation apparaît à chaque jour lunaire (*tithi*) ; ainsi trois d'entre elles reviennent deux fois dans un mois divisé en deux quinzaines. Pour établir le calendrier, les prévisions astrologiques et météorologiques, la durée du jour lunaire (déterminé par une Constellation) est encore divisée en quatre quarts qu'on nomme *pāda*.

Selon le calendrier lunaire indien, la nouvelle année commence avec le printemps. Six saisons sont réparties dans une année de douze mois avec un événement météorologique. Les seize premières Constellations sont associées à la pluie. Chaque quinzaine du mois reçoit une pluie nommée d'après le nom d'une Constellation.

Les histoires folkloriques et les proverbes des agriculteurs illustrent richement la météorologie.

Jacques LEGRAND (ancien président et professeur à l'INALCO/IISNC) : *Quand le temps prend son temps et que les cornes des vaches gèlent : eböl-ün jisün jisü, les neuf neuvaines de l'hiver*

Une scansion de l'hiver mongol en neuf séquences de neuf jours et quelques variantes. Chacune est décrite par les phénomènes météorologiques ou par les effets qui sont censés y prendre place.

Anna PONDOPOULO (chargée de cours à l'Inalco) : *Le temps dans les récits des pasteurs fulbés du Sénégal*

Les récits épiques des pasteurs nomades ou semi-nomades peuls (fulbés) destinés à être racontés et écoutés, (les *daari*, les légendes) mettent en scènes des personnages réels, principalement des bergers qui défendent leurs troupeaux ou sont impliqués dans des faits de guerre avec les clans rivaux. Aujourd'hui, ces récits appartiennent à l'héritage écrit de l'Afrique sahélienne. Le lecteur étranger est impressionné par l'importance que leur narration accorde au déroulement du temps : notamment au moment présent. La qualité de la présence dans le présent est une valeur éducative, normative. Elle marque également la différence sociale. Serait-il possible, en s'appuyant sur ces narrations, de comprendre comment, encore récemment, le temps a été représenté dans les cultures peules nomades ? Comment le temps est-il articulé dans ces récits, par quels procédés (en

dehors des catégories grammaticales) est-il introduit? Les pulsions identitaires d'aujourd'hui peuvent-elles être interprétées à partir des représentations du temps ancrées dans la culture?

Jean-Charles DUCÈNE (directeur d'études à l'EPHE, IV^e section): *La météorologie comme l'effet des étoiles dans les kitâb al-anwâ' arabes médiévaux*

La littérature arabe médiévale, de l'Arabie au Maghreb en passant par le Proche-Orient, a développé un genre particulier de traités d'astronomie populaire dans lesquels sont enregistrés les couchers acronyques³ et les levers héliaques d'un certain nombre d'astérismes⁴. Or, indépendamment du calendrier que cela finit par déterminer, certains mouvements de ces astérismes ont été mis en rapport avec des phénomènes météorologiques, la causalité remplaçant la coïncidence. Les différents auteurs de ces traités ont-ils recopié cette matière comme un sujet littéraire ou l'ont-ils adaptée aux réalités de leur lieu d'observation?

François DELPECH (directeur de recherche émérite au CNRS): *SALOMON tempestaire et les démons embouteillés: maîtrise magique des vents et stratégie eschatologique*

Depuis les premiers siècles de notre ère, toute une série de légendes, notamment proche-orientales, associe SALOMON à une magie tempestaire «éolienne» consistant principalement à enfermer les démons des vents mauvais (entre autres maux) dans des sacs, des jarres ou des bouteilles. Des traditions gnostiques égyptiennes au folklore rabbinique, aux contes arabes et aux grimoires de la Renaissance, ce mytheme⁵ récurrent opère la jonction entre fiction folklorique, magie opératoire et croyance météorologique sur la dynamique des souffles. Ce cycle de représentations prend occasionnellement un tour eschatologique lorsque le thème de la réclusion et de la libération des forces du Mal est mobilisé pour rendre compte d'une transition historique majeure telle que la construction du temple ou la conquête omeyyade de l'Occident.

3. Acronyque: se dit d'un astre que se couche au lever du soleil et se lève au coucher du soleil.

4. Astérisme: figure dessinée par les étoiles.

5. Mytheme: en anthropologie, unité fondamentale que partagent les mythes.

Jean-Pierre MAHÉ (membre de l'AIBL, président de la Société asiatique) :
Tapis à dragons et mythes arméniens de l'orage

La bordure est l'un des traits qui révèlent la signification cosmologique des tapis arméniens. En arménien, l'univers se dit *tiezerk* « grande bordure ». Une bordure analogue se retrouve aussi sur les *khatchkar* (stèles marquées d'une croix) et sur les miniatures représentant le paradis. Le motif central des tapis à dragons représente un motif rayonnant entouré de serpents stylisés. La bordure permet de situer ce motif dans l'immensité du ciel.

C'est une allusion à un mythe de l'orage attesté dans les montagnes arméniennes dès l'époque d'Ourartou. Chaque jour d'été, la différence de température entre les vallées et les versants montagneux provoque en fin d'après-midi un vent violent qui dure jusqu'à l'aube. On dit alors qu'un dragon est enlevé. À l'époque ourartienne, on supposait que le dieu Teicheba⁶, pour empêcher l'assèchement de la terre, entraînait vers le ciel le monstre qui était en train d'épuiser l'eau des rivières. Il le brûlait dans le cratère des volcans ou dans le feu du soleil.

À l'époque arménienne, cet exploit était attribué au dieu Vahagn, « Cueilleur de dragons ». En se débattant, le monstre provoquait des ouragans. Le dieu le découpait avec son épée d'éclairs. On entendait alors des grondements de tonnerre, et l'eau, avalée par le dragon, retombait en pluie sur la terre. Cette scène stylisée se retrouve globalement, ou par épisodes distincts, sur les tapis actuellement conservés, datant au plus tôt de la fin du XVIII^e siècle, mais reproduisant des motifs fort anciens.

Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT (directeur de recherche émérite au CNRS, secrétaire général de la Société asiatique, ancien président de l'AAÉALO) :
Le bézoard et ses effets météorologiques dans quelques récits turcs

Le bézoard – du persan *pânzahr*, « antidote » – est une concrétion formée dans l'estomac ou les reins de divers ovidés et capridés. Associé aux formules magiques qu'il implique, il est réputé en Haute-Asie pour exercer certains effets, surtout sur les conditions météorologiques, comme l'indiquent de nombreuses sources, notamment le souverain mémorialiste timouride BĀBUR (1483-1530) et le fameux voyageur ottoman Evliyâ ÇELEBÎ (1611-1684).

6. Taïcheba: dieu de l'orage et des forces naturelles.

Manonmani FILLIOZAT-RESTIF (conservateur du Patrimoine, archives départementales de la Marne) : *Le temps de la navigation des Compagnies des Indes Orientales*

La navigation dans l'océan Indien et la mer de Chine est soumise à l'alternance semestrielle des moussons. Les Compagnies des Indes successives, plus soucieuses de régularité et de sécurité des voyages que de vitesse, y prêtaient une attention toute particulière et un calendrier très précis des partances de navires était établi. Toute la vie du port de Lorient était ainsi assujettie à ce rythme saisonnier des départs et arrivées.

Deux approches possibles peuvent être mises en parallèle : les principes généraux étaient connus depuis les voyages portugais et dans les années 1660 les premiers navires français possédaient des informations hollandaises et anglaises. Mais les recherches faites au XVIII^e siècle permirent d'affiner ces connaissances, notamment les explorations du chevalier DE GRENIER vers 1770 et les informations présentées par Jean-Baptiste D'APRÈS DE MANNEVILLETTE dans le *Neptune oriental* en 1775. À cette approche théorique il faut opposer les données fournies par les journaux de bord et la correspondance des directeurs du port de Lorient. Le professeur Philippe HAUDRÈRE a dressé des tableaux statistiques des départs de navires de la seconde Compagnie des Indes entre 1720 et 1770. Ils seront comparés aux données lacunaires conservées pour la première Compagnie des Indes entre 1660 et 1715. Si la plupart des voyages respectaient le calendrier de navigation établi par l'expérience, certains étaient cependant soumis aux aléas de la météorologie (tempêtes ou calmes imprévus) ou de la situation politique (les intérêts stratégiques prédominaient).

M. Jean HAUDRY (directeur d'études à l'EPHE, IV^e section) : *Les origines de la conception indienne des âges du monde*

Héritière de la tradition indo-européenne, l'Inde établit une homologie entre les divers cycles temporels. Comme le jour et l'année, le mois comporte une phase ascendante dite quinzaine claire et une phase descendante dite quinzaine sombre ; la lune noire correspond à la nuit quotidienne. Seule est éliminée la notion de « nuit annuelle » dont le *Rgveda* conserve la trace, avec les 12 jours de sommeil des *Rbhavas* chez *Agohya* « celui qui ne doit pas rester caché ».

La notion de « cycle cosmique » apparaît tardivement dans les textes, mais deux parallèles connus plaident en faveur d'un héritage : le passage des *Travaux* d'HÉSIODE consacré aux « âges du monde » et la *Vision de la*

Voyante eddique⁷. Dans les trois cas, le cycle se réduit à sa partie descendante. Mais faisant écho au mythe du *Politique* de PLATON, deux autres parallèles méconnus, l'un iranien, l'autre scandinave, se fondent également sur sa partie ascendante. Enfin, un passage du *Mahābhārata*, XII, 69, montre que le cycle cosmique n'est pas conçu comme une fatalité.

Dominic GOODALL (Directeur d'études à l'École française d'Extrême-Orient) : *Quelques remarques sur les saisons dans la poésie sanscrite du Cambodge et de l'Inde*

Le raffinement et la beauté des inscriptions du Cambodge sont célèbres et on pourrait s'attendre à y retrouver toutes les conventions de la poésie indienne. Mais on constate des absences surprenantes : certains mètres populaires, par exemple, ne sont employés nulle part dans la poésie sanscrite khmère. Nous tenterons d'explorer certains *topoi* qui sont probablement liés aux particularités du climat ou du calendrier du nord de l'Inde et de voir si et à jusqu'à quel point ces conventions ont été adoptées par les poètes khmers. La notion, par exemple, selon laquelle l'automne est la saison des campagnes militaires le fut tôt, certainement sous l'influence du quatrième chapitre du *Raghuvamśa*, mais le froid et l'hiver, pourtant assez souvent évoqués dans la poésie tamoule, n'y figurent presque jamais. L'absence de certains sujets poétiques s'explique, en partie, par les différences de climat, mais en partie aussi par le choix des genres disponibles : au Cambodge, seule la poésie royale, avec ses préoccupations religieuses et martiales, a été conservée, hélas !

Pierre-Sylvain FILLIOZAT (membre de l'AIBL, vice-président de la Société asiatique) : *Le temps des brāhmanes*

Toute vie religieuse implique l'observance d'un calendrier de pratiques. Il y a une vie rituelle pratiquée au foyer, une autre pratiquée dans un temple extérieur à la maison en commun avec d'autres fidèles. Toutes deux sont codifiées et proposent de riches calendriers. Le brāhmane lettré a son calendrier des rites et en est l'artisan. On citera le cas du brāhmane NAMBUDIRI du Kerala qui, à son réveil chaque matin, pour fixer avec la plus grande exactitude l'horaire de sa journée, se fait un devoir de calculer la date sous la forme du nombre de jours depuis le début de l'âge Kali, la longitude des neuf « planètes » (*graha*), à partir de formules numériques appelées

7. Eddique : qui se rapporte aux Eddas, deux recueils de récits de mythologie germanique primitive et d'éthique nordique.

vākya, 248 pour la Lune. On présentera le calendrier des fêtes religieuses de l'année du temple viṣṇuite de la communauté Śrīvaiṣṇava, tel qu'il est attesté au xvi^e siècle à Hampi-Vijayanagar. Nombre de ces fêtes et de leurs caractéristiques étant encore célébrées de nos jours, est présenté le déroulement de plusieurs d'entre elles observées dans le temple de Śvetavarāha à Mysore, dans le sud de l'Inde.

Les actes de cette rencontre, riche en informations et en observations, seront publiés sous les auspices des trois instances organisatrices.

Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT

La journée de la Russie

Intitulée *Russie-Union européenne : quel avenir pour l'Europe?*, la journée de la Russie, organisée par les associations Russinalco et Les Jeunes pour une grande Europe, ne s'est pas trouvée sous de bons auspices, ce 29 avril 2014. Le président ukrainien Viktor IANOUKOVITCH ayant été destitué fin février, de nouvelles autorités ont pris le pouvoir à Kiev, le Parlement russe a autorisé l'intervention des troupes russes « pour protéger les populations russophones » en Ukraine, tandis que la Crimée offerte à l'Ukraine par Nikita KHROUCHTCHEV en 1954 était annexée par la Russie sans coup férir. L'Union européenne et l'Occident en général s'inquiétaient de cette conjoncture inattendue qui soulève mille questions sur l'avenir des relations Est-Ouest¹.

Ceci explique que les participants à cette journée ne furent pas tous au rendez-vous : l'ambassadeur de Russie Alexandre ORLOV, la présidente du groupe d'amitié franco-russe de l'Assemblée nationale Chantal GUITTET, député des Français de l'étranger, le co-président du Dialogue franco-russe Thierry MARIANI notamment manquaient à l'appel. La présidente de l'INALCO, Manuelle FRANCK, tint néanmoins à se féliciter de la collaboration entre associations d'étudiants de l'INALCO, qui compte 700 élèves de russe, langue enseignée dans cet établissement depuis 1877.

Le secrétaire d'ambassade Leonid KELTSSEV évoqua à larges traits la culture russe, ses réussites scientifiques, rappela que l'union entre Russie et Europe est centenaire, même si la Russie garde des traditions anciennes. Ainsi du respect de la famille traditionnelle, de la conservation des intérêts légitimes du pays. Elle considère qu'avec ses voisins elle forme un monde polycentrique ; sa politique extérieure est originale, par exemple elle a contribué à équilibrer le monde oriental par ses relations avec l'Iran. Il souligne que la Russie n'appartient à aucun bloc militaire et respecte l'égalité entre les deux populations de l'Ukraine. Il faut donc considérer la Russie comme une alliée indispensable et souhaiter qu'une zone de libre échange avec l'Union européenne s'organise, avec un système énergétique intégré.

1. Dans l'article *Tempête sur le Dniepr*, Georges SOKOLOFF décrit dans *la Revue* n°44 (juillet-août 2014) les tenants et les aboutissants de la querelle russo-ukrainienne ainsi qu'une éventuelle sortie de crise où une Ukraine unie constituerait un pont entre l'Union européenne et l'Union eurasiatique chère à POUTINE.

À sa suite, Igor SHPYNOV, directeur du Centre russe pour la science et la culture, décrit le programme culturel actuel russe, défense du patrimoine, entretien des monuments, ouverture vers l'héritage culturel mondial auquel doivent accéder les 115 peuples que compte la Russie. Il note au passage qu'après l'annexion de la Crimée, les minorités tatares peuvent enfin s'exprimer et fustige les manifestations néo-nazies dans les pays baltes. L'auditoire revient à des sujets plus terre à terre avec l'exposé de Denys PLUVINAGE, directeur général de l'Institut franco-russe de langue, culture et management. Fort de quinze ans de marketing sur le marché russe, il insiste sur l'importance de la connaissance de la langue, des normes, des croyances et traditions pour pénétrer ce marché. Il rappelle que la gestion du temps est bien différente en Russie où la ponctualité n'est pas une obligation. Aux questions sur un exode des cerveaux et à la possibilité de créer une entreprise en Russie, il fait remarquer que le gouvernement russe crée un climat positif avec Skolkovo (la Silicon Valley russe) pour offrir des opportunités aux jeunes talents et propose des bases juridiques pour faciliter la création d'entreprise.

Couvrant le terrain économique, les universitaires Michel GRABAR, consultant et maître de conférence à l'université Rennes 2, et Julien VERCUEIL, maître de conférences à l'INALCO, soulignent l'immense espace vide russe face à l'Inde et la Chine, qui seront des géants économiques en 2050. Le concept d'« eurasisme » inventé par l'immigration russe en 1920 pourrait resurgir avec l'Eurasie chère à Vladimir POUTINE qui a déjà le Kazakhstan comme partenaire. Posant l'hypothèse d'une Union européenne se retournant vers les USA et le Qatar pour son approvisionnement énergétique, Michel GRABAR imagine la Russie réorientant alors ses exportations énergétiques vers l'Asie. Or, de nombreuses entreprises françaises sont installées en Russie : la solution est donc une bonne collaboration occidentale avec la Russie. Après avoir tracé l'asymétrie des échanges UE/Russie, 1% du PIB européen contre Russie/UE, 15% du PIB russe, Julien VERCUEIL analyse les besoins de la Russie : reconquête industrielle, innovation, investissements, on est loin du compte : la République démocratique russe est au niveau espagnol ou brésilien. La Russie a besoin de l'Ouest pour une meilleure organisation de l'énergie urbaine, une élévation du niveau de l'enseignement supérieur, une amélioration de l'entrepreneuriat (PME). Jusqu'à présent la France n'envoie que des mauvais signaux vis-à-vis des investissements russes éventuels en France. Ancien élève en russe de l'Inalco, Patrice GÉLARD, sénateur à son quatrième

mandat, déclare tout-de-go que la France aimait mieux l'URSS que la Russie, la preuve : après la chute du Mur elle s'est désintéressée de ce pays !

Il souligne que l'Europe a calqué sa politique sur celle des USA au moment des révolutions (rose en Géorgie, orange en Ukraine), n'a toujours pas institué de partenariat avec la Russie alors qu'elle le proposait à l'Ukraine, elle se désintéresse des alertes sur le terrorisme lancées par le Groupe de Shanghai. Par ailleurs l'enseignement du russe en France périlite, le problème des visas est une gageure pour les Russes désireux de venir en France. Les problèmes de l'adoption d'enfants russes, des couples franco-russes subsistent malgré les efforts des commissions spéciales par le Sénat. Conclusion : nous ne devons pas regarder la Russie avec nos lunettes françaises. Dimitri DE KOCHKO, journaliste, et Jean RADVANYI, professeur des universités à l'INALCO, tombent d'accord : il y a une déception de part et d'autre entre Russie et UE, la Russie se retourne vers l'Asie. Des images négatives sont véhiculées dans la presse occidentale. *A contrario*, on aperçoit un conservatisme actif russe, la réception amicale de Marine LE PEN par la Douma en est un signe, il n'y a plus de télévision libre, les liens entre Académie des sciences et universités françaises inquiètent le pouvoir ! On est loin de la Maison Europe de GORBATCHEV ! L'UE mène une guerre de l'information et souffre d'une absence de personnalité internationale solide.

Conclusion générale

L'Association des Jeunes pour une grande Europe, sponsorisée par le Parlement européen, le Conseil de l'Europe, l'ambassade de Russie, qui a aidé à organiser cette journée et dont le but est de rendre la Russie plus intelligible, plus accessible, et de faciliter le dialogue entre jeunes Européens et jeunes Russes par internet, a des efforts considérables à fournir pour réaliser ce projet. Côté positif, on peut signaler l'existence d'un lycée français à Moscou, d'une faculté de droit trilingue (mais les Allemands s'y taillent la part du lion), le dynamisme des associations de professeurs de russe en France. La conjoncture politique lors de cette journée, qui a réuni un vaste public, n'a pas concouru à une atmosphère positive ; un léger vent de guerre froide y soufflait.

Les 6 et 7 mai 2014, la troupe de théâtre du BDE représentait au PLC la pièce *Electronic City* de Falk RICHTER que nous vous avons annoncée par courrier. La qualité de la prestation nous a incités à demander à son metteur en scène Romain LEBAILLY, président du Bureau des arts au sein du BDE de nous parler lui-même de cette belle aventure.

Abulkasem! La troupe de théâtre de l'INALCO

De l'art vivant. Incarné. Tangible. Vibrant sous nos mains. Plus que cela : de l'art qui respire l'universalisme, qui nourrit et se nourrit du croisement des cultures, qui invente des convergences. De l'art, au fond, contre les assignations, la pensée figée, le repli dogmatique. De l'art qui perce les frontières de l'esprit.

Il fallait du théâtre à l'INALCO.

La création d'une troupe s'est imposée d'elle-même lors de l'arrivée de l'INALCO dans ses nouveaux locaux, dans le 13^e arrondissement : au même endroit, on trouvait maintenant des étudiants qui apprenaient le chinois, l'arabe, le malgache, le népalais, le japonais, le hongrois... Autant de parcours individuels et d'invitations à la découverte mutuelle. Une incitation à la création.

Un passionné de théâtre qui lance un projet et qui tombe rapidement sur d'autres. Pas d'auditions, pas de snobisme, juste une passion et une motivation commune. Un espace d'échange et de travail collectif où le metteur en scène est à l'écoute des acteurs.

Une première pièce l'année dernière, sur la peur du terroriste, *Invasion!* de Jonas Hassem KHEMIRI. Il y est question d'un certain Abulkasem, figure floue et mutante du terroriste supposé, allégorie de l'étranger.

Une grande aventure et de grands moments de partage et d'enrichissement. Mais au fond, nous, étudiants de l'INALCO, qui venons des quatre coins du monde, qui nous passionnons pour des cultures lointaines, nous aussi nous sommes des étrangers, non ?

Étrangers partout, chez nous partout. Ce serait pas mal comme nom pour la troupe, ça : Abulkasem !

Comment avancer après ce premier travail ? Un voyage à Avignon pour le festival et la rencontre avec Falk RICHTER. Une pépite : *Electronic City*. Deux personnages, Tom et Joy, un trader et une caissière d'aéroport, perdus partout à la fois, étrangers eux aussi à un monde sur lequel ils n'ont pas de prise. Une belle pièce à monter avec cette troupe-là, où les histoires personnelles sont souvent marquées par la mondialisation.

Un texte toutefois âpre, insaisissable. Mais face à lui, une ébullition, une force de proposition. Une synergie qui nous emmène vers la danse et la vidéo.

La joie d'une sélection à Rideau Rouge, festival de théâtre étudiant de Sciences Po. La pression de se produire face à un jury de professionnels du théâtre (présidé par Éric RUF, nouvel administrateur général de la Comédie-Française). La création d'*Electronic City* lors du festival, et finalement, la récompense : le prix du jury, et le prix du meilleur acteur pour Martin TROUVÉ-DUGÉNY dans le rôle de Tom.

Et pour bien terminer l'aventure, deux dates dans l'auditorium de l'INALCO, et un succès chez nous. Des vocations artistiques qui naissent, des néo-spectateurs à présent curieux de théâtre.

L'année prochaine, on remet ça. Il y aura des éclats de rire. Des sourcils qui se haussent. Des idées de génie. Des obstacles peut-être surmontables. Des rencontres, des révélations, des surprises. Du théâtre. Encore du théâtre. Encore du théâtre.

Venez nous voir. Il faut du théâtre à l'INALCO.

Romain LEBAILLY

Étudiant en japonais (2^e année)

Je tiens à remercier l'Association des anciens élèves pour son soutien financier lors de la création d'*Electronic City*.

Mashup, c'est quoi?

C'est avant tout un projet collaboratif étudiantin qui a débuté à la rentrée 2013-2014, avec quelques étudiants désireux de se lancer dans l'édition d'un magazine d'illustrations, dédié aux étudiants de l'INALCO et réalisé, bien entendu, par ces mêmes étudiants.

Le but de cette initiative est multiple. Elle a pour principale vocation, comme c'est toujours le cas au BDE (Bureau des étudiants), de permettre aux étudiants de s'épanouir au contact d'une activité qu'ils affectionnent ou souhaitent découvrir, mais également de les souder et les fédérer autour d'un projet qui se mettra ensuite à leur service. En effet, pour un étudiant désireux de voir un jour son travail reconnu, être publié dans un magazine peut s'avérer être un atout sans pareil.

Il aura fallu du travail, bien entendu, pour réaliser ce magazine *Mashup*... et de la persévérance. Beaucoup de persévérance. Car nous partions de zéro. Juste un bout de projet : un magazine d'illustrations. Pas de titre, pas de thème, pas de format, pas de patron. Une seule idée en tête : dessiner, peindre, coller, cisailler, imaginer, créer. Il fallait convaincre à la fois les acteurs et les bénéficiaires de ce projet¹...

L'objectif initial était de publier trois numéros par an, chacun devant être articulé autour d'un thème. Mais beaucoup de soucis pour cette première réalisation. Et donc du retard, énormément de retard. Au final, un seul numéro est sorti pour cette année 2013-2014, auquel une trentaine d'étudiants² a travaillé, mais un numéro à l'image de ces artistes qui ont « sué » pour sa réalisation dont les mots directeurs restent : diversité et variété. Ce numéro a pour thème : *Mythes, Contes et Légendes*, du monde entier bien sûr ! Il est vendu au prix unique de 5 €. Un second numéro est d'ores et déjà en préparation.

-
1. Ce projet, soumis à la COVE (Commission de la Vie étudiante) a bénéficié d'une aide financière de l'INALCO à sa réalisation.
 2. Martin TROUVÉ-DUGÉNY, Jordane ODORICO, Adeline FLEUVE, Lucie RAUX, DETSOU, FOE, NOCTURNE, ABEYSSAKA, Pixie GAYA, DALAEI, Alexis BARBIN, NOON, Legion YKIDJ, NORFIRE, Malissa SIERRA, BRETHLESS, Héloïse GUILLEMET, Quentin GENAILLE, SHRUBINONI, Réda SAHOUM, Ana-Maria ROTARU.

Le groupe d'illustrateurs fait partie du Bureau des Arts du BDE de l'INALCO au même titre qu'Imaginalco (atelier photo), que le club de musique, qu'Abulkasem! (troupe de théâtre), ou que le groupe de danse.

Alexis BARBIN
président du BDE (jusqu'en juin 2014)

Pierre DUBOUCHET, ancien élève de russe et de persan à l'INALCO, étudiant à Sciences Po, s'est rendu à Kiev fin mai 2014 pour y suivre les élections et tourner un documentaire sur Maïdan et l'identité ukrainienne. Il nous livre ses impressions sur place et son analyse de la situation.

Quelle Ukraine après les élections ?

Que reste-t-il des élections ukrainiennes de 2014, à l'heure où le destin de ce pays est devenu le symbole du « nouveau désordre mondial » entre Russie et Occidentaux ?

Suite à l'échec de l'accord d'association UE-Ukraine en novembre 2013, et durant plus de six mois, c'est la place de l'Indépendance de Kiev – *Maïdan Nezalejnosti* – qui a occupé le devant de la scène politique en Ukraine. Y ont défilé les pro-européens d'abord, de nombreuses organisations de la société civile ensuite, avant de servir de tribune à tous ceux opposés au régime de Viktor IANOUKOVITCH. S'y sont invités, parmi un cortège de musiciens et de stars, des orateurs étrangers comme Bernard-Henri LÉVY ou le sénateur américain John MCCAIN. Puis ce fut le temps des affrontements armés, bâtons, boucliers, cocktails Molotov, et finalement des balles...

Après l'exil du président IANOUKOVITCH, réfugié dans la ville russe voisine de Rostov le 21 février 2014, Maïdan a retrouvé le calme, sans relâcher sa vigilance. Les 110 morts de la « Centurie Céleste » interdisent d'oublier que le plus dur reste à faire.

Le 25 mai 2014, alors que se répandent à distance les scrutins européens et ukrainiens, une ambiance de veillée d'armes couve sur la place. Certes, le campement est à présent installé pour durer, et les drapeaux y flottent fièrement – mais les rangs sont clairsemés. Alors que le gouvernement provisoire se démène contre l'insurrection à l'Est, combien se trouvent alors encore à Maïdan ? – « Suffisamment », répondent la plupart, laconiques et agacés.

Il faut dire que jusqu'ici, l'actualité ukrainienne pouvait se lire sur Maïdan. La fière architecture néosoviétique de la place, de blanc et d'or, ponctuée de terrasses ou de grandes enseignes, a noirci avec les combats.

L'inventivité des manifestants a prélevé un lourd tribut sur le mobilier urbain, jour après jour : tout pouvait servir. C'est dans ce minuscule périmètre contrôlé par les manifestants, sans cesse enfoncé par les forces des « Berkout¹ », et qui n'a jamais plié malgré le froid et les charges furieuses, que s'est décidé le sort de l'Ukraine.

Que l'avenir du pays se joue ce soir au fond des urnes n'est pas sans créer d'appréhension ici. Comme tout mouvement d'opposition, Maïdan a su unir les « contre » sans nécessairement répondre à la question du « pour ». Néanmoins, presque comme s'il ne pouvait en être autrement, c'est Petro POROCHENKO qui l'emporte dès le premier tour, à 54%. Ioulia TIMOCHENKO, sérieuse candidate à l'élection, concédera rapidement sa défaite dans la nuit. Soulagement à Maïdan, qui craignait qu'une guerre des chefs s'ajoute à celle des « frères ».

Les scrutins du 25 mai 2014 marquent incontestablement un tournant pour le pays, sans lui autoriser un moment de répit. L'attention qui entourait Maïdan ne se porte qu'un instant sur les nouvelles figures du pouvoir, avant de se diriger à l'est du pays, où l'on intensifie l'« organisation anti-terroriste ».

Vitaly KLITSCHKO, qui a emporté au premier tour la mairie de Kiev, déclare dès le lendemain que « Maïdan a rempli sa tâche », et doit à présent quitter le centre-ville. Confession frappante de celui qui doit sa notoriété politique à sa présence sur les barricades. Arseni IATSENIUK, le Premier ministre par intérim maintenu par le nouveau président POROCHENKO, s'occupe de son côté à renouveler le personnel des institutions de force (armée, services de renseignement) et de leur conférer les moyens nécessaires au rétablissement de l'ordre dans les républiques populaires – et autoproclamées – de Lougansk et Donetsk.

Le 17 juillet, le *crash* du vol Malaysian Airlines MH17 suite à son survol des zones de combat à l'Est opère une nouvelle translation. La question devient celle des sanctions économiques, mais aussi de la coopération diplomatique, et la colère sourde des Pays-Bas et de l'Australie.

Si la crise internationale colore la situation ukrainienne, elle est très loin de la déterminer entièrement, à plus forte raison dans le long terme. Plusieurs leçons peuvent d'ores et déjà être tirées.

D'abord, que Maïdan n'a pas permis de faire émerger de nouvelles figures politiques. Dmitri IAROCH, leader du « Secteur Droit », est une exception plus folklorique que réelle à ce principe, avec un score faible aux

1. Berkout (litt « aigle royal ») : police antiémeute du ministère de l'intérieur.

élections (0,7%). Ni POROCHENKO, ni IATSENIUK, ni même Vitali KLITSCHKO ne sont des personnages neufs dans la vie politique ; les événements de 2013-2014 leur ont donné de l'espace pour exister au plus haut niveau, sans les forcer à révéler beaucoup. L'urgence en Ukraine est aussi, et peut-être surtout, sociale.

Le gouvernement IATSENIUK, parant au plus urgent, doit mener l'« opération anti-terroriste » sur une corde raide, entre un appareil militaire vieilli et parfois indiscipliné, et la susceptibilité du voisin russe pointé du doigt dans l'affaire du MH17. Le parlement, la Vekhovna Rada, a pour l'instant soutenu très largement toutes les mesures en ce sens. Pourtant, le président POROCHENKO n'y dispose pas d'une majorité, ni même d'un groupe parlementaire à proprement parler. Le triangle POROCHENKO-IATSENIUK-Rada se maintient depuis plusieurs mois grâce à une union sacrée voulue par l'urgence. Avec la résorption de la menace séparatiste autour de la « poche de Donetsk », le jeu parlementaire devrait reprendre ses droits.

À un échelon inférieur, le renouvellement des personnels administratifs est lui aussi retardé par les exigences de la crise. Au sein de l'espace post-soviétique, on parle traditionnellement de *lustratsia* pour évoquer ce processus de tri des personnels impliqués dans le régime communiste. Le mot avait été soulevé, sans succès, lors de la Révolution orange de 2004. L'Ukraine ne pourra guère éviter de procéder à une réforme profonde du secteur public, à tous les échelons, alors que la corruption atteint des niveaux exceptionnellement élevés (jusqu'à 50% du prix d'un bien).

Enfin, la clef de voûte de la nouvelle Ukraine réside sans doute dans une politisation plus large de la base citoyenne. La flamme de Maïdan veille toujours, mais la mobilisation permanente de la souveraineté populaire est un risque pour la démocratie. En face, le vainqueur à l'arrachée POROCHENKO ne dispose certainement pas de la marge de manœuvre suggérée par son score.

Alors, il reste 45 millions d'Ukrainiens. Dans les provinces, l'horizon politique s'est éclairci, même si le doute perdure. Pour les manifestants de Maïdan, d'un jour ou de six mois, les événements de cette année vont jouer le rôle d'un catalyseur de l'identité ukrainienne – peut-être le plus fort depuis la chute de l'URSS. À travers les crises, l'Ukraine a donné à l'Europe et au monde une leçon de résilience nationale. Le pays doit à présent trouver les moyens d'une expression politique, hors de l'état de guerre.

Une exposition de photos sur le thème de l'*Arirang* 아리랑

L'*Arirang* est un chant qui vient du fond des âges probablement issu de mélopées entonnées au cours de cérémonies rituelles, transformées au gré des siècles en chant lyrique folklorique. Le nom aurait été tiré d'une épopée ancienne chantée traditionnellement par les voyageurs lorsqu'ils gravissaient une chaîne de montagnes près de Séoul, dont le col Arirang. Au XIX^e siècle, ce furent les bateliers transportant le bois pour la construction des palais impériaux qui s'approprièrent le chant en ritournelles intemporelles suivies par les paysans, artisans et ouvriers. En 1926 le nom Arirang fut remis à l'honneur en servant de titre à un film muet d'inspiration nationaliste réalisé par Na Un-gyu, grand acteur et réalisateur considéré comme le père fondateur du cinéma coréen. Ainsi de l'occupation japonaise à la guerre de Corée l'*Arirang* prit une tonalité clairement indépendantiste et patriotique jusqu'à devenir en 2000 l'hymne sportif des deux délégations coréennes – du Nord et du Sud – qui défilèrent ensemble à la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques de Sydney.

Composé d'un refrain immuable Arirang, arirang, arariyo 아리랑, 아리랑, 아라리요 et de deux couplets différant d'une région à l'autre, ce chant posséderait aujourd'hui une soixantaine de versions et près de 3 600 variantes dont les trois versions les plus populaires sont :

- *Jeongseon Arirang* 정선아리랑, la plus ancienne, la plus longue et lente
- *Milryang Arirang* 밀양아리랑, très rapide et festive, interprétée aussi sous forme de chant patriotique
- *Jindo Arirang* 진도아리랑, la plus profonde et puissante qui nécessite un apprentissage préalable.

Ce chant ancestral transmis de génération en génération inspire encore aujourd'hui les différentes expressions artistiques de la Corée. Les thèmes universels véhiculés par l'*Arirang* ont conduit l'Unesco à l'inscrire sur la liste du Patrimoine culturel immatériel de l'Humanité pour la République de Corée, le 16 décembre 2012.

Du 16 au 21 juin 2014, à la Galerie 89 du Viaduc des Arts, galerie franco-coréenne dirigée par Mme Euni AHN-ALLARD de l'école du Louvre, une exposition intitulée *Ari, Arirang*, du photographe coréen KIM Kyung-Sang, connu pour son travail documentaire d'inspiration spirituelle et humaniste, a permis au visiteur parisien de découvrir 18 photographies superbes, notamment des portraits de chanteurs d'*Arirang*. Mme KIM Jin-Sook, professeure d'université à Séoul et francophone, est intervenue à cette occasion sur ce sujet.

Hélène SEKUTOWICZ

Don de livres des anciens élèves de l'AAÉALO à la BULAC

Le don de livres de l'an dernier ayant été apprécié par la BULAC¹, l'AAÉALO a donc renouvelé cette expérience cette année.

Mi-avril 2014, 194 fiches dûment (et patiemment) remplies par 9 de nos adhérents² (dont deux auteurs d'ouvrages, Alain KERVERN et Emmanuel HANDY) ont été remises à Alexandre ASANOVIC, responsable des collections de la BULAC.

Après examen par les experts, seules 57 fiches ont été retenues par ceux-ci, comme apportant des éléments nouveaux dont la bibliothèque n'était pas encore dotée ou complétant des collections déjà existantes.

Mais ces fiches correspondent concrètement à un nombre bien supérieur d'ouvrages retenus, car dans certains cas il s'agit de plusieurs tomes d'un même livre et dans d'autres une année complète de parution d'un périodique. Comme l'an dernier, les ouvrages proposés se rapportent majoritairement aux civilisations russe et chinoise, mais le Japon, la Roumanie, la Pologne et les civilisations de l'Amérique pré-colombienne sont également présents dans ce « cru » 2014.

La sélection par les experts étant toujours un exercice dont le résultat peut surprendre, il nous a paru nécessaire de nous enquérir des critères de choix qui étaient ceux de la BULAC afin de tenter, lors de la prochaine proposition (2015) de don par l'AAÉALO, de répondre de façon plus pertinente aux besoins de la bibliothèque. C'est ainsi que vous pourrez lire, dans la même rubrique « Actualités » du présent numéro, l'entretien que le responsable des collections de la BULAC a bien voulu nous accorder, le 8 juillet dernier, lors de la remise effective des cartons rassemblant l'ensemble des ouvrages acceptés.

À la suite de cette entrevue, la pérennisation de l'expérience est confirmée. Vous êtes donc tous invités à revisiter vos rayons de bibliothèque et de voir, dans le cas où vous voudriez les alléger, qu'il existe une

1. Voir *Orients* d'octobre 2013 (pp. 33-34).

2. Par ordre alphabétique: Joëlle DARNIS, Sabine DE VILLOUTREYS, Emmanuel HANDY, Anne HOGENHUIS, Claudianne JULLIEN, Alain KERVERN, Françoise MOREUX, Héléne SEKUTOWICZ-LE BRIGANT et Christine WALHAIN.

deuxième vie à des livres qui ont accompagné vos études et qui seront utiles aux élèves qui vous ont succédé.

Seconde chance!

Les ouvrages non retenus par la BULAC peuvent être donnés directement aux étudiants, lors de la journée de rentrée Inal'culturelle du premier samedi d'octobre de chaque année universitaire³, l'exercice peut donc dans tous les cas porter ses fruits.

Prêts? Feu! À vos fiches!!!

Françoise MOREUX

3. Cette proposition a été clairement exposée dans le courrier-circulaire adressé à tous les adhérents début septembre 2014.

Lors de la remise des ouvrages retenus par les experts de la BULAC pour le don 2014 de l'AAÉALO, le 8 juillet 2014, Alexandre ASANOVIC, responsable des collections nous a bien volontiers accordé l'entretien dont nous reproduisons ci-dessous les grandes lignes.

Archéologue¹ avant d'être bibliothécaire, Alexandre ASANOVIC, qui a notamment suivi des cours de russe à l'INALCO pendant ses études, a fait partie, dès 2006, de l'équipe de préfiguration de la BULAC constituée par Marie-Lise TSAGOURIA², au sein de laquelle il était chargé de la rétroconversion³.

La BULAC, un nouvel espace pour la documentation orientaliste

Rappel de la constitution du fonds de la BULAC

Une analyse complète, quantitative et qualitative des collections, débutée dès 2004, s'est appuyée sur les fonds existants, dont environ 80% provenaient de la BiULO⁴. Il s'agissait de dresser un inventaire complet grâce à la méthode spécifique « *Conspectus* » permettant de définir plusieurs strates selon le niveau des livres (débutants, confirmés, etc.) en vue de faire coïncider l'offre documentaire au futur public escompté.

Il fallait également se tourner vers les divers autres centres de documentation intervenant dans des domaines communs, soit pour la France de 50 à 60 établissements, de tailles très variées, de la BnF à des petits centres de documentation liés à de petites institutions intervenant sur des parties très spécialisées. Un énorme travail a donc été fourni pour cet état des lieux.

-
1. Son sujet de prédilection: les colonies grecques du Nord de la mer Noire.
 2. Marie-Lise TSAGOURIA: directrice de la BULAC (était précédemment à la BnF).
 3. Rétroconversion ou conversion rétrospective des catalogues: transformation des fiches papier en catalogues.
 4. BIULO: Bibliothèque interuniversitaire des Langues orientales.

Différences avec la BiULO

Outre l'immeuble même, il y a une différence très importante avec la BiULO, qui est liée à la réunion de fonds de provenances différentes.

Dans certains domaines, il s'est créé une synergie entre les corpus. Le cas le plus emblématique est ce qui s'est passé pour les fonds africanistes. La réunion des fonds de la BiULO avec ceux du CEAFR de l'EHESS a créé à la BULAC la première bibliothèque africaniste de France (peut-être même en Europe). Nous nous efforçons de développer ce domaine, l'un des plus récents, même si nous avons un bon nombre d'ouvrages africanistes conservés en réserve⁵ datant du XIX^e siècle : des abécédaires, faits par les linguistes ou les missionnaires, les premières grammaires de langues, de nombreux récits de voyage également. Le fonds de l'EHESS plus orienté sciences sociales a donc complété le nôtre plus patrimonial.

Distinction entre BiULO et BULAC : la BULAC se donne pour mission d'intervenir sur l'ensemble du spectre des enseignements. La BiULO s'adressait plus au niveau recherche et était plutôt fréquentée par les chercheurs, surtout la BiULO centrale. C'était moins le cas des autres centres (Dauphine, Clichy) qui étaient déjà plus diversifiés car les étudiants de 1^{er} cycle étaient plus demandeurs et plus consommateurs de documentation à visée pédagogique.

À la BULAC, notre ambition est de travailler autant pour les étudiants de 1^{er} cycle que pour les chercheurs. C'est un phénomène à la fois nouveau et important. En France, d'une manière générale, il est dépensé plus d'argent pour l'acquisition de documentation à l'adresse des chercheurs que pour les étudiants, mais tous les chercheurs n'ont-ils pas d'abord été des étudiants ? Le meilleur moyen de contribuer à la richesse et à la solidité de la recherche, c'est de bien former les étudiants, donc de mettre à leur disposition le maximum d'outils sur le plan documentaire pour devenir chercheurs ou parvenir à un niveau d'études sur les langues et civilisations qu'ils pourront ensuite utiliser professionnellement, après avoir acquis une formation solide.

Une étude récente réalisée à Toulouse montre de façon très évidente que tous les étudiants de 1^{er} cycle qui parviennent à servir des documentations qui sont à leur disposition dans les bibliothèques ont un taux de réussite nettement supérieur à la moyenne. En outre, ce phénomène contribue à gommer les éventuelles différenciations sociales de départ.

5. Réserve signifie : ouvrage ancien précieux, avec des conditions particulières de conservation, de consultation.

Dans cette optique, il s'agit de remettre complètement à niveau la documentation proposée, ce que nous sommes en train de faire. Cela passe par différentes actions telles qu'acheter beaucoup de dictionnaires empruntables, multiplier les exemplaires des ouvrages qui sortent énormément et qui sont mentionnés dans les bibliographies remises aux étudiants.

Un bel espace pour les étudiants

La BULAC est la seule bibliothèque parisienne qui possède de la place dans l'optique d'un accroissement des collections : nous avons encore 10 ans devant nous à ne pas avoir de problème d'espace dans nos magasins. Les bibliothèques parisiennes font de plus en plus appel à des solutions de stockage externe : le Centre technique du livre de l'enseignement supérieur à Marne-la-Vallée est un énorme « silo » dans lequel sont entreposées les collections, les moins demandées évidemment. Quand un lecteur a besoin d'un livre, plusieurs jours de délai de communication sont souvent nécessaires...

Dans le cadre d'une volonté politique globale, la BULAC est une bibliothèque ouverte à tous, au sens propre, c'est-à-dire à tous les étudiants bien sûr, mais à tout adulte majeur qui franchit la porte et s'inscrit.

Malgré cela, en Île de France il manque 10 000 places en bibliothèque pour seulement les étudiants (pas en termes de lecteurs potentiels). L'IGB (Inspection générale des bibliothèques) produit des analyses et fait des propositions en vue de créer des conditions d'accueil supplémentaires. Les étudiants de médecine viennent ici à cause des horaires (large amplitude) et du confort moderne. Cela peut être au détriment des élèves de l'INALCO et provoquer parfois des conflits. Nous en avons bien conscience, c'est dommageable, mais nous ne pouvons malheureusement pas régler ce problème des étudiants qui ne trouvent pas de place pour consulter des documents orientalistes qui leur sont destinés.

L'achat en multiexemplaire est néanmoins une réponse partielle aux besoins des étudiants de l'INALCO. Nous déployons nos acquisitions de ressources électroniques, travaux académiques (exemple : base chinoise de masters et doctorats soutenus en Chine), des bouquets de revues électroniques, des titres de périodiques (ensemble du titre depuis le début de sa parution), des e-books, des collections complètes, etc. pour lesquels nous négocions l'accès distant. Cela est aussi une autre forme de réponse.

Quelques chiffres et un phénomène notoire

La BULAC possède 1,5 million de documents. Elle emploie environ 100 personnes pour servir 27 000 inscrits.

On assiste, de manière très significative, à un phénomène que nous n'avions pas prévu, à savoir l'usure des collections. Contrairement aux idées reçues, et alors qu'on croit que le règne du papier est révolu, les livres sont lus. Les collections sortent, énormément, même si on n'en est pas aux rotations de manuels de droit de 1^{ère} année à Cujas !

En terme qualitatif aussi, alors qu'on croit que les vieux livres ne sont pas lus, nous découronnons des livres, de vieux ouvrages !

Découronner signifie couper les pages d'un livre neuf. La plupart des agents ont reçu une formation adéquate, car il ne s'agit pas de découronner de façon intempestive un livre. Il faut le transmettre à la conservation, en raison de précautions particulières à prendre.

Ceci nous permet de quantifier et de voir quels sont les livres qui sont demandés : ce sont en majorité des livres du début du xx^e siècle (jusqu'aux années 20 ou 30), des périodiques, des monographies, au rythme de 1 à 2 livres par jour depuis l'ouverture en décembre 2011, et sur des sujets très divers. Toutes ces informations sont en cours de recensement et seront exploitables à terme... (lorsque nous en aurons le temps...)

Les métiers de la BULAC

Le recrutement de bibliothécaire de la BULAC est très spécifique, il n'est pas celui des bibliothèques universitaires « normales », notamment pour les chargés de collection, la veille documentaire, le traitement catalographique, voire la valorisation des collections sous toutes ses formes. Il est difficile de trouver des fonctionnaires titulaires ayant les compétences linguistiques universitaires que nous recherchons. Aussi recrutons-nous des contractuels que nous formons aux métiers de la bibliothèque, par des formations externes dans des établissements spécialisés et des formations assurées en interne. Les métiers sont de plus en plus techniques, liés à des normes, formats, catalogues complexes et de plus en plus perfectionnés, qui servent à la gestion de données de masse dans des catalogues électroniques... Se pose plus récemment la question des métadonnées sur le web, des catalogues ouverts moissonnés par Google, etc. Ce sont des dossiers énormes que nous devons suivre, en plus des tâches plus classiques de la maîtrise de la langue, de la connaissance du milieu scientifique, de la production

éditoriale. Les productions récentes de pays comme l'Inde ou la Chine sont exponentielles et les prix d'achat ne sont plus les mêmes non plus qu'il y a 15 ans... Ce phénomène est très sensible car nous traitons des « masses » de documents...

Le fonctionnement d'une bibliothèque comme la BULAC se rapproche de celui d'une « usine » où on traite des flux ininterrompus. Il y a des côtés technique et pratique qui sont incontournables, complexifiés par la multiplication des langues, avec un catalogage particulier. C'est toute une « tuyauterie » à la fois logistique et technique sur le plan catalographique qu'il faut savoir lier à des questions plus intellectuelles et scientifiques, mais il ne faut pas perdre de vue l'« abattage de travail » nécessaire et indispensable au bon fonctionnement d'une telle organisation, et en permanence. Il n'y pas de rêverie dans les livres...

Des jeunes chercheurs qui découvrent ce métier y trouvent beaucoup d'intérêt. On a des profils très divers. La personne qui a été recrutée en janvier dernier pour traiter le reliquat chinois⁶ est spécialiste du néo-confucianisme. Elle a un doctorat en philosophie chinoise et connaît aussi très bien la Chine contemporaine.

Nous possédons des gisements documentaires très riches : certains ouvrages restent encore à identifier. Nous ne sommes pas encore en mesure de répondre à toutes les sollicitations, en plus des mises à niveau, réglages, adaptations, traitements des reliquats... en plus du travail de valorisation des collections !

Au Pôle collections, nous travaillons encore à la « tuyauterie » qu'on veut la plus efficace possible. On a des projets de numérisation des documents manuscrits de la fin du xvii^e siècle mais aussi des corpus imprimés. Nous avons un véritable musée des imprimés orientaux qui constituent le noyau historique sans équivalent dans le monde en termes de variété, que nous souhaitons valoriser et faire connaître. Une autre opération de numérisation est prévue sous la thématique « orientalismes » avec trois corpus déjà terminés : les abécédaires, les premières notations écrites de langues auparavant non-écrites (exploration des fonds africains sous cet angle-là), des fonds de l'URSS (Caucase, Asie centrale, Altaï, langues paléo-sibériennes, langues finnoises de la Volga, etc.), les premières grammaires et méthodes de langue et les récits de voyage. Un travail d'enrichissement des notices pour ces ouvrages est déjà en cours.

6. Le reliquat chinois représente 5 000 volumes à saisir en caractères chinois et aussi en *pinyin*.

Une modification progressive du rôle de l'enseignant

Le fait d'aller vers les étudiants risque d'impliquer bon nombre de changements dans le métier même de bibliothécaire car il faudra accompagner avec la documentation des changements pédagogiques. Ceux qu'on voit poindre à l'horizon sont ceux qui induisent une plus forte utilisation de la documentation par des étudiants rendus plus autonomes dans l'utilisation de celle-ci. À gros traits, c'est plutôt le modèle anglo-saxon : au lieu d'un groupe d'étudiants venant écouter un professeur de façon passive réciter sa leçon, rentrer à la maison et éventuellement prendre un livre juste avant les examens, il s'agirait plus d'un travail en amont où les étudiants s'appuient sur la documentation pour préparer conjointement le cours qui sert d'espace de discussion et de validation des acquis et des hypothèses émises par les étudiants à partir du travail qu'ils ont opéré sur les collections, ce qui constitue une petite révolution du point de vue pédagogique.

Cela a et aura également pour conséquence un changement dans le métier d'enseignant.

Une fonction nouvelle a été créée : une personne (Soline LAU-SUCHET) a un emploi spécifique intitulé « coordination enseignement et recherche » et effectue un énorme travail de relations vers les enseignants et les étudiants. Elle sillonne les départements de l'INALCO pour présenter la BULAC. Cela a permis de renouer des contacts qui s'étaient parfois un peu distendus.

Une redéfinition de la Charte pour nos acquisitions

Maintenant que la BULAC a fonctionné trois ans⁷, le temps est venu de re-préciser notre politique documentaire. La charte documentaire élaborée grâce à la synthèse des travaux débutés en 2004 sert encore maintenant de guide et de matrice pour orienter nos acquisitions. Les quatre grands axes disciplinaires qui avaient été définis et qui restent inchangés sont :

- **littérature contemporaine** : nous laissons la littérature classique au Collège de France. Pour ce qui concerne l'Inde par exemple, nous privilégions l'expression littéraire contemporaine en hindi, bengali, tamoul et népalai aux textes en sanskrit. Ce qui est visé, c'est le côté vivant, actuel, qui est lié aux enseignements et aux orientations de l'INALCO.

7. La BULAC a été ouverte en octobre 2011.

- **Linguistique et étude de la langue, sous toutes ses formes** : jusqu'à la moitié du xx^e siècle, la linguistique était associée à la sociologie, sociolinguistique, mais aujourd'hui on observe une perméabilité plus grande avec les sciences dures (neurolinguistique par exemple). Acquérir en linguistique est donc un exercice délicat en constante évolution, demandant une familiarité avec des champs du savoir qui peuvent sembler à première vue bien distincts. Le suivi de la linguistique « dure » est encore à l'état embryonnaire chez nous, mais nous avons l'ambition de présenter un échantillonnage le plus pertinent possible à notre public.
- **Histoire** : les questions civilisationnelles sont centrales. Plutôt que l'événementiel, nous nous inscrivons dans un temps de référence relativement long : constitution des cultures, relations entre elles, notamment la problématique culture majoritaire/minoritaire. Nous partageons bien sûr avec d'autres établissements : la BDIC de Nanterre par exemple qui est spécialiste entre autres de l'Europe centrale, balkanique et orientale, achète beaucoup de documentation sur la 2^e guerre mondiale en Russie qui a donné lieu à une production académique considérable, dans de nombreuses langues... Du coup, nous n'achetons que les références indispensables sur le sujet et concentrons nos acquisitions sur d'autres thématiques. Il s'agit de rationaliser les acquisitions pour constituer un corpus complet et cohérent à un seul endroit, ce qui est utile aux chercheurs (français ou étrangers) et permet aussi d'utiliser au mieux les deniers publics.
- **Sciences sociales** : la partie la plus faible car la plus récente. Les corpus se forment plus ou moins selon les thématiques de recherche : *post-colonial studies*, *gender studies* (explosion actuelle, exemple : le rôle des femmes dans la guerre). On parle des relations entre civilisations et cultures. On passe des *post-colonial studies* (qui s'esoufflent un peu) à la *global history*, des relations dominant/dominé à des relations avec une approche plus neutre. Nous tentons dans ces domaines d'être les plus réactifs possible.

Les sciences sociales et la linguistique sont donc les domaines sur lesquels nous insistons puisque c'est là où nous avons nettement moins de documentation. Pour les dons en histoire ou littérature, les risques sont plus grands que nous possédions déjà les ouvrages proposés.

Un message aux anciens élèves

J'adresse mes remerciements aux anciens élèves pour les ouvrages très intéressants qui nous sont remis et pour l'organisation en amont. Bien sûr nous assurons un travail de vérification, mais celui-ci est grandement facilité par les informations données dans les fiches. Leur conception ne doit pas être modifiée.

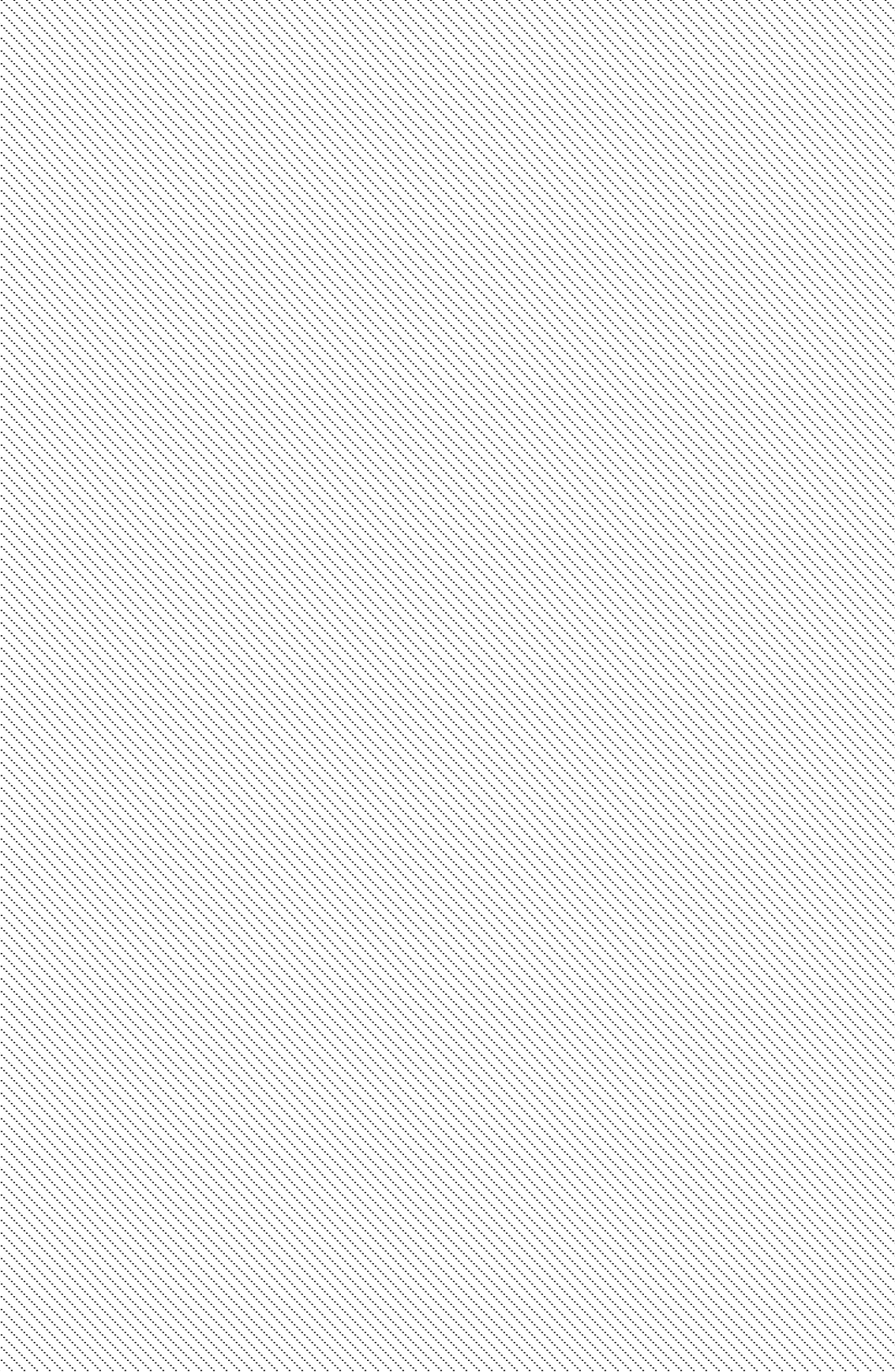
Ne nous jugez pas trop durement... même si les délais paraissent longs... Les choses avancent peu à peu.

Le calendrier pour 2015 est conservé : remise de fiches à la BULAC début mars et des ouvrages acceptés fin juin/début juillet.

Un message : n'hésitez pas à venir dans nos locaux en été, il y a toute la place disponible pour consulter les ouvrages. Venez travailler tranquillement en juillet !

Alexandre ASANOVIC

Témoignages



Bénévole et volontaire : Mélissa LAKROUT

Orients (FM) : *Ces deux mots proches par leur racine commune me paraissent résumer vos qualités dont j'ai eu un aperçu et que je voudrais faire connaître à nos lecteurs. Les anciens élèves, j'en suis sûre, seront touchés par votre déjà riche expérience. Voulez-vous vous présenter ?*

Mélissa LAKROUT : Je m'appelle Mélissa et j'ai 23 ans.

Après un baccalauréat ES (économique et social) je suis entrée à l'INALCO en année préparatoire de chinois. Durant mes années collège et lycée, je n'avais pas l'opportunité d'apprendre le chinois, donc une fois mon bac en poche, mon objectif était de trouver une école qui enseignait la langue chinoise pour grand débutant. C'est ainsi que je suis arrivée à l'INALCO.

Après mon année préparatoire de chinois, j'ai commencé ma licence en LLCE chinois. À la fin de ma première année de licence, sachant que je ne voulais pas me lancer dans le domaine de la traduction ou de l'enseignement, j'ai décidé de postuler pour la licence *Langues du Monde et Formations Appliquées (LFMA)*, spécialité *Communication interculturelle* avec comme langue le chinois.

Combiner à la fois la langue chinoise et ce domaine a été une aubaine pour moi car cela m'a permis d'élargir mon champ de vision concernant la langue en elle-même et ainsi pouvoir mettre en pratique les compétences acquises durant mes cursus à l'INALCO.

Orients (FM) : *En effet, j'ai cru comprendre que vous aviez très vite mis en application vos connaissances de la langue chinoise vivante et dans un domaine, disons, inattendu...*

Mélissa LAKROUT : Oui, j'ai commencé par être bénévole, pour la mission « Lotus Bus » de l'ONG Médecins du Monde. Cette mission est chargée d'aider les « travailleuses du sexe » (comme on les appelle) chinoises de Paris. Ne parlant ni français, ni anglais ces femmes ont besoin d'interprètes. Environ 50 bénévoles sinophones, médecins, juristes, etc., se relaient chaque semaine pour leur donner les connaissances et les outils concernant

leur sécurité, qu'elle soit sanitaire ou juridique. On leur apprend quelles sont les maladies sexuellement transmissibles, comment s'en protéger et quelle attitude adopter face à certains clients. Nous les aidons également à faire face à la pression et à la persécution de la police face à leur activité, et pour certaines, dont les papiers ont été « pris » lors de leur arrivée en France, nous les aidons à retrouver une situation régulière, avec l'aide d'associations partenaires. Nous leurs offrons également du temps et la possibilité d'avoir accès à des cours de langue française gratuitement. Car ces femmes se sentent seules et ont besoin d'avoir quelqu'un à qui parler. Souvent, elles ont tout simplement besoin d'avoir les outils pour communiquer plus facilement avec les autres durant leur vie quotidienne.

Il faut savoir que ces femmes ne s'attendaient pas à devoir exercer cette activité à leur arrivée en France. Victimes des vagues de licenciement des années 80, venant principalement de la province du Liaoning et ayant eu un niveau de vie plutôt correct, ces femmes ont tout perdu. France, 法国 signifie « pays de la loi », elles avaient donc espoir de pouvoir reconstruire leur vie ici en France, mais la réalité a été tout autre. Cependant, la politique de la mission « Lotus Bus » n'est pas de leur faire arrêter cette activité. Nous leur laissons le choix et les respectons, tout en leur donnant le support nécessaire et une amitié. Cette action est basée sur le respect et la confiance, les bénévoles de la mission ont pour but de leur rappeler qu'elles sont des femmes et que leur activité n'entache en rien cela. D'où le nom « Lotus bus » pour la mission.

Cette expérience fut la première me permettant de mettre en pratique la langue chinoise de manière utile. J'ai toujours voulu apprendre, acquérir des compétences pour pouvoir les utiliser en aidant ceux qui en ont besoin. De plus, cela m'a permis d'appréhender la langue chinoise d'une manière différente et d'être plus habile à parler.

Orients (FM) : *Vous dites que ce fut la première expérience, cela signifie-t-il que vous avez exercé d'autres activités ?*

Mélissa LAKROUT : Par la suite, je me suis dit qu'aller en cours n'était pas suffisant pour améliorer mes compétences. Que cela soit dans le domaine des langues ou de la communication, pouvoir lier à la fois la « théorie » et la « pratique » est nécessaire. Non seulement pour être sûr d'avoir assimilé ce que l'on a appris à l'université, mais en plus pour pouvoir petit à petit se créer son chemin professionnel.

J'ai donc eu de nombreuses opportunités professionnelles. Nos professeurs étant eux-mêmes professionnels dans leur domaine, il m'a été important de leur faire part de mon envie de commencer dès à présent à mettre mes compétences en pratique.

Je suis d'abord entrée à la FMSH (Fondation maison des sciences humaines), dans le domaine des Archives audiovisuelles de la recherche (AAR). Grâce à cet institut, j'ai eu l'opportunité de travailler pour la recherche audiovisuelle : création de documentaires culturels et scientifiques, montages vidéo, indexations vidéo. Pour ce faire, j'ai dû rencontrer les chercheurs, les écrivains, etc. J'ai eu de la chance car ma tutrice, ayant elle-même appris le chinois à l'INALCO, m'a dirigée vers les sujets concernant la Chine. J'ai pu alors pratiquer mes compétences linguistiques en traitant des sujets entièrement en chinois, j'ai eu la possibilité d'élargir mes connaissances chinoises dans le domaine de l'anthropologie, la sociologie, la littérature... Et j'ai également eu la chance de rencontrer certains de ces professionnels lors des tournages vidéo.

J'ai ainsi contribué à la diffusion du savoir, qui est extrêmement important pour moi, tout en mettant en pratique ma double compétence.

Encore aujourd'hui je travaille à distance avec cet Institut qui m'a beaucoup apporté. Je ne remercierai jamais assez mes professeurs pour cela.

Orients (FM) : *Venons-en maintenant au volontariat, qui peut s'écrire avec une majuscule...*

Mélissa LAKROUT : Ma troisième expérience significative a été mon stage (dans le cadre de mes études en CFI (Communication et formation interculturelle) pour le CCIVS (*Coordinating Committee of International Voluntary Service*). Cet organisme rattaché à l'UNESCO est une plate-forme internationale coordonnant tous les organismes de service volontaire international dans le monde. Ces projets de volontariat international concernent la protection du patrimoine mondial, programme d'action de l'UNESCO.

En 2013, le projet ImpAct¹ a été lancé pour la première fois par le CCIVS. Le but de ce projet est d'évaluer l'impact du volontariat international auprès de la population locale, des organismes d'accueil et des organismes envoyant des volontaires sur les chantiers de volontariat.

Une élève du magistère en communication interculturelle de l'INALCO nous a présenté ce projet car ils avaient besoin de deux documentaristes.

1. Voir *Orients* de février 2014 (pp. 33-39).

J'avais déjà effectué mon stage d'étude mais j'ai trouvé ce projet très intéressant. Je me suis alors immédiatement portée volontaire.

À compter de juin 2013, j'ai donc fait partie de l'équipe du projet ImpAct en tant que « jeune chercheuse » et documentariste. Mes missions étaient de réaliser un travail d'observation sur le terrain (questionnaire, interview, notes, investigation) pour la partie recherche, mais également de réaliser un court documentaire de 6 minutes en anglais et en chinois.

Pour ce faire, fin juin 2013, les quatorze jeunes chercheurs (venant de divers pays) et les deux documentaristes se sont réunis pour une semaine de formation en France. Durant cette semaine nous avons assimilé les savoir-faire et les savoir-être pour le travail à réaliser. Après cette semaine, chacun d'entre nous devait aller sur son propre chantier pour la partie terrain. Certains sont partis en Corée du Sud, au Japon, au Vietnam, en Autriche, etc. Je suis partie à Pékin, pour le *World Heritage Volunteer Great Wall Camp*. J'avais un triple rôle durant 14 jours : jeune chercheuse, documentariste mais également volontaire. J'ai dû réaliser le même travail que tous les volontaires tout en combinant mes missions pour le projet ImpAct.

Ce fut une expérience très riche. En tant que volontaires, nous devons sensibiliser la population locale concernant la protection de la Grande Muraille de Chine. Nous avons eu beaucoup de contacts avec eux et cela a été un très bon moyen pour moi de pratiquer mes compétences en langue chinoise. Leur montrer que des étrangers s'intéressent à leur culture et à la préservation de leur héritage a déjà été un impact pour d'eux.

Après ces deux semaines, je suis rentrée en France. La CSETC (*Chinese Society of International Voluntary Service*), l'organisme d'accueil du chantier auquel j'ai participé, m'a contactée. Ils ont observé et apprécié mon travail durant l'été et m'ont proposé un *internship* d'un an en tant que *project manager* pour préparer l'été 2014. Cependant, j'ai refusé parce que je n'avais pas encore fini mon stage pour le CCIVS. Ils m'ont alors proposé de venir pour 6 mois, dès février 2014, ce que j'ai accepté.

Orients (FM) : *J'ai eu des échos très élogieux des suites de ce premier stage où, lors des différents comptes rendus, vous avez fait montre d'une parfaite maîtrise du chinois...*

Mélissa LAKROUT : Tout d'abord, en septembre 2013 eut lieu le séminaire régional pour le projet ImpAct. Tous les jeunes chercheurs se sont réunis à l'université de Salzbourg durant une semaine pour le bilan de l'été. Chaque jeune chercheur devait donner son bilan : comment s'est déroulé

le travail de terrain, quelles ont été les difficultés, comment améliorer la recherche pour le projet. Cela a été un vrai travail de coopération. Chacun de nous devait donner ses suggestions pour améliorer le projet. Nous avons également appris à utiliser les données collectées, de manière à la fois qualitative et à la fois quantitative. C'est également durant cette semaine que j'ai diffusé pour la première fois mon documentaire.

C'est décembre 2013 qu'eut lieu la conférence finale du projet, à Qufu (Shandong) en Chine. Je me suis donc à nouveau envolée pour l'empire du Milieu, pour une semaine. Cette semaine était à la fois le bilan final du projet, la présentation du travail réalisé devant les directeurs de diverses organisations dans le monde, mais également une semaine de séminaire pour travailler sur la suite du projet, dans les années à venir.

Pour la conférence, j'ai dû présenter mon travail documentaire, à la fois en anglais et en chinois. Même si pour mon travail de recherche et mon travail de documentaire j'ai souvent utilisé le chinois, cela a été la première fois que j'utilisais cette langue dans un contexte professionnel formel. Ce fut un énorme challenge, mais je remercie l'INALCO pour m'avoir fourni les compétences et le courage de le faire.

Après cette journée de conférence, j'ai eu la chance de travailler avec les directeurs de diverses organisations dans le monde pour réfléchir sur la suite du projet jusqu'en 2017. Ce fut productif, enrichissant et j'ai aujourd'hui beaucoup de contacts professionnels.

Orients (FM): *Vous êtes ainsi retournée en Chine dès février 2014, où vous êtes encore actuellement.*

Mélissa LAKROUT: À la suite de cette expérience pour le projet ImpAct, je suis allée à nouveau en Chine fin février 2014 pour commencer mon *internship* pour la CSETC (*Chinese Society of International Voluntary Service*)

J'ai eu la chance de travailler en tant que *project manager*. L'équipe de managers était constituée de Chinois et nous étions deux internationaux. Pour ma part, mon travail devait être réalisé à la fois en anglais et en chinois. Mes collègues travaillant seulement en chinois, je devais également me charger de la traduction des documents et des réunions (qui étaient également en chinois) pour ma collègue internationale.

Mes principales missions durant les 4 premiers mois ont été : communication et promotion des chantiers de l'été 2014 (cela passe par la création des outils, les conférences dans les universités chinoises...), *design* du site internet de la CSETC, recrutement des volontaires internationaux, gestion

et développement des partenariats entre la CSETC et l'UNESCO ainsi que d'autres organisations internationales en Espagne, France, Norvège, Vietnam, Indonésie, Mexique, etc. J'ai également dû, chaque week-end pendant deux mois, former les volontaires nationaux pour les chantiers (les thèmes principaux étaient : coopération, comment travailler en tant que *team*, comment gérer les conflits, communication interculturelle...) mais j'ai également dû former les futurs *leaders*.

Enfin, j'ai été désignée pour être la *Camp Leader* de trois chantiers cet été : *World Heritage Sanqingshan*, *World Heritage Great Wall* et *World Heritage Three Confucius*.

En tant que *Camp leader*, je devais créer les projets de A à Z, c'est-à-dire choisir les activités, les missions des volontaires, faire le planning, communiquer avec mes volontaires (internationaux et nationaux), coordonner le projet avec les partenaires locaux, faire une analyse SWOT² et une analyse des risques, réaliser la feuille de route et le *teaching plan* pour les volontaires, coordonner les transports internes pour les volontaires et manager le groupe au complet. Le fait de pouvoir parler chinois m'a beaucoup facilité le travail concernant la partie « gestion des partenaires locaux ». Rares sont ceux qui parlent anglais, et le fait de pouvoir travailler avec eux en langue chinoise a donc été un grand avantage.

Au moment où j'écris, je me trouve dans la province du Jiangxi, pour le *World Heritage Sanqingshan camp*. Les premiers jours, nous sommes allés sur le site de Sanqingshan, pour que les volontaires se confrontent à la réalité : le tourisme abime les sites. Un travail d'investigation a été réalisé pour sensibiliser les touristes et la population locale. Ils devaient également se charger de ramasser les débris et effacer les graffitis. Le but était de faire participer le plus de personnes possible et leur expliquer pourquoi ce genre de programme existe.

Après quatre jours, nous nous sommes déplacés vers le lycée Linchuan, toujours dans la province du Jiangxi. Les volontaires doivent, chaque matinée, sensibiliser des élèves entre 14 et 17 ans sur la protection du patrimoine mondial, tout en présentant leur propre pays. Chaque jour, des activités et jeux sont réalisés, le but étant également de rompre le système éducatif chinois dans lequel les élèves n'ont pas le droit de s'affirmer. En utilisant comme thème le patrimoine mondial, en utilisant la langue anglaise et en les faisant participer à diverses activités, nous permettons à ces élèves de s'ouvrir, de prendre confiance en eux, d'améliorer leurs

2. SWOT: Strengths, Weaknesses, Opportunities, Threats.

compétences linguistiques et peut-être que certains d'entre eux voudront être volontaires pour les années suivantes.

En tant que *Camp leader*, je dois organiser les activités collectives, préparer les matériaux, m'assurer que tout se déroule bien, en assurant des réunions de bilan chaque jour. Mon rôle est de superviser et guider les volontaires, ainsi que de trouver des solutions aux problèmes. Je travaille également avec les partenaires locaux : directeur de l'école, pour coordonner ce chantier.

Il me reste quelques jours ici, ensuite j'irai dans la province du Hebei pour mon deuxième chantier, puis dans la province du Shandong. À la fin de mes chantiers, j'aurai quelques jours de vacances et devrai analyser le bilan final de l'été afin que chaque année soit mieux que la précédente.

Orients (FM) : *Aurons-nous l'occasion de vous revoir à l'INALCO ?*

Mélissa LAKROUT : Je reviendrai à l'INALCO en septembre, pour un master de chinois tout en étant parallèlement à la Sorbonne Nouvelle Paris 3 en communication.

Grâce à cette expérience unique j'ai développé énormément de compétences, je suis plus à l'aise pour parler devant un public que cela soit en anglais ou en chinois. J'ai réussi à faire de mon travail ma passion et je souhaiterais que chaque étudiant ait la possibilité de trouver sa voie comme je l'ai fait.

Orients (FM) : *Quel message souhaiteriez-vous transmettre à vos camarades étudiants ?*

Mélissa LAKROUT : Il n'y a pas de solution miracle, il faut essayer, tester, parfois se tromper. Mais si une opportunité se présente à vous, peu importe laquelle, ne réfléchissez pas, allez-y ! Vous ne saurez jamais à quoi d'autre cela peu mener si vous ne tentez pas. Et ce n'est pas à la fin de vos études qu'il faut agir, mais pendant, car c'est la période où vous avez le plus de contacts avec les professionnels de votre domaine.

Merci à l'INALCO et à mes professeurs qui m'ont toujours soutenue et à bientôt pour une nouvelle rentrée universitaire !

L'ethnologue Patrice FAVA, ancien élève de chinois, a consacré beaucoup d'années de sa vie à partager les connaissances qu'il a de la Chine, où il est installé depuis une trentaine d'années. Il la connaît de l'intérieur et reste curieux de tout ce qu'elle recèle et qui est peu connu du grand public. Il vient de passer plusieurs années à approfondir les traditions de la religion taoïste et a consacré un livre à la statuaire du Hunan¹. Pour Orientis, il a bien voulu nous confier cette expérience singulière.

Le taoïsme, une tradition vivante

Le point de départ de ce livre aura été la découverte sur un marché aux puces du Sud de la Chine de quelques statues, à l'intérieur desquelles se trouvaient des textes qui indiquaient leur provenance, en l'occurrence la province du Hunan, le nom du personnage représenté, les noms des commanditaires, les raisons pour lesquelles avait été faite la statue, la date de consécration et bien d'autres renseignements concernant l'histoire religieuse de la région. Après les destructions que l'on connaît, (celle de la Révolution culturelle n'étant que la dernière en date des grandes campagnes iconoclastes) il était très surprenant de constater qu'un aussi grand nombre de statues ait survécu, car, au fil du temps j'allais en découvrir un très grand nombre sur les lieux les plus divers, y compris en France. Les documents de consécration que recélaient ces statues m'avaient semblé dès le début ouvrir la possibilité d'une véritable ethnologie de ces objets en allant sur place pour essayer de comprendre le sens et la fonction de ces statues dans leur contexte social et religieux.

Ce n'est qu'en 1999, (c'est-à-dire plusieurs années après avoir découvert ces premières statues), que je suis allé au Hunan, en compagnie de Kristofer SCHIPPER, dans l'espoir d'y trouver les réponses aux questions que posaient tous ces documents et cette statuaire inédite. Et bien au-delà de ce que je pouvais espérer, à peine arrivé dans le district de Xinhua, au centre de cette province, je rencontrai plusieurs maîtres taoïstes et constatai que sur

1. *Aux portes du ciel – La statuaire taoïste du Hunan*, Les Belles Lettres, janvier 2014. Voir dans la rubrique Recensions du présent numéro d'Orientis (p. 117).

leurs autels trônaient un grand nombre de statues semblables aux miennes et que les sculpteurs avaient des carnets de commande bien remplis. L'enquête sur les statues allait ainsi devenir le fil conducteur d'une exploration des traditions taoïstes du Hunan, un sujet tout à fait nouveau, tant du côté des chercheurs chinois que du côté des sinologues occidentaux.

À toutes les cérémonies religieuses auxquelles j'assistais étaient associées les statues : qu'il s'agisse des grands *jiao* 醮 qui sont les fêtes de renouvellement de l'alliance avec les dieux, les anniversaires particuliers, les ordinations, les requiem ou les rites de consécration eux-mêmes qui peuvent se pratiquer à l'occasion de grands services liturgiques ou lors de l'installation de la statue sur un autel particulier. C'est au moment de la consécration des statues, c'est-à-dire du rituel d'animation qui va leur donner vie, leur permettre de voir, d'entendre et donc de répondre aux vœux qu'on leur adresse, que l'officiant rédige un document qu'on appelle *yizhi* 意志 qui sera scellé dans le dos de la statue, accompagné de médicaments, de monnaies de cuivre ou de papier, et parfois de reliques. La traduction que j'ai proposée du terme *yizhi* 意志 est « ordonnance céleste » ou « passeport pour l'au-delà ». Ces documents sont généralement écrits sur un papier très fin, puis roulés de façon très serrée pour pouvoir entrer dans la cavité creusée dans le dos de la statue.

Pour rendre compte de la vie religieuse très intense de cette région, j'ai procédé comme on agence un puzzle, en ajoutant chaque fois une pièce qui permettait de compléter le tableau, mais cela fut presque toujours l'occasion d'aborder des problèmes plus généraux, ce qui fait qu'à la description ethnographique s'ajoutent très souvent, au fil des pages, d'assez longues digressions :

- sur la manière dont la religion est vécue à la fois du côté des officiants et du côté des fidèles,
- sur les textes liturgiques qu'utilisaient les maîtres taoïstes, car nous avons à notre disposition un immense corpus d'ouvrages, notamment dans le Canon taoïste compilé au xv^e siècle,
- sur la différence entre taoïsme et religion populaire
- ou encore sur ce qui se passait, à une autre époque, en Grèce ou à Rome.

J'ai surtout voulu, pour ne pas donner à ce livre le seul aspect d'une monographie sur le taoïsme du Hunan, confronter la religion chinoise aux théories des grands anthropologues, philosophes et historiens que sont

Claude LÉVI-STRAUSS, Clifford GEERTZ, Philippe DESCOLA, Marcel GAUCHET, Maurice GODELIER, Alfred GELL (auteur du célèbre ouvrage sur *L'Art et ses agents*), pour voir ces statues selon des angles différents et permettre aussi une approche plus familière de ces réalités si éloignées des nôtres.

La première partie de ce livre suit *grosso modo* les étapes de la découverte du terrain au cours de nombreux séjours, puis une fois planté le décor avec ses principaux acteurs, les dieux du panthéon, les rites, les sculpteurs. J'ai dans une deuxième partie choisi une trentaine de statues et en me servant de leurs documents de consécration, j'en ai raconté l'histoire. C'est cette seconde partie que j'ai appelée « la Société taoïste » car en dehors des nombreuses statues de maîtres taoïstes qu'on appelle *daoshi* 道士 et *fashi* 法師, il y a aussi des femmes shamans, des médecins, des héros pacificateurs, des sages femmes, des ancêtres, des fondateurs de lignées. Tous ces personnages sont regroupés sous le terme de *taigong* 太公 « divins seigneurs » et sont en fait les éminents personnages de la société locale qui ont été divinisés et auxquels on rend un culte. Ils font partie de la grande administration céleste et sont censés, du haut du ciel, protéger leurs descendants et éventuellement intervenir dans leurs activités et leur destin.

Pour ne pas m'éloigner de mon propos initial qui était de faire un livre sur « l'art et l'anthropologie de la Chine », j'ai consacré un troisième chapitre aux instruments liturgiques, autre sujet très nouveau dans les études chinoises. Les statues sont affublées d'instruments divers, jusqu'à présent inconnus des historiens de l'art comme des collectionneurs occidentaux, mais qui auraient sans doute attiré en leur temps l'attention d'André BRETON, Claude LÉVI-STRAUSS, ou Guillaume APOLLINAIRE. Il s'agit des *leiling* 雷令 (bâtons de commandement), des *Tianpeng chi* 天蓬尺 (les règles de Tianpeng), des épées et couteaux exorcistes sur lesquels sont gravés des textes illisibles pour les non-initiés. J'y ai ajouté des porteencens, des sceaux taoïstes qui authentifient l'origine des requêtes adressées au ciel, quelques robes très rares, en chanvre et en soie, provenant du sud du Hunan. Et j'ai souvent eu recours pour présenter ces objets aux textes conservés dans le Canon taoïste.

Comme cela s'imposait, il y a des images de tous ces objets, comme de beaucoup de statues et de maîtres taoïstes en activité car il m'a semblé que l'image permettait d'économiser de longues descriptions et donnaient une dimension indispensable à la compréhension du taoïsme, en tant que tradition vivante. Parmi les quelque 850 illustrations inédites de ce

livre, certaines mériteraient d'ailleurs des développements beaucoup plus importants, notamment la carte du ciel qui décrit le voyage d'un maître taoïste qui va porter sa requête jusqu'aux palais des Trois Purs, le *Laojun kulou* 老君骷髏, le corps de Laozi qui est une réplique du macrocosme ou encore le *Guimingjing*, un document de six mètres de long, qui est le registre des puissances qui vont entrer au service d'un *fashi* 法師 au moment de son ordination.

Pour conclure, je voudrais brièvement indiquer quelques unes des nouveautés, qui dans l'ensemble des publications sur le taoïsme (dont Vincent GOOSSAERT vient de faire une recension dans la revue *Études chinoises*), intéresseront je l'espère les sinologues :

- peu de gens se sont intéressés à la tradition ésotérique du taoïsme. Elle est pourtant au cœur du rituel et du pouvoir des maîtres, comme en témoignent les rites d'ordination, les instruments liturgiques et l'histoire même des statues, car presque tous les documents de consécration comportent des registres avec des listes de noms secrets de divinités.
- Cette statuaire permet aussi de mettre en lumière une distinction fondamentale dans l'histoire du taoïsme, c'est celle qui existe entre les *daoshi* 道士, héritiers de la tradition savante de l'*ecclesia* des Maîtres célestes fondée au II^e siècle de notre ère et les *fashi* 法師, les maîtres rituels, qui font plutôt des rites en langue vernaculaire. Leurs liturgies respectives et leurs panthéons sont différents, mais ils collaborent entre eux, et bien souvent un même maître est à la fois *daoshi* et *fashi*.
- Mon expérience hunanaise aura aussi été l'occasion d'approfondir des sujets très importants de la liturgie taoïste, notamment le rôle des *yuanshuai* 元帅, les maréchaux célestes ou encore le rapport entre taoïsme et shamanisme.
- J'ai aussi découvert dans cette province plusieurs villages taoïstes. Le plus important, celui de Shigongcun compte quatre-vingts taoïstes sur une population de mille habitants.
- Les statues du Hunan permettent de faire une distinction assez nette entre trois panthéons. Les dieux du panthéon national (Guangong, Guanyin, l'empereur de jade, etc.), les dieux du panthéon local (j'ai consacré à ce sujet un long chapitre à Han Xin 韓信, le grand général qui a permis à HAN Gaozu de prendre le pouvoir et de fonder

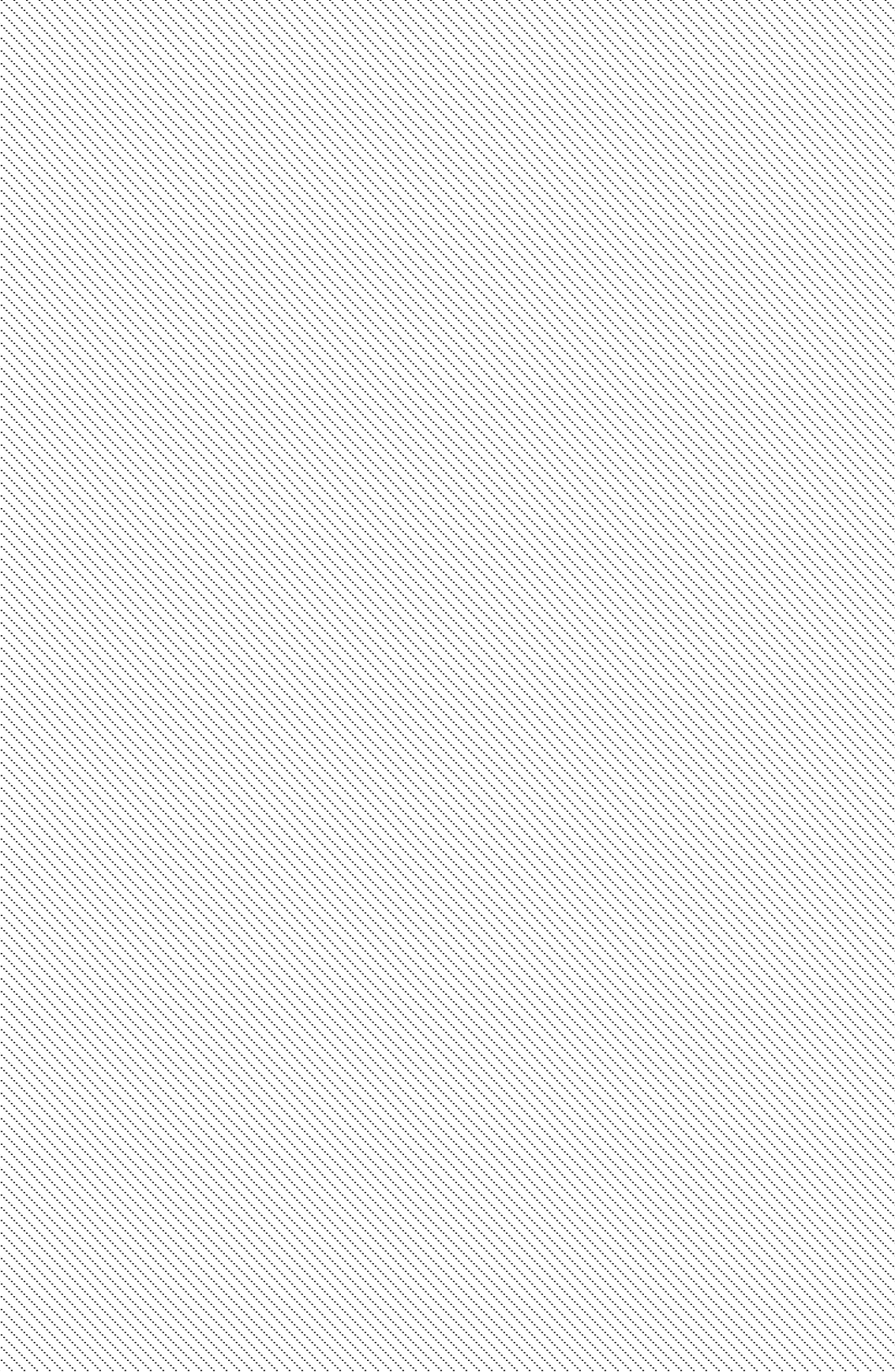
la dynastie des Han qui va durer quatre siècles. C'est la principale divinité des *fashi* du Hunan. J'ai aussi fait un film : *La revanche de Han Xin, un mystère taoïste*²... Et puis troisième panthéon : les éminents personnages de la société locale : maîtres taoïstes, maîtres du territoire, maîtres de l'eau, médecins, femmes shamans, *wujiang*, etc. Il n'y a qu'au Hunan semble-t-il qu'on ait fait entrer dans l'administration céleste un aussi grand nombre de divinités, qui sont en fait des initiés, devenus des personnages divinisés et je rapporte cette tradition evhémériste³ au très ancien culte des immortels.

Les statues du Hunan témoignent de croyances très anciennes qui sont, encore et toujours, au fondement de la pensée religieuse des Chinois.

Patrice FAVA

-
2. Documentaire de 95 mn produit en 2005. Ce film a été réalisé lors de la grande cérémonie sacrificielle du *Duchangyuan* qui dure 4 jours et nous plonge au cœur d'une tradition rituelle et ésotérique très ancienne, mais totalement méconnue.
 3. Evhémérisme : doctrine du philosophe ÉVHÉMÈRE et de ses disciples sur l'origine des religions, suivant laquelle les dieux de la mythologie étaient des hommes divinisés après leur mort par les peuples se considérant comme leurs descendants.

Conférences



Conférence donnée le 22 janvier 2014 au Pôle des Langues et Civilisations.

Ève, Marie et les autres femmes dans les contes des Balkans

En lisant certains contes de la région des Balkans, j'ai constaté que les femmes n'avaient pas beaucoup de chance...

Bien sûr, il existe des contes de fées où de merveilleuses princesses font rêver les jeunes hommes et les petites filles, mais dans le quotidien la vie de simples femmes ne semble pas être facile. Personnellement j'ai été surprise par le regard dévalorisant qu'on porte sur elles dans certains contes issus de collectes du XIX^e siècle.

J'ai tenté de comprendre pourquoi on leur attribuait si souvent des rôles déplaisants et je me suis attachée à en chercher l'origine. J'ai donc interrogé les contes étiologiques (puisque'ils sont censés nous expliquer le pourquoi du comment), mais j'ai aussi fait appel à des contes merveilleux et des contes-nouvelles.

Je n'oublie pas que pour certains les contes porteraient des traces de rituels initiatiques disparus, pour d'autres ils marqueraient des lieux légendaires, ils seraient aussi des résidus de croyances ou rapporteraient un cheminement psychique... Moi, je m'en tiendrai au pied de la lettre et je n'entendrai que ce que dit le conte.

A bre le ludo, ta mlado...

Un chant de la région de Pirin en Bulgarie parle de jeunes gens qui se sont attardés :

- «- Que faisiez-vous hier soir, y dit-on, vous avez veillé bien tard, buvant du vin et de la rakia... Qu'aviez-vous à tant festoyer?
- C'est que des visiteurs sont arrivés, ils nous ont apporté des nouvelles d'Istanbul, des histoires racontées par des grand-mères et retranscrites par des jeunes filles. »

Les contes dont il va être question ici ont été racontés par des grand-mères, certes, mais aussi par des jeunes femmes et des hommes de tous âges, dont divers collecteurs ont recueilli la parole au XIX^e siècle. Je tiens à leur rendre hommage par cette conférence-contée/chantée.

Les contes abordés nous viennent essentiellement de Macédoine, Bulgarie, Grèce et Albanie.

L'approche se fera en 3 parties :

- la société des hommes et des femmes telle que rapportée par les contes,
- les relations de Dieu avec l'humanité,
- les armes des femmes.

D'une manière générale, la vie dans les Balkans est difficile, surtout dans les régions montagneuses où le climat est très rude. Les villages, îlots entourés de montagnes, sont difficiles d'accès et restent coupés du monde. Là, les hommes ne doivent leur survie qu'à leur travail et à leur savoir-faire.

La vie des hommes est donc difficile, mais lorsque la vieillesse arrive, elle devient vraiment problématique car, s'il faut en croire certains récits, il leur faut choisir les bouches nourrir : celles des enfants ou celles des anciens ? Les parents sont parfois laissés dans la montagne en proie aux intempéries, à la faim et aux bêtes sauvages. « La mère ne pouvait plus travailler. Son fils dit : Il faut l'emporter là-haut dans la montagne, pour que les bêtes la mangent. Et la mère dit : Donne-moi plutôt un peu de pain, petit, ne m'emporte pas là-haut ! Mais il la prit et l'emporta là-haut, et il l'y abandonna. »¹

Si parfois un vieux père astucieux réussit à attendrir son fils qui le cache chez lui pour ne pas contrevenir aux lois de son village, les vieilles mères ont moins de chance. Cependant, il arrive que l'une d'elles survive grâce à la mansuétude de la nature qu'elle apprivoise. Nous en avons plusieurs exemples, notamment dans les motifs de la vieille mère chassée de la maison. Elle rencontre parfois les Douze Mois dans la montagne et sait si bien expliquer les qualités de chacun que, reconnaissants, ceux-ci lui offrent un sac de pièces d'or afin qu'elle ne soit plus un poids pour sa

1. *La vieille femme abandonnée et les mois* André MAZON in *Contes slaves de la Macédoine Sud-Occidentale* 1923, p. 62.

famille et qu'elle puisse continuer à vivre parmi les siens, bien au chaud dans la maison.

La société des hommes et des femmes

L'homme est présenté comme étant le maître de la maison, statut auquel il accède par le mariage. Il est le patron et il attend de son épouse qu'elle le seconde.

Trois types de femmes se dégagent à travers les contes.

La femme idéale

Elle est travailleuse, dévouée, soumise, et doit être « aussi silencieuse qu'une fourmi »². Si l'homme a épousé une femme intelligente, elle ne doit pas prendre de décisions à sa place mais le conseiller lorsqu'il est confronté à des problèmes qu'il ne réussit pas à résoudre seul.

La fourbe

C'est une femme intelligente mais cette qualité est mise à son propre service et non à celui de l'homme. Elle est dotée de tous les défauts liés à une « trop » grande intelligence, elle est donc égoïste, voleuse, sournoise, méchante, cupide... Elle est présentée comme trop indépendante et par conséquent il faut s'en méfier.

- Un conte-nouvelle détaille comment une femme astucieuse réussit à tromper la vigilance d'un orfèvre et finit par lui dérober plusieurs parures³ grâce à un plan machiavélique.
- Dans un autre conte, craignant d'être dupé par sa future femme, un jeune homme part en voyage muni d'un cahier où il note tous les tours qu'elles peuvent jouer aux hommes... mais l'histoire dit qu'elles inventent toujours un tour de plus⁴.
- Elles sont plus diaboliques que le diable lui-même : elles réalisent ce que le malin n'a pu réussir. Nous en avons la preuve avec cette vieille qui, contrairement aux maints essais du diable penaud, réus-

2. *Grand-père Noé et ses trois filles* CEPENKOV traduit par A. ORTENZIO in *Contes et légendes des Balkans* éd. Fides 2008, p. 65.

3. *Enata sto kupi djevairi od eden trgoez col agi (La femme qui vola le bijoutier par fourberie)* CEPENKOV, Makedonski Narodni prikazni, T.3, n° 167, p. 67, éd. Koco Raci, 1959.

4. *Momceto sto sakase da uci jenskite ghiaolstinje (Le jeune-homme qui voulait apprendre toutes les diableries des femmes)* CEPENKOV, Makedonski Narodni prikazni, T. 2, n° 114, p. 233 éd. Koco Raci, 1959.

sit à semer la zizanie au sein d'un couple extrêmement amoureux et très uni⁵.

La sottie

La sottie par qui tous les malheurs arrivent : elle est infréquentable ! Le lac d'Ohrid par exemple s'est formé parce que, après avoir puisé de l'eau à une source, une écervelée a oublié de la recouvrir d'une bonde et l'eau s'est déversée noyant le village qui se trouvait dans la vallée⁶.

La femme idéale doit donc servir en silence. Si les femmes servent leurs maris, les filles servent les intérêts de leurs pères.

Monnaie d'échange

En effet elles sont utilisées comme monnaie d'échange (notamment par le mariage).

- Un conte étiologique met en scène le vieux Noé qui, ne pouvant construire son arche seul, demanda l'aide de trois ouvriers. Ne pouvant les payer, il leur proposa ses trois filles en échange de leur travail.⁷
- Pour remercier le soleil, les hommes choisissent une jeune fille pour la lui offrir en mariage, puis chemin faisant et réflexion faite, ils la reconduisent chez elle sans qu'elle ait eu à dire le moindre mot⁸ (il faut préciser que le motif du hérisson voulant empêcher le mariage du soleil, est une spécificité des Balkans cf. article de Patrice LAJOYE⁹). En échange d'un climat propice aux récoltes et à une pluie abondante les hommes livrent une jeune fille à un dragon¹⁰ car celui-ci règne sur les eaux douces : célestes ou terrestres (pluie, torrents, fleuves...). Dans la plupart des contes ou mythes, ce motif est complété par la délivrance de la jeune fille par un jeune homme

5. *Ghiolot i starata baba Le diable et la vieille femme* CEPENKOV, Makedonski Narodni prikazni, T. 2, n° 145, p. 137 éd. Makedonska kniga Skopje 1989.

6. *Le lac de Ohrid*, CEPENKOV traduit par A. ORTENZIO, *Contes et légendes des Balkans* p. 142, éd. Flies 2008.

7. *Grand-père Noé et ses trois filles*, CEPENKOV traduit par Anastasia ORTENZIO in *Contes et légendes des Balkans aux origines du Monde* p. 65 éd. Flies France 2008.

8. *Le hérisson et mariage du Soleil*, CEPENKOV, traduit par A. ORTENZIO, *Contes et légendes des Balkans, aux origines du monde*, p. 15, éd. Flies France, 2008.

9. *Le hérisson des Slaves et des Roumains : à propos des mythes de l'orogénèse dans les Balkans*, Patrice LAJOYE, *Contes et légendes étiologiques dans l'espace européen*, éd. Pippa/Flies France, 2013 (actes d'un colloque à la Sorbonne).

10. *Le village Zirze et le dragon*, CEPENKOV, traduit par A. ORTENZIO, *Contes et légendes des Balkans, aux origines du monde*, p. 147, éd. Flies France, 2008

(Persée ou autres Saint-Georges). Dans *le village Zrze*, le dragon enlève bien la jeune fille mais c'est sa mère qui, après l'avoir beaucoup cherchée, finit par la trouver et par la délivrer en tuant le monstre (ce qui nous rappelle la quête de Demeter). Dans un autre conte, les frères partent délivrer la malheureuse enlevée par le dragon. Mais, celui-ci les dissuade en les menaçant d'inonder leur village. Estimant qu'en définitive leur sœur est heureuse avec le monstre, les frères repartent les mains dans les poches.

Les jeunes-filles sont enfermées jusqu'à ce qu'elles soient en âge de se marier

Les contes nous indiquent qu'elles peuvent être enfermées dans des tours de par leur volonté propre ou par souci de protection. Ainsi la Belle du Monde ne supportant pas la vue des hommes se fait bâtir un palais au milieu des eaux¹¹, tandis que dans un autre conte, une jeune fille est isolée afin d'être protégée, c'est pourtant ainsi qu'elle rencontrera le jeune homme qui la séduira¹².

En Europe c'est souvent dans la forêt que s'effectue la rencontre de la jeune fille délaissée et du courageux jeune homme, ici c'est dans une tour au milieu de la mer ou à la croisée des chemins. (Il est intéressant à ce propos de lire l'article de Lucie DESIDÉRI¹³ pour laquelle l'éloignement de la jeune fille dans la forêt ou dans une tour est un passage obligatoire lors de l'adolescence. Le fait d'être éloignée des parents et du monde adulte, permettrait la rencontre des jeunes gens. C'est ce qui se passe dans les contes cités plus haut.

- Dans le conte de CEPENKOV la Belle du Monde qui n'aimait pas les hommes et leur arrogance, finit par être séduite par le courage, l'agilité au travail et l'inventivité d'un maître-orfèvre qui a su nager jusqu'au milieu de la mer pour l'atteindre dans sa tour.
- Dans un conte d'Émile LEGRAND, un forgeron engrosse la prisonnière de la tour puis disparaît de la vie de la jeune fille (et du conte). Être mère-célibataire était inenvisageable : craignant d'être découverte, la jeune fille mange son nouveau-né.

11. *La Belle du Monde et l'orfèvre*, CEPENKOV, traduit par A. ORTENZIO, *Ourson et les Narecnizi, contes populaires de Macédoine* p. 9, éd. L'Harmattan 2011.

12. *Recueil de contes populaires grecs*, Émile LEGRAND, éd. Ernest Leroux (Collection de contes et de chansons populaires) 1881.

13. *Dans les contes européens, c'est dans la forêt qu'éclot la puberté... Lucie DESIDÉRI, Alphabets initiatiques, Ethnologie française*, éd. PUF.

Les enlèvements

Qu'elles le veuillent ou non, les filles se marieront et dans certains cas, elles seront enlevées (nous avons déjà rencontré plus haut le motif de la jeune fille enlevée par le dragon). Dans son recueil de chants héroïques serbes¹⁴, DOZON reprend les termes de M. VOUK :

« La coutume d'enlever les filles était générale parmi les Serbes sous la domination turque ... ce rapt avait lieu à main armée et entraînait souvent l'effusion du sang. S'il arrive que la fille résiste et ne veuille point suivre les ravisseurs, ceux-ci l'entraînent en la tirant par les cheveux, et en la frappant à coups de bâton, et on l'entraîne dans un bois, et on la marie dans quelque cabane de pâtre ou tout autre endroit, le pope est contraint, bon gré mal gré, et sous peine d'être abîmé de coups, de faire le mariage. »

Des traces de cette coutume existent de nos jours encore sous forme parodiée.

Il arrive que la jeune fille ait un accident de parcours et tombe enceinte. Or, être mère célibataire est une véritable tragédie qui entache l'honneur, non seulement de la jeune fille mais de toute sa famille aussi. Être fille-mère est inenvisageable. Nous avons vu plus haut que la jeune fille de la tour dévore son enfant pour échapper aux sanctions. De même dans le conte *Zrze et le dragon*, lorsqu'au bout de plusieurs mois de recherche, la mère finit par retrouver sa fille dans un souterrain, celle-ci berce un enfant. Au lieu de se réjouir, la mère ne peut s'empêcher de s'écrier « Ne me dis pas que c'est ton enfant, tu n'es même pas mariée ! » Pourtant, exceptionnellement, la mère prendra soin de sa fille et de son enfant-dragon.

Pas d'enfant hors du mariage donc. Pourtant cela peut arriver à la meilleure des femmes ! Dans un conte surprenant¹⁵, Marie, la Sainte Vierge en personne, est méprisée, moquée, et insultée par la société et notamment par Saint Tryphon qui lui reproche très brutalement son « enfant bâtard ». Blessée par la violence des mots proférés à son encontre, Marie se révolte contre son destin et s'apprête à abandonner l'enfant qui est source de ses déboires. Elle ne finira par le garder que grâce à l'intervention de la grenouille.

14. *Poésies populaires serbes: chants héroïques, chants domestiques et chansons*, DOZON Paris, E. Dentu, Librairie-éditeur Palais-Royal, 1859 (chants serbes dans Dictionnaire serbe: l'enlèvement: Omitza).

15. *L'heureuse rencontre ou la purification de la Sainte Vierge*, SLAVEJKOV traduit par A. ORTENZIO. *Contes et Légendes des Balkans*, p. 154, éd. Flies 2008.

Dieu et les femmes

On peut se demander pourquoi la femme est si peu considérée par les hommes ?

En poursuivant notre enquête dans les contes populaires notamment étiologiques, nous pouvons remarquer que ce comportement vient de beaucoup plus haut. Aussi à la décharge des hommes nous pouvons affirmer qu'ils ne font que suivre l'exemple de leur modèle : Dieu ! (et ne chipotons pas sur le fait que ce seraient peut-être les hommes qui attribueraient à Dieu leurs propres volontés !)

Voyons ce que disent les contes.

Lorsque Dieu (ou son représentant) se promène sur terre, c'est pour observer l'humanité et pour lui venir en aide. Cependant cette assistance ne paraît pas très équitable car elle semble trop souvent pencher du côté des hommes au détriment des femmes. Voilà comment Dieu intervient dans la vie des humains.

Lorsque Dieu constate que la souffrance est trop forte pour l'homme, il la transfère à la femme

Initialement, nous dit-on, c'est l'homme qui était menstrué¹⁶, mais il en souffrait tant et en était si gêné que Dieu transmet cette condition aux femmes. De même, à l'origine, hommes et femmes enfantaient¹⁷ mais comme ils souffraient trop... on connaît la suite. Il est à noter que ces motifs ne sont pas rares et on les retrouve dans différents contes étiologiques des Balkans.

La priorité est toujours donnée aux hommes

Dans les contes, la femme paresseuse est moquée par les hommes et punie par Dieu mais l'homme paresseux, lui, bénéficie de la compassion de la divinité, et je ne donnerai qu'un exemple tiré d'un conte grec¹⁸. Un paresseux notoire dort sous un arbre tandis que plus loin une jeune fille travailleuse s'affaire. Jésus, passant par là, les destine l'un à l'autre. Face aux questions des apôtres outrés par cette injustice, Jésus déclare : « Si l'homme

16. *Les menstrues et les hommes*, ETZOV, traduit par A. ORTENZIO, *Contes et Légende des Balkans*, Coll. Aux origines du monde, p. 53, éd. Flies 2008.

17. *Les hommes enfantaient jadis*, ETZOV / A. ORTENZIO ; *Pourquoi seules les femmes accouchent*, CEPENKOV / A. ORTENZIO *Contes et Légende des Balkans*, Coll. Aux origines du monde, p. 53 et 54, éd. Flies 2008

18. *Le paresseux sous le poirier*, Nicola NASTEV / Anastasia ORTENZIO, *Contes et Légende des Balkans*, Coll. Aux origines du monde, p. 72, éd. Flies 2008.

paresseux n'épouse pas une femme travailleuse, il ne pourra jamais devenir maître de maison et subvenir à ses propres besoins ». Il est donc indispensable que cet homme ait une femme travailleuse, pour obtenir son statut de maître de maison, aussi paresseux et incapable qu'il soit !

Ailleurs une pauvre misérable s'occupe seule de sa troupe d'enfants affamés ainsi que d'un vieux grand-père. Dieu intervient et, pour aider la famille... il fait mourir la mère. Cela vous surprend ? Eh bien voici le raisonnement de Dieu (enfin, de celui qui parle en son nom). En faisant mourir la mère, le grand-père et les enfants restent seuls et peuvent enfin être adoptés par une famille riche. Ils vivront ainsi à l'abri du besoin. Logique imparable. On se croirait dans un recueil de facéties mais ces « arguments » sont pourtant dits avec le plus grand sérieux.

Dieu n'aime pas que les femmes aient un travail trop facile

Dans *Le bois qui rentre tout seul*¹⁹ on apprend qu'autrefois les femmes vivaient en harmonie avec la nature et communiquaient avec elle : elles en connaissaient le langage. Si bien que lorsque du bois venait à manquer par exemple, il leur suffisait de l'appeler et le bois se dépêchait de venir. Parfois, pour aller plus vite, elles allaient le chercher et le conduisaient en le chevauchant. Cela ne plut pas à Dieu : Il décida que désormais ce n'est pas le bois qui porterait la femme mais le contraire. Ici on peut se poser la question de savoir si c'est le travail facile qui déplaisait à Dieu ou le fait que la femme commandait à la nature ? On imagine la figure de la sorcière avec son balai derrière ce conte, qui renvoie donc à un paganisme voulant être contrôlé par le christianisme.

Il est intéressant de noter que ce type de récit est souvent raconté par des femmes (ce récit notamment fut conté au collecteur par sa propre mère, Angelina).

Dieu aime qu'on lui soit reconnaissant, sinon il punit

- Dans un conte bulgare²⁰, une femme refuse de remettre son nouveau-né à Dieu afin qu'il le lance par-dessus un tertre, comme il fait pour les animaux pour qu'ils puissent marcher aussitôt. Après plusieurs tentatives, agacé, Dieu la punit en disant : « Puisque tu ne

19. *Le bois qui rentre tout seul*, T.G. ETZOV / A. ORTENZIO, *Contes et Légende des Balkans*, Coll. Aux origines du monde, p.181, éd. Flies 2008.

20. *Les premières naissances du monde*, N.D. STOJKOV / A. ORTENZIO, *Contes et Légende des Balkans*, Coll. Aux origines du monde, p. 60, éd. Flies 2008.

veux pas le lâcher, tu devras le porter dans tes bras pendant un an et plus ». Il n'apprécie pas que la femme ne lui fasse pas confiance.

- Ailleurs, dans un conte macédonien²¹, sous un déguisement de pauvre homme, Dieu descend sur terre et enseigne les astuces du métier à une tisserande. Lorsqu'il revient sous un autre aspect, Il lui demande qui lui appris à si bien travailler, « j'ai appris toute seule » répond-elle. Elle est aussitôt punie de ne pas rendre grâce à Dieu qui la condamne (elle et toutes les femmes) à travailler beaucoup et longtemps en obtenant peu de résultats!
- Dans un autre conte macédonien²², une pauvre femme se fait voler ses poulets un à un par son riche voisin jusqu'à ce qu'elle n'ait plus rien à manger. Elle attend patiemment la justice de Dieu et voyant qu'elle ne vient pas, elle prend la responsabilité de maudire le voleur qui s'en trouve encore mieux qu'avant, grâce à Dieu. En effet, Celui-ci n'avait pas apprécié que la femme ait usurpé la parole de malédiction qui devait lui revenir. La pauvre est donc doublement punie et le voleur récompensé (il perd les marques de son larcin qui s'étaient inscrites sur son corps). Le Dieu des contes populaires n'aime pas qu'on lui vole ses privilèges : bénir ou maudire est de son ressort.

Il faut noter que dans les contes, quelle que soit la sanction il est toujours dit que « Dieu bénit » et non « Il maudit », même si c'est le cas.

Pourquoi?

On peut se demander d'où vient cette inimitié de Dieu vis-à-vis des femmes. En poussant l'enquête plus loin, nous découvrons ceci : dans certains contes des origines il est dit clairement dit qu'Adam et Ève ne sont pas faits de la même étoffe.

Voilà qui apportera peut-être un début de réponse ? Suivons la piste.

Dans un conte macédonien nous apprenons qu'Ève est d'origine diabolique. En voici le résumé.

Dieu veut donner une compagne à Adam mais, trop fatigué, Il envoie un Ange pour prélever une côte à l'homme endormi. Lorsque l'Ange revient avec l'objet, Dieu dort aussi et l'Ange hésite à le déranger. Juste à ce moment là le Diable passe et apprenant que l'Ange tient la côte d'Adam en main, il

21. *Dieu et la femme qui tissait*, Marko CEPENKOV / Anastasia ORTENZIO, *Contes et Légende des Balkans*, Coll. Aux origines du monde, p. 60, éd. Flies 2008.

22. *Siromachkata baba so kokochkata so mu ja izede bogatio*, (La vieille femme dont l'homme riche mangea la poule) CEPENKOV, *Makedonski Narodni prikazni*, T.3 N° 189, p. 120, éd. Koco Raci, 1959.

demande à la tenir quelques instants. Après une bonne discussion, l'Ange crédule, la lui remet. Aussitôt le Diable s'enfuit poursuivi par l'Ange qui n'a que le temps de l'attraper par la queue lorsque le Malin plonge dans un trou. La queue lui restant entre les mains, l'Ange va réveiller Dieu mais sans lui laisser le temps d'expliquer ce qui est arrivé. Sans même ouvrir l'œil Dieu déclare : « Que ce que tu as en main devienne ce que j'ai dit ». C'est ainsi que Ève apparaît, formée non de la côte d'Adam comme certains peuvent le croire, mais de la queue du Diable²³. Une expression géorgienne résume bien ce conte : « Quand Dieu se fit homme, le diable s'était déjà fait femme. »

Voilà donc d'où viendrait le problème. Adam serait fait de terre et animé par le souffle de Dieu alors qu'Ève est faite de la chair du Diable bien qu'animée du souffle de Dieu.

Par conséquent, Adam serait l'unique créature de Dieu alors qu'Ève serait la créature de deux divinités : Diable et Dieu. (Et conséquence corollaire : une partie d'Adam se trouve dans le royaume du Diable puisqu'il a emporté sa côte en Enfer).

Nous avons là des résidus de croyance bogomile²⁴ selon laquelle le Monde serait régi par deux divinités non hiérarchisées : Dieu et Diable. Ils sont souvent présentés comme compères ou « associés » mais dans les faits, il n'en est rien.

Chaque divinité gère son domaine : le ciel pour l'un, la terre pour l'autre et chacun a ses caractéristiques propres. Si l'on s'en tient à la représentation de ces deux figures dans les contes étiologiques, nous remarquons des caractéristiques résumées dans le tableau ci-contre.

Souvent, dans les contes des origines, Dieu ne cesse de vouloir soumettre le Diable, et par extension Il s'en prend aussi à sa créature. Il privilégie Adam ou l'homme (on comprend maintenant pourquoi puisqu'il est sa propre créature contrairement à Ève).

23. *La femme est issue de la queue du diable*, KOSTENZEV / A. ORTENZIO, *Contes et Légende des Balkans*, Coll. Aux origines du monde, p. 35, éd. Flies 2008 (par le père du collecteur à Stip).

24. Bogomile : mouvement chrétien né vers le ^x siècle. Inspiré par les gnostiques chrétiens (hommes = âmes divines emprisonnées dans un monde matériel créé par un dieu mauvais ou imparfait appelé le Démiurge) et le manichéisme : considéré comme une hérésie par l'Église, cf. wikipédia.

DIEU	DIABLE
<p>1) Agit avant de réfléchir (il est spontané). Cela entraîne des bêtises que le Diable répare ou prévient, par exemple:</p> <ul style="list-style-type: none"> - Dieu crée la Terre plus large que ciel - Il veut marier le soleil mais le Diable l'en dissuade pour les mêmes raisons que le Hérisson (cf. plus haut) - Il veut fabriquer les hommes en un seul jour, ce qui conduit à des catastrophes (hommes difformes, mal finis) - Etc. <p>2) Il est têtu et ne veut jamais revenir sur sa parole</p> <p>3) Il est jaloux du Diable auquel il donne de mauvais conseils pour s'en débarrasser (ex. Il lui conseille de dire «Mange-moi» au Loup lorsque le Diable crée cet animal sans savoir lui donner vie).</p> <p>Point fort: Il sait donner la vie.</p>	<p>1) Réfléchit avant d'agir; conceptuel</p> <p>2) Donne de bons conseils à Dieu</p> <ul style="list-style-type: none"> - Pour que le Ciel recouvre toute la Terre, ou que la Terre ne brûle pas; etc. <p>3) Il aide l'humanité et négocie avec elle dès le début:</p> <ul style="list-style-type: none"> - Il apporte la lumière du jour lorsqu'Adam et Ève se retrouvent, morts de peur dans l'obscurité (hors du Paradis tout est sombre). - Il leur permet de travailler la Terre (qui lui appartient entièrement) - Il leur enseigne à bâtir leur maison - Il aide les travailleurs (meuniers, etc.) - Etc. <p>Point fort: intelligent, astucieux</p> <p>Point faible: fabrique des choses ou des êtres mais ne sait pas donner la vie.</p>

Nous pouvons remarquer alors que, dans les contes étiologiques surtout, les relations d'Adam et Ève semblent reprendre les relations de Dieu et du Diable... même pour le côté positif. Par exemple, de même que Dieu avait besoin des conseils du Diable pour réparer ses bêtises (ou pour qu'il évite d'en faire), l'homme demande conseil à sa femme quand il se retrouve dans une situation inextricable.

- Dès l'origine, Adam consulte Ève²⁵ pour savoir s'il faut accepter le pacte que lui propose le Diable concernant leur survie sur Terre ou l'avenir des générations futures.
- Dans les contes fantastiques, lorsque l'homme a affaire avec le Diable, il demande l'avis de sa femme ou se confie à elle lorsqu'il ne peut s'en dépêtrer. Et il a raison de lui faire confiance car elle finit toujours par damer le pion au Diable

En résumé, si les femmes acceptent les décisions de Dieu, elles sont désavantagées, si elles s'y opposent, elles sont punies.

Contraintes, malmenées, punies, mais souvent de bon conseil, les femmes vont développer une arme invisible et pourtant très puissante : la parole.

25. Adam et Ève chassés du paradis et le diable, M. CEPENKOV / A. ORTENZIO, *Contes et Légende des Balkans*, Coll. Aux origines du monde, p.42, éd. Flies 2008 (Cepenkov, Macédoine)

La parole des femmes

La parole appartient à la femme depuis le début et Ève fut la première à l'exercer :

Dans *La Première maladie d'Adam*²⁶, on apprend que celui-ci tomba malade au bout de 500 ans. Comprenant qu'il mourrait bientôt, l'homme envoya Ève pour qu'elle supplie Dieu de prolonger sa vie. C'était doublement courageux car non seulement Ève était aussi vieille qu'Adam mais surtout, elle osa transgresser le tabou de revenir au Paradis puisque Dieu le leur avait formellement interdit. Elle dut d'abord convaincre Saint Michel, gardien inébranlable de la porte du Paradis puis, braver la colère de Dieu, et enfin argumenter, négocier, persuader Dieu de revenir sur sa parole (chose qu'il ne faisait jamais). Pourtant celui-ci acceptera par trois fois, sauf que la troisième fois, lorsque Ève arrivera avec le médicament donné par Dieu, il sera trop tard, Adam est mort.

Les Narecnizi²⁷ sont des figures mythiques. Elles fixent le destin des nouveau-nés la troisième nuit de sa naissance. Leur parole est si puissante que nul ne peut y contrevenir. Quelques conflits apparaissent dans les contes des origines, en effet, certains expliquent que ces « fées du destin » vont prendre leurs ordres chez Dieu. Cependant, la plupart des contes affirment que même Dieu ne peut s'opposer à leurs prédictions.

Il se trouve parfois quelqu'un pour entendre le verdict et pour essayer en vain de contrer leur parole.

Dans un conte macédonien²⁸, un homme qui a entendu la prédiction des trois sœurs, essaie en vain de tuer l'enfant avant que celui-ci ne grandisse et ne s'empare de ses biens et de sa fille.

Dans un autre conte albanais²⁹ : un voyageur essaie d'empêcher qu'arrivé à l'âge adulte, le nouveau-né soit dévoré par un loup le jour de son mariage. Mais il assistera, impuissant, à la catastrophe annoncée par les

26. *Privata bolest na dedo Adama i negovata smrt (La première maladie de grand-père Adam et sa mort)* (en voie de publication en français), СЕРЕНКОВ, Makedonski Narodni Prikazni, n° 152 p. 157, Makedonska Kniga, Skopje 1989

27. Narecnizi: Divinités païennes. Ce sont trois sœurs qui viennent le troisième soir de la naissance de l'enfant pour prédire son destin. On leur laisse de quoi se restaurer afin de les amadouer et on va se coucher. Nul ne peut les voir ou révéler ce qu'elles ont dit, sous peine de malheur. Elles retrouvent leur équivalent chez les Parques grecques ou les Nornes nordiques.

28. *Ourson et les Narecnizi*, M. СЕРЕНКОВ /A. ORTENZIO, *Contes populaires de Macédoine*, coll. La Légende des Mondes, p.45 éd. L'Harmattan 2011

29. *La mariée qui dévore son mari*, André MAZON, *Documents, contes et chansons slaves de l'Albanie du Sud*, p. 341, Bibliothèque d'études Balkaniques, Paris, Librairie Droz, 1936

Narecnizi puisque le marié sera dévoré par sa propre femme-louve, dans la chambre nuptiale.

Contrairement aux contes occidentaux où l'on réussit à déjouer la fatalité, la croyance en un destin inébranlable est très forte dans les Balkans du XIX^e siècle. En France par exemple, chez LUZEL, le Destin condamne un homme à être pendu. Cela se réalise mais... l'homme ne reste pendu que quelques secondes car la corde rompt. La prédiction est ainsi accomplie mais l'homme est sauvé.

Dans les Balkans, si aucun homme ne peut contrarier le destin prescrit par les Narecnizi, une femme y réussit parfois. Dans un récit macédonien notamment, la sœur du nouveau-né finira, au prix de sa propre vie, par soustraire son frère à la prédiction des Narecnizi en capturant le serpent qui devait l'empoisonner³⁰.

Il semblerait que les femmes sachent négocier avec le divin et les êtres merveilleux.

Si les Narecnizi viennent prédire le destin du nouveau-né, il existe un autre type de « fée maléfique », les Navi, qui viennent pour enlever la mère après l'accouchement. Heureusement les braves sages-femmes savent les amadouer et ainsi protéger les parturientes. Les rituels de naissance transcrits par CEPENKOV nous renseignent sur les relations qu'entretiennent ces vieilles femmes avec les êtres de l'autre monde puisqu'elles les appellent « mes sœurs chéries ».³¹ Voici un extrait de ma traduction d'un rituel de protection collecté à Prilep par CEPENKOV :

« Pour que les Navi n'emportent pas Zona qui venait juste d'accoucher, baba Ribaritzza (la vieille poissonnière), lui interdisait de s'allonger tant qu'elle n'aurait pas exécuté certaines pratiques.

“Attends ma fille, attends, lui disait-elle, ne va pas t'étendre devant mes trois sœurs³², tes ennemies, tant que je ne t'aurai pas libérée de leur pouvoir”.

D'abord, la vieille grand-mère lavait le nouveau-né dans une bassine, elle l'enduisait de sel³³ puis elle l'emmaillottait et le laissait dans un coin. Elle prenait ensuite une pelletée de braises flamboyantes et la

30. *Les trois Narecnizi et l'enfant*, M. CEPENKOV /A. ORTENZIO, *Contes populaires de Macédoine*, coll. La Légende des Mondes, p. 55, éd. L'Harmattan 2011

31. Rituels de naissance CEPENKOV...

32. Les « trois sœurs » ici seraient les Navi.

33. Notons la croyance relevée en France aussi : les fées/sorcières n'enlevaient pas certains nouveau-nés en disant « c'est un petit salé » c'est-à-dire il a reçu le sel du baptême, il est protégé contre nous.

plaçait à côté de la bassine d'eau et troisièmement, elle mettait la hache à côté du feu.

“Lève-toi maintenant, ma fille, disait-elle à Zona, il faut que tu traverses la mer, le feu et la hache pour que les Navi, mes sœurs et tes ennemies, ne puissent t'attraper. Maintenant ma fille, dis :

J'ai traversé l'eau, je ne me suis pas noyée

J'ai traversé le feu, je ne me suis pas brûlée

Je traversé la hache, je ne me suis pas blessée.”

Qu'elle le veuille ou non, Zona dut s'incliner devant l'insistance de baba Ribariza.

Mais il lui fallut faire autre chose encore avec la hache pour couper la route aux Navi.

... »

Les femmes communiquent avec les esprits de la nature, souvenez-vous de la femme qui commande au bois, vu plus haut, Elles peuvent préserver des vies ou les sauver par la parole comme dans le conte albanais collecté par André MAZON³⁴ où une vieille femme répond correctement aux interrogations des douze mois, prouvant ainsi sa profonde connaissance de la nature. Ce qui lui sauvera la vie.

Mais leur parole puissante peut aussi se tourner vers celle qui l'énonce si elle n'y prend garde.

Comme en Europe, il existe dans les Balkans des contes merveilleux où la parole lancée par une femme – qu'elle soit souhait ou malédiction – va déclencher la réalisation de ce souhait ou l'aventure du héros. Dans une légende de Prilep³⁵, une vieille nourrice gardait sur la montagne une centaine d'enfants pendant que leurs parents bâtissaient la forteresse du roi Mark. La vieille était débordée car tous pleuraient affamés. Désespérée de ne pouvoir tous les nourrir, elle se maudit inconsidérément, elle et les petits. Alors tous devinrent de pierre.

Nous connaissons tous des contes où la femme souhaitant avoir un enfant prie pour qu'elle en ait un, fût-il animal ou plante. Dans un conte grec³⁶, la femme émet le souhait d'avoir une fille, fût-elle une *strigla*³⁷. Son

34. *La vieille et les mois*», André MAZON, *Documents contes et chansons slaves de l'Albanie du Sud* n° 61 p. 223, Lib. Droz, 1936.

35. *Les tours de Mark et Kukul*, M. CEPENKOV / A. ORTENZIO, *Contes et Légende des Balkans*, Coll. Aux origines du monde, p. 139, éd. Flies 2008.

36. *Strigla, la sœur cannibale*, Anna ANGELOPOULOS, *Contes de la nuit grecque*, p. 101, éd. José Corti 2013.

37. La *strigla* est une espèce d'ogresse ou de vampire. Elle est cannibale.

souhait se réalise malheureusement car, sautant du berceau, la fillette finit par dévorer quasiment toute la famille.

Pour conclure

La position des femmes dans certaines sociétés des Balkans au XIX^e siècle, telle qu'elle est dépeinte par certains récits, vient de vous être exposée. Grâce aux contes étiologiques notamment, nous avons pu relever que le comportement des hommes vis-à-vis des femmes se trouvait confirmé par le comportement de la divinité (Dieu) vis-à-vis du Diable et de la femme. En dernier lieu, nous avons montré que la femme communiquait avec les esprits de la nature créant ainsi un conflit de pouvoir et de parole avec Dieu. La parole de la femme, qu'elle soit de prophétie, de protection, de malédiction ou simplement un souhait, est une parole forte.

Nous n'avons pas fait ici appel aux lumières de la psychanalyse, du symbolisme, de l'ethnologie, de l'anthropologie et d'autres sciences. Nous avons simplement rassemblé les contes évoqués en une sorte de grand récit reflétant des figures féminines. Nous avons lu ces contes en pensant aux êtres qui les ont créés, aux conteurs et conteuses qui les ont colportés, en réfléchissant à la manière dont les anciens tentaient d'organiser le monde afin de le et de se justifier, chacun essayant de maîtriser son environnement afin de ne pas en être le jouet.

Anastasia ORTENZIO

Comme indiqué dans l'article De l'Éthiopie à Madagascar dans la rubrique « Actualités », les trois interventions suivantes en lien avec l'Éthiopie ont été données le 16 janvier 2014 au Pôle des Langues et Civilisations.

L'Éthiopie et l'Europe : fantômes et fantasmes ?

Cette soirée du 16 janvier 2014, que l'INALCO et la BULAC consacrent à la donation FAUBLÉE-TUBIANA, est l'occasion de rappeler que pendant les dernières années du règne de Haylâ SELLASÉ, entre trois et quatre cents coopérants séjournèrent en Éthiopie afin d'y enseigner le français. J'étais de ce contingent et, en quelques jours, on nous a inculqué la collection complète des stéréotypes sur l'Éthiopie et ses habitants. Pas étonnant qu'ensuite les vocations *éthiopiastes* se soient comptées sur les doigts d'une seule main. Heureusement, aux Langues O', on m'administra un antidote puissant qui m'a débarrassé des fantasmes et des fantômes !

En dépit de ma longue familiarité avec les discours des médias, je suis toujours surpris de constater combien les représentations sociales — pour ne pas dire les clichés — concernant l'Éthiopie ont la vie dure : de *L'Illustration* au *Monde*, même combat ! Alain ROUAUD, dans les *Nouvelles de l'ARESÆ*, en avait fait la rubrique *Perles de la mer Rouge* dont le plus riche gisement est, sans conteste, le récent livre *Le goût de l'Abyssinie*¹. Son compilateur a eu le chic pour y reproduire, même chez des auteurs « sérieux », les passages les plus *kitsch*. Ce n'est pas spécifique à la France où l'on se prend volontiers pour RIMBAUD et/ou Albert LONDRES. Ainsi Evelyn WAUGH (mais moins que d'autres), Ryszard KAPUŚCIŃKI, MALAPARTE, ont-ils cherché à plaire au public en quête d'exotisme ou d'émotion. On oscille, à propos d'un pays « hors du temps », entre légende noire (esclavage, famines) et légende dorée (reine de Saba, marathoniens, croissance économique à deux chiffres). N'ayant pas été colonisé, il n'entre pas aisément dans le cadre des études africaines tant coloniales que postcoloniales. Pendant plus de dix ans consécutifs (dans les années 1970-1980) les *Cahiers d'études africaines*, qui paraissent depuis 1960, n'ont publié aucun article ni recension concernant l'Éthiopie

1. SAVIN Tristan (dir.), *Le goût de l'Abyssinie*, Paris, Mercure de France, 2009.

et la Corne de l'Afrique. Combien de fois ai-je entendu, notamment au cours d'auditions aux concours de l'enseignement supérieur « que ce n'était pas l'Afrique », sans autre explication. Naturellement, les Éthiopiens ont compris tout l'avantage, dans leurs rapports avec les Européens, qu'ils pouvaient tirer du caractère « unique » de l'Éthiopie. Pour terminer cette brève introduction, je rappellerai que ma réflexion est née d'une contribution aux mélanges offerts à Joseph TUBIANA (GASCON, 1999) et d'un article du *Festschrift* présenté à Ulrich BRAUKÄMPER où, partant de l'étude de *Vers les terres hostiles d'Éthiopie*, je montrai que, depuis les années 1930, l'opinion, même éclairée, avait préféré les récits douteux de MONFREID aux écrits de COHEN, de LEIRIS ou de GRIAULE (GASCON, 2010). N'est-il pas bon de le rappeler à l'INALCO ?

Dans un premier temps, je reviendrai sur la découverte de la « riche » Éthiopie dans les écrits de Fernand MAURETTE², « inventeur » de la Corne de l'Afrique et auteur de *L'Afrique du Nord-Est*. Son fils Marc, décédé depuis lors, me confirma que son père, en poste à l'OIT à Genève, n'était jamais allé en Éthiopie, mais avait rédigé les notes de l'expédition du Bourg de Bozas. MAURETTE, qui a donc écrit de « seconde main », comme Élisée RECLUS³ (GASCON, 2006a), s'est inspiré des récits qui se sont multipliés avec l'achèvement du chemin de fer et à mesure que montait la tension avec l'Italie. Dans une seconde partie, je me demanderai pourquoi l'Éthiopie, en proie à de profonds changements, demeure l'objet des mêmes fantasmes. Rassurez-vous je n'ai pas la réponse définitive.

L'Éthiopie (1896–1936–1955): une anomalie convoitée

Pendant les 40 ans qui séparent Adwa de l'entrée des Italiens à Addis Abâba, l'Éthiopie, même membre de la SDN depuis 1923, apparaissait comme une anomalie ou un État d'opérette: il lui faudrait une « bonne » colonisation. Même LEIRIS, dans *L'Afrique fantôme*, s'interrogeait: « Les Européens ont toujours grand plaisir à parler de l'anarchie abyssine. Ils aiment à s'en gargariser. Au fond de leurs discours toujours ce leitmotiv: tout se passerait pour le mieux dans ce pays, qui serait le meilleur des pays, si seulement on en faisait [avait fait] une colonie. » (p. 332). Plus loin, après avoir été retenu à la frontière: « Ce que je ne pardonnerai jamais aux

2. *Afrique équatoriale, orientale et australe*. Paris, Armand Colin, (Géographie Universelle, P. VIDAL DE LA BLACHE et L. GALLOIS), tome XII, 1938, p. 145-193.

3. *L'Afrique septentrionale, 1^{re} partie, bassin du Nil, Soudan égyptien, Éthiopie, Nubie, Égypte*, Paris, Hachette, (Nouvelle Géographie Universelle. La Terre et les Hommes, vol. X), 1885, p. 192-351.

Abyssins, c'est d'être arrivés à me faire reconnaître qu'il y a quelque bien à la colonie... » (p. 495). Puis, se reprenant : « C'est pourtant parce que l'Abyssinie n'était pas une « colonie » — et pas seulement, outre que c'est là le seul endroit où nous ayons un peu longuement séjourné, parce que son christianisme ancien la rend plus proche culturellement de l'Europe que ne le sont d'autres régions d'Afrique — que je m'y suis senti, tout compte fait, plus *en contact* que dans d'autres pays que nous avons visités, pays dont les habitants tendaient à se présenter à moi comme des ombres plutôt que comme des partenaires consistants. Bons ou mauvais, l'on a des rapports plus sains avec des gens libres qu'avec des gens sous tutelle, le rapport du maître au serviteur ne pouvait jamais être un rapport pleinement humain. » (p. 532, note p. 495). MONFREID, WAUGH, ARMANDY, et bien d'autres, en restaient à la réaction énervée de LEIRIS !

En effet, pour les puissances européennes l'Afrique n'était qu'un front « secondaire » de leurs rivalités pour reprendre les catégories que Raymond ARON appliqua à la guerre froide. C'est l'adhésion de l'Italie à la Triplice, œuvre de BISMARCK, qui décida la France à « aider » Menilek (ROUAUD, 1997). De même, les inclinations, réelles ou supposées, de *leġġ* Iyasu pour les Puissances centrales n'étaient qu'un front périphérique de l'Empire ottoman où la décision se ferait au Caucase et en Mésopotamie (le pétrole !). Dès 1906, la France, la Grande-Bretagne et l'Italie, qui avaient pourtant reconnu l'indépendance de l'Éthiopie, y découpaient des zones d'influence au cas où... En 1925, l'Italie et la Grande-Bretagne se partagèrent les eaux du Gaš, affluent du Nil. En 1929 (et encore en 1959), l'Égypte et le Soudan anglo-égyptien se répartirent les eaux du fleuve et interdirent à l'Éthiopie, écartée des négociations, de construire tout ouvrage sur le cours supérieur de l'*Abbay*. Même après son couronnement (1930), pourtant largement photographié et filmé, le *negus* ne put décider des droits de douane et importer des armes et tenta une ouverture vers le Japon, la Turquie et les États-Unis (ZERVOS, 1936). J'ai eu la chance de consulter des ouvrages réunis par Jules BASDEVANT, juriste à la SDN, qui répètent, à satiété, l'argument de la « bonne colonisation » qui, seule, débarrasserait l'Éthiopie de son anarchie atavique qui l'empêchait de mettre en valeur ses « richesses ». En effet, ce n'était plus seulement le café et les cuirs et peaux car COLSON, le conseiller américain du *negus*, avait découvert le gisement de gaz de Šilabo en Ogadén (dont on a reparlé quand des Somaliens assaillirent des prospecteurs chinois en 2007).

Alors que l'Italie avait déjà attaqué l'Éthiopie, LAVAL offrait 20 % des parts du Chemin de fer franco-éthiopien (CFE), très rentable depuis le début des

années 1920, aux Italiens et leur accordait, avec le plan LAVAL-HOARE, des agrandissements territoriaux et un quasi-protectorat⁴ mettant Haylâ SELLASÉ devant le fait accompli comme BENEŠ le fut en 1938 à Munich. Les attermoissements de la SDN et la ratification de l'annexion italienne⁵ préfiguraient l'abandon de la République espagnole et le dépeçage de la Tchécoslovaquie dans le vain espoir d'apaiser les dictateurs ! La Grande-Bretagne considéra l'Éthiopie, pourtant libérée en 1941, plutôt comme prise de guerre que comme alliée et lui imposa un quasi-protectorat et d'importantes concessions territoriales en vue du préparer des partages ultérieurs. Il fallut la rencontre du *negus* avec ROOSEVELT en 1945, pour que la tutelle fût levée, mais elle ne retrouva qu'en 1955 ses frontières de 1935 (SPENCER, 1987). Le conflit italo-éthiopien marqua également un tournant dans les études éthiopiennes : alors que la presse européenne, à de rares exceptions près, se rangeait derrière « notre sœur latine », les *éthiopisants* sortirent de leurs instituts et s'impliquèrent dans le débat politique. En Italie, ils peuplèrent l'administration coloniale (CERULLI) tandis qu'ailleurs, ils dénoncèrent l'agression (GRIAULE, LEIRIS, COHEN, 1936) ou marquèrent leur réserve vis-à-vis de la politique d'apaisement des démocraties à l'égard du *Duce*.

L'Éthiopie change, mais les fantasmes et les fantômes demeurent

Deux exemples feront comprendre mon propos et mon questionnement. À ceux qui cherchent à comprendre les représentations qui sous-tendent la géopolitique des dirigeants éthiopiens, je conseille la lecture de la lettre circulaire que Menilek II envoya aux Puissances en 1891. Tout y est : l'îlot de chrétienté, l'élection divine, le porte-parole naturel du continent, l'interlocuteur obligé des étrangers, leur cantonnement aux périphéries... Madeleine ALBRIGHT n'aurait-elle rien inventé quand elle qualifia les États-Unis de « nation indispensable » ? Évoquons maintenant le conflit éthio-érythréen (1998-2000) au cours duquel l'ONU décréta l'embargo sur les armes à destination des belligérants. Cette mesure, équitable en apparence, pénalisait de fait l'Éthiopie enclavée et ses dirigeants rappelèrent que la SDN avait pris la même disposition en 1935 à son encontre.

4. Alain ROUAUD a révélé, dans *Afā Wārāq*, qu'au printemps 1936 se déroulèrent à Djibouti des conversations discrètes entre des Italiens et Afā Wārāq sur des bases voisines de celles du plan LAVAL-HOARE.

5. Refusée par les États-Unis, l'URSS, le Mexique...

Rien n'aurait donc changé sous le soleil « abyssin » comme se plaisent encore à l'écrire journalistes et plumitifs alors que personne n'utilise plus ni Siam ni Perse. Rangée en 1945, parmi les vainqueurs, l'Éthiopie participa à la fondation de l'ONU et aux négociations internationales qui marquèrent le terme de la seconde guerre mondiale. Allié des États-Unis, mais ami de l'URSS et admis à la conférence de Bandung, Haylā SELLASÉ acquit la stature de père (ou de grand-père) de l'Afrique en obtenant le siège de l'OUA. Ne réalisait-il pas ainsi les objectifs de Menilek? Deux révolutions silencieuses avaient toutefois commencé dans les années 1960. La population avait commencé son essor qui la porta de 25 millions d'habitants en 1970 à 42 millions en 1984 et à près de 90 millions en 2013. Les progrès de l'enseignement avaient donné les moyens à la jeunesse éduquée de dénoncer l'iniquité du système de tenure dans les régions annexées par Menilek où, de plus, la culture des peuples était « oubliée ». Or, comme l'a remarqué Alessandro TRIULZI (1982), s'était instaurée, en dépit d'exceptions brillantes, une répartition internationale du travail dans les études éthiopiennes entre le Nord, domaine des *éthiopiens* héritiers des études orientales, et le Sud, terrain des ethnologues, des ethno-historiens, des missionnaires et des projets de développement. Ajoutons les *Peace Corps* et autres coopérants techniques par lesquels l'anglais devint la *lingua franca* des études éthiopiennes. Plus tard, les excès de la Révolution et la guerre civile précipitèrent bien des Éthiopiens sur les routes de l'exil, sans surprise, en Europe du Nord et aux États-Unis. Les deux grandes famines, qui touchèrent en 1973-74 et en 1984-85, dirigèrent vers l'Éthiopie des milliers de « patriciens » de l'humanitaire. Certains ont fait de très belles carrières dans la politique et la littérature : l'Éthiopie ne fut guère plus que le lieu d'un « rite initiatique », oublié, comme l'écrivit Jean-Claude GUILLEBAUD⁶.

Et les études éthiopiennes dans tout ça ! Elles furent emportées par la vague des publications médiatiques qui, parfois, recherchèrent tout de même la caution des *éthiopiens* qui, prudents, n'épuisèrent ni leur temps ni leur force à courir les plateaux des radios et des télévisions. Cette littérature de l'émotion plus que de l'analyse, serait d'ailleurs un excellent sujet de recherche. Il faudrait la confronter aux écrits de circonstance qui ont fleuri, cinquante ans plus tôt, afin de confirmer l'impression de déjà vu qui s'impose à leur lecture. Les uns célébrèrent l'Éthiopie « socialiste » avec la même ferveur que la monarchie, tandis que d'autres prédirent l'implosion

6. GUILLEBAUD Jean-Claude et DEPARDON Raymond, *La porte des larmes. Retour vers l'Abysinie*, Paris, Le Seuil, 1996.

inéluçtable et prochaine d'un empire aux frontières « artificielles », multinational, multiconfessionnel et souvent comparé à la Somalie dont on vantait, alors, l'homogénéité! Seule différence, on le jugeait en 1935 indigne, car État d'opérette, de coloniser les peuples du Sud alors qu'en 1985 on l'accusait d'être un colonisateur pire que les Européens. Le *Därg* et ses opposants tentèrent de rallier à leurs causes les *éthiopiants* ou, du moins, de chercher des arguments à la défense de leur cause. On débattit longuement et vainement du féodalisme et du koulakisme éthiopien ou du caractère intrinsèquement démocratique des « républiques » oromo, trait emprunté à Antoine D'ABBADIE. Mentionnons enfin la stigmatisation infamante : « Quisling (*sic.*) » appliquée à *ras* GOBĀNA, artisan des conquêtes de Menilek (ABDULLAHI, 1986).

Les conférences internationales des études éthiopiennes n'ont pas échappé à la contextualisation politique. Plutôt que de venir à Nice en 1977, après le ralliement de MĀNGESTU à l'URSS, les *éthiopiants* américains montèrent une session B à Chicago. En 1984 à Addis Abāba, le régime célébra le 10^e anniversaire de la Révolution. En 1986, la conférence fut reçue à Moscou par GROMYKO-fils! En 1991, elle se déroula sans les États-Unis alors que les *Wäyyané* étaient à moins de 200 km d'Addis Abāba! En 2000, elle se tint dans la capitale, après le cessez-le feu signé avec l'Érythrée, et en 2012, au milieu des portraits de MĀLLĀS, à Dirré-Dawa, symbole du fédéralisme ethnolinguistique. Or, comme on l'a observé dans les dernières conférences (2007, 2009 et 2012), les études éthiopiennes, plutôt études sur l'Éthiopie (GASCON, 2012), n'évitent pas (ou plus), les questions politiques sensibles (déplacements de population, concessions de terre, conflits d'identités, tensions religieuses, islam, migrations à l'étranger, legs de l'esclavage, collaboration avec les Italiens, séparatisme érythréen). On a toutefois noté qu'il y avait souvent au cours des débats, très souvent vifs, un intervenant qui résumait le point de vue officiel. On peut augurer que les *Abstracts* ignoreront ces échanges qui, de plus, se tiennent en anglais et ne sortiront guère du cercle étroit des universitaires. Les autorités ont-elles le choix? Leur intransigeance les couperait à coup sûr des sources de financements liés aux études menées par les ONG et les Organisations internationales, en équipe avec des chercheurs éthiopiens dont la contribution dépasse l'interprétation ou même l'information. Citons par exemple une communication sur le travail, ô combien pénible, dans les grandes serres de roses autour d'Addis Abāba : appuyé sur des faits et du vécu, le réquisitoire implacable était indiscutable.

Je salue, en conclusion, l'œuvre d'enseignants dont j'ai suivi les cours ou avec lesquels j'ai eu des échanges profonds. Ils m'ont dirigé vers l'étude des transformations et des changements qui obligent à dépasser, pour mieux les prendre en compte, les représentations sociales si prégnantes. Gilles SAUTTER, auquel j'annonçais que la Révolution me contraignait à renoncer à l'étude agraire, mon sujet de thèse, me répondit : « Étudiez la Révolution ! ». Joseph TUBIANA, membre de mon jury, et Michel PERRET⁷, qui m'enseigna l'histoire, organisèrent en 1985, à la suite de ma soutenance, la journée de l'INALCO *La révolution éthiopienne comme phénomène de société* (1990). Envoyé sur le terrain au temps de la crise de subsistance en Éthiopie, Jean GALLAIS dans : *Une géographie politique de l'Éthiopie — Le poids de l'État* (1989), me fournit des instruments d'une analyse géographique de l'État qui m'incita à écrire mes propres livres (GASCON, 1995 ; 2006b). Il est indéniable que des publications, très souvent fort intéressantes et très novatrices, paraissent, en anglais le plus souvent mais pas toujours, qui mettent à mal les fantasmes et les fantômes qui encombrant et oblitèrent nos visions de l'Éthiopie. Mais, nous ne sommes pas en reste : l'analyse de la chute de MANGESTU rédigée par Marc FONTRIER (1999) à partir de sa thèse est sans égale jusqu'à présent. En effet, formé par Michel PERRET et Alain ROUAUD, il y tient compte, mieux que d'autres, de la profondeur historique et du terrain. Espérons que les thèses d'Éloi FICQUET, de Stéphane ANCEL et celle, très récente, de Benjamin VOLFF, verront une publication prochaine. Je confirme enfin une note d'espoir, l'Éthiopie et les Éthiopiens attirent de nombreux jeunes chercheurs qui produisent des travaux de qualité, notamment grâce à l'appui du CFEE, dans des domaines très peu explorés jusqu'à maintenant. Beaucoup d'entre eux ne disent-ils pas qu'ils vont « se mettre bientôt à l'amharique ». Espérons que ce ne soit pas : *Eṣṣi nagā!*

Alain GASCON⁸

Professeur émérite

Institut français de géopolitique-Université Paris 8

Ancien chargé de cours à l'INALCO

7. *L'histoire de l'Éthiopie vue du Tigré et autres lieux*, Paris, L'Harmattan (Bibliothèque Peiresc 28), 2013. Voir *Orients* d'octobre 2013 dans *Recensions* pp. 111-113. Michel PERRET fut président de l'AAÉALO de 2005 à 2007.

8. Alain GASCON est membre de l'AAÉALO.

Bibliographie

- ABDULLAHI A. SHOGOLLO, « The Poetics of Nationalism. A Poem by Jarso Waaqo Qoot'o », P.T.W. Baxter, J. Hultin, A. Triulzi (dir.), *Being and Becoming Oromo*, Uppsala, Nordiska Afrikainstitutet, 1986, pp. 265-290.
- FONTRIER Marc, *La chute de la junte militaire éthiopienne (1987-1991)*, Paris, LHarmattan-Aresæ, (Bibliothèque Peiresec 13), 1999.
- GALLAIS Jean, *Une géographie politique de l'Éthiopie. Le poids de l'État*, Paris, Economica, Liberté Sans Frontières, 1989.
- GASCON Alain, *La Grande Éthiopie, une utopie africaine. Éthiopie ou Oromie, l'intégration des hautes terres du Sud*, Paris, CNRS éditions, (Espaces et milieux), 1995.
- ID., « *La riche Éthiopie* » et la *Géographie Universelle* (1938), A. ROUAUD (dir.), *Les orientalistes sont des aventuriers. Guirlande offerte à Joseph Tubiana par ses élèves et ses amis*, Saint-Maur, Sépia, (Bibliothèque Peiresec, 12), 1999, pp. 137-142.
- ID., « *Ethiopia 1885* » in RECLUS's *Nouvelle Géographie Universelle* », *Aethiopica* (9), 2006a, p. 80-91.
- ID., *Sur les hautes terres comme au ciel. Identités et territoires en Éthiopie*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006b.
- ID., *Ethiopia in 1936. Adventurers Rather Than Ethnologists*, A. DOHRMANN, D. BUSTORF, N. POISSONNIER (dir.), *Schweifgebiete. Festschrift für Ulrich Braukämper*, Münster, Lit Verlag, 2010, p. 252-268.
- ID., « *La 18^e Conférence internationale des études éthiopiennes* », *Pount* n°6, 2012, p. 65-69.
- GRIAULE Marcel, *La peau de l'ours*, Paris, NRF, Gallimard, 1936.
- LEIRIS Michel, *L'Afrique fantôme. De Dakar à Djibouti, 1931-1933*, Paris, NRF, 1968 [1934].
- ROUAUD Alain, *Casimir Mondon-Vidailhet. Pionnier de l'amitié franco-éthiopienne. Pioneer of the French-Ethiopian Friendship (1847-1910)*, Addis Abeba-Paris, MEE-(Céraoc)-INALCO, 1997.
- SPENCER John H., *Ethiopia at Bay: a Personal Account of the Haile Sellasie Years*, Algonac, Reference Publications Inc., 1987.
- TRIULZI Alessandro, *Center Periphery Relations in Ethiopian Studies: Reflections on Ten Years of Research on Wällägga History*, S. RUBENSON (dir.), *Proceedings of the 7th Conference of Ethiopian Studies (Lund 26-29 April 1982)*, Uppsala, Nordiska Afrikainstitutet, 1984, p. 359-363.
- TUBIANA Joseph, (dir.), *La Révolution éthiopienne comme phénomène de société*, Paris, LHarmattan, (Bibliothèque Peiresec 8), 1990.
- ZERVOS Adrien, *L'Empire d'Éthiopie. Le Miroir de l'Éthiopie moderne 1906-1935*, Alexandrie, 1935.

L'Éthiopie dans l'imaginaire européen

Pourquoi cette traduction française de l'*Histoire de l'Éthiopie* de Job LUDOLF ?

L'idée est venue de Joseph TUBIANA qui trouvait les citations de LUDOLF trop imaginatives, déformées et loin de la réalité du texte, d'où son désir de disposer d'une traduction française fiable et correcte. Il voulait une traduction qui dépasse l'imaginaire débordant d'abord des Européens du ^{xvi}e siècle, puis celui d'un certain nombre d'*éthiopiants* ou soi-disant tels qui ne se privaient pas de citer LUDOLF sans recourir au texte original. L'Éthiopie a toujours appelé l'attention des historiens, des aventuriers, des conquérants, des missionnaires chrétiens qui ne se souciaient pas obligatoirement de la précision ou même de la vérité, tant l'histoire de la reine de Saba que celle de ce fameux Prêtre Jean ont nourri l'imaginaire européen à partir de la fin du Moyen Âge. Or Job LUDOLF avait lui-même voulu sortir de l'erreur, de l'approximation et dès le titre de son *Histoire*, il dénonce la fausse appellation du roi des rois éthiopiens, *Prêtre Jean*. Joseph TUBIANA s'est alors rapproché de latinistes de l'université Montaigne de Bordeaux¹ pour nous fournir une traduction moderne très proche du texte original. Ces derniers ont répondu de façon désintéressée à cet appel au service de la science. Une relecture par des *éthiopiants* était nécessaire car l'Éthiopie présente des particularités qu'il fallait déchiffrer. Le texte présentait aussi de nombreux renvois en guêze. Des notes explicatives ont ainsi été ajoutées. LUDOLF a truffé son texte de renvois au *Commentaire* (1691) qu'il a publié quelques années après la sortie de l'*Histoire* (1681). Ces notes écrites en partie pour justifier ses positions ajoutent à la compréhension du texte. Joseph TUBIANA à qui ce travail sur LUDOLF tenait à cœur, m'a demandé de l'assister, au moment où jeune retraité je rentrais de trente ans de travail en Afrique, après avoir passé une dizaine d'années en Éthiopie. Nous avons travaillé ensemble sur le livre I. Joseph TUBIANA a apporté beaucoup de notes explicatives et il nous a quittés lorsque nous avons mis le point final à ce premier livre. Ce travail enrichissant m'a fortement motivé pour poursuivre l'œuvre entreprise après le départ de notre regretté Joseph TUBIANA.

1. Françoise DASPET, Nicole MÉTHY et Patrice CAMBRONNE.

On doit parler des auteurs de cette *Histoire*.

Comment Job LUDOLF en est-il venu à s'intéresser à l'histoire d'Éthiopie vers la moitié du XVII^e siècle. J. LUDOLF était un linguiste, philologue qui connaissait plus de vingt langues orientales dont le guèze. Un philologue est celui qui s'applique à rechercher la précision dans la traduction des textes et des manuscrits.

Selon l'*éthiopisant* Paolo MARRASSINI, pour être philologue il suffit d'avoir à sa main droite une grammaire, à sa gauche un dictionnaire et devant soi un texte, sans oublier qu'une absence de fantaisie est bienvenue. Cette définition s'applique bien à LUDOLF qui sans être historien au sens propre, s'est intéressé plus particulièrement au guèze et à l'Éthiopie après la rencontre fortuite d'Abba GORGORIOS.

Il avait été chargé de retrouver des listes généalogiques des rois de Suède qu'on pensait se trouver à Rome. Elles n'y étaient plus, mais auprès du Vatican il a trouvé le collège éthiopien Saint-Étienne des Maures, lieu qui avait été concédé par les papes aux Éthiopiens. Il exprime alors son intention de se perfectionner dans les langues éthiopiennes. Or vient d'arriver dans ce collège, Abba GORGORIOS savant érudit, plus ou moins autodidacte, formé de façon traditionnelle aux lettres et à la littérature éthiopienne et que les jésuites portugais avaient reconnu comme tel. Il avait fui vers les Indes avec eux après avoir été chassés d'Éthiopie par l'empereur FASILIDAS (1632). Il parlait portugais, mais n'avait pas apprécié les critiques continues des jésuites à l'égard de ses compatriotes. Il décide donc de rentrer en Éthiopie. L'empereur FASILIDAS avec qui il avait finalement de bonnes relations, lui conseille de quitter le pays pour ne pas être sujet de la vindicte des moines qui reconnaissent en lui un fidèle des jésuites portugais. Il décide donc de se rendre au Portugal et d'y apprendre le latin dont il enviait les possibilités de connaissance des jésuites. Les voyages à l'époque fournissaient toujours beaucoup de surprises et au lieu du Portugal il débarque à Rome. Il se retrouve au collège éthiopien que l'on avait signalé à LUDOLF. Ce dernier y rencontre le père Antoine D'ANDRADE, prêtre catholique de père portugais et de mère éthiopienne du Tigré. Il fera la liaison avec le nouveau venu d'Éthiopie : GORGORIOS, tout surpris de voir que LUDOLF a de bonnes connaissances en guèze. Il lui avait fait lire un chapitre du *Senodos*, qu'il avait apporté avec lui.

C'est alors la naissance d'une amitié profonde entre les deux hommes où chacun devient l'informateur de l'autre. (Gagnant-gagnant !). On a affaire à deux érudits, l'un qui cherche à parfaire sa connaissance des langues éthiopiennes, l'autre qui veut connaître le latin parce qu'il a vu les nombreux

livres apportés par les jésuites, écrits en latin. GORGORIOS d'origine noble a appris dès son enfance les lettres et la littérature. Il devient tellement brillant qu'il mérite le titre d'Abba, bien que laïc, ce qui le fera prendre pour un moine ou un prêtre catholique. La confusion est plus grande encore lorsque l'on sait que le patriarche catholique MENDEZ lui confie la direction des études de son Juvenum, créé par les Portugais pour les enfants des grandes familles. C'est ainsi qu'il les suivra en Inde quand ils seront expulsés d'Éthiopie.

GORGORIOS est né vers 1600 à Makané Selassié – ville mentionnée par ALVAREZ pour s'y être rendu avec l'empereur LEBNA DENGEL pour y transférer les restes de son père l'empereur NAOD. GORGORIOS précisera à LUDOLF, lorsque celui-ci le questionnera sur ses origines, sa patrie et l'organisation de sa vie : « Je ne suis pas d'humble origine, mais de la maison des Amhara, d'une longue lignée de nobles : ducs, juges, conseillers du roi, ceux qui font les promotions aux charges et en conséquence les déposent et ordonnent au nom du roi. Quant à moi j'ai toujours été avec le roi, les princes et les grands ».

Dans son *Commentaire*, LUDOLF donne le secret de l'originalité de son livre et dit que son *Histoire*, en grande partie n'a d'autre auteur que ce savant GORGORIOS ; non seulement il lui a fourni de très nombreuses informations de première main, mais également il lui a permis de maîtriser les langues éthiopiennes et donc d'aller directement aux sources. « C'était un homme de confiance ». Ce jugement sera porté non seulement par LUDOLF mais également par le prince Ernest, duc de Saxe, dont LUDOLF était juge au Haut Conseil. Le prince Ernest avait invité GORGORIOS à sa cour afin d'échanger avec lui sur les croyances et la théologie des Éthiopiens. GORGORIOS a permis à LUDOLF de mieux comprendre l'âme éthiopienne. Si on a l'impression qu'à certains moments, LUDOLF se transforme dans ce livre sur la religion des Abyssins en théologien, c'est plutôt pour marquer la façon dont les Éthiopiens envisagent leur religion et leurs croyances : quelque chose qui leur est particulier, qui leur appartient indépendamment des énoncés plus ou moins dogmatiques. Ce que les jésuites portugais n'avaient pas compris « aveuglés qu'ils étaient par leur fidélité à Rome ».

L'*Histoire de l'Éthiopie*, comporte quatre livres. Le troisième que les Éditions SEPIA ont bien voulu publier, en reprenant le travail commencé par l'Archange Minotaure, traite de l'*Histoire de la religion abyssine*. Les lignes qui suivent vont présenter ce livre après avoir rappelé rapidement l'objet des deux premiers. L'histoire naturelle de l'Éthiopie est décrite dans le livre I : aspects géographiques, relief, climat, ressources minérales, fleuves, animaux, nature et tempérament des habitants, langues...

Un chapitre important est consacré au Nil et comporte la description de ses sources, reprise du père PAEZ. (BRUCE n'est venu que plus tard). Joseph TUBIANA a beaucoup travaillé ce livre et les notes qui l'accompagnent. Mais aucun texte ou explications ne sont reprises du *Commentaire*. C'est à mon initiative qu'ont été utilisées ces notes dans les Livre II et III. Jamais Joseph TUBIANA ne m'avait mis en présence de ce livre que nous avons découvert par la suite. Pourquoi, alors qu'il tenait à indiquer les renvois au *Commentaire*? Sans doute aurait-il voulu une traduction par des latinistes confirmés, mais le travail aurait été beaucoup plus important.

Le livre II traite de l'histoire politique : généalogie des rois, description des guerres continuelles avec les peuplades voisines, appel à l'aide des Portugais. Il souligne l'importance de la descendance du roi Salomon, les interventions des Portugais et des jésuites. GRAGN – cet iman adal – apparaît comme l'homme qui aurait pu convertir l'Éthiopie à l'islam, comme l'avait été auparavant l'Égypte. L'apport de GORGORIOS a été très important car c'est une période qu'il a en partie vécue et dont il a entendu parler lors de ses fréquentations des rois et des grands du pays. LUDOLF, de son côté, a recherché tous les documents qu'il a pu trouver. Il lui manquait cependant quelques documents essentiels comme le *Futuh al abasha* – document arabe – dont René BASSET nous a donné une traduction, mais lui-même dans sa *Chronique sur l'histoire d'Éthiopie* emprunte un long passage à LUDOLF pour combler son manque de sources. C'est dire la confiance qui était faite à LUDOLF.

Livre III : histoire de la religion des Abyssins, document essentiel pour l'histoire de la culture éthiopienne. LUDOLF reprend cette histoire des origines jusqu'à son époque. Il la reprend de l'époque du paganisme et des croyances diverses comme celle du serpent, puis la conversion au Christianisme de l'empereur et de ses proches par FRUMENCE vers 330, histoire racontée par l'historien RUFIN D'AQUILÉE. La conversion complète du pays interviendra avec l'arrivée du monachisme et des Neuf Saints. Ce Livre nous montre de façon forte combien la religion était un bien précieux pour les Éthiopiens. S'il tente de nous expliquer les croyances particulières du christianisme éthiopien, le dogme particulier de la nature unique du Christ, il souligne aussi l'importance que ceux-ci attachent aux rites et cérémonies liturgiques. Cet ensemble sera l'une des causes principales de l'échec des jésuites portugais. Pour preuve, lors de son retour d'Inde en Éthiopie, FASILIDAS qui avait chassé les jésuites de son pays se montrera bienveillant vis-à-vis de GORGORIOS en lui conseillant de quitter le pays pour ne pas être en difficulté avec les moines et être soumis à leur vindicte.

Un autre point que souligne LUDOLF concerne l'héritage du judaïsme : le judaïsme a-t-il été précurseur de la religion des Abyssins ? À toutes les époques des voix se sont fait entendre pour défendre cette hypothèse. Le *Kebra Negest* (La gloire des rois) n'est pas étranger à cette croyance. L'histoire de la reine de Saba et de son fils MENELIK est en fait un texte que les chercheurs éthiopiens pensent avoir été rédigé au XIII^e siècle. LUDOLF n'adhère donc pas à cette hypothèse. Il le laissera entendre dans son livre II, mais l'exprime clairement dans le *Commentaire*. Quant aux questions relatives à l'acceptation ou non des dogmes, nous le dirons bientôt, LUDOLF pense que les difficultés sont dues au vocabulaire qui ne trouve pas d'équivalent en guèze.

Comment travaille LUDOLF ? Nous nous étions posé cette question en préparant le Livre I. Il apparaît évident que LUDOLF a recherché tous les écrits qui pouvaient lui permettre de mieux comprendre l'histoire de la religion éthiopienne. Il a l'avantage de pouvoir tester ces textes avec GORGORIOS, non pas que GORGORIOS soit particulièrement religieux, mais il semble bien représenter pour LUDOLF le modèle même de l'Éthiopien intelligent qui, non seulement est formé dans cette tradition, mais est capable de prendre du recul et d'accepter, sans les accepter totalement, les affirmations dogmatiques : Il demande ainsi à LUDOLF : « Et vous qu'entendez-vous par *procède* du Père et du Fils ? » ou lorsqu'il est question de présence réelle dans l'eucharistie il répond « mystère, mystère ! ». Notre livre comporte ainsi un bon nombre d'interrogations reprises à GORGORIOS.

La bibliographie de LUDOLF nous montre qu'il fait appel aux anciens, mais il a aussi beaucoup utilisé ALVAREZ, le chapelain de la première ambassade consistante envoyée par le Portugal en Éthiopie et qui resta six ans sur place. Il a suivi le roi NAOD (1494-1508), qu'il appelle le « prêtre », puis LEBNA DENGEL (1508-1540), son fils. ALVAREZ, qui a laissé de nombreux écrits, (*Véritables informations sur les terres du Prêtre Jean*), trop aux dires de son traducteur italien RAMUSIO, va fournir à LUDOLF de nombreux éléments relatifs à la description des rites et des cérémonies religieuses. Il a vu les églises de Lalibela, c'est un témoin oculaire à qui LUDOLF fait confiance tant qu'il s'agit d'éléments de description mais n'accepte pas ce qui peut relever de l'imagination ou de la théologie des Éthiopiens. D'ailleurs ALVAREZ confesse qu'il n'est pas très au point sur ce sujet et que par exemple, sur le concile de Nicée, il ne connaît que le symbole mais pas plus. LUDOLF s'en remet donc aux jésuites qui ont continuellement abordé ces questions avec les prêtres, les rois et leurs conseils, et qui ont laissé beaucoup d'écrits sur ces sujets : on a donc une vision un peu tronquée car, nous l'avons dit, leur

prisme de vision est toujours de faire valoir le point de vue romain. BASSET reprochera ainsi à LUDOLF de s'être trop laissé conduire ou influencer par les jésuites pour lesquels il faut toujours revenir aux dogmes de l'Église catholique. Le but de leurs discussions est toujours de dénoncer les erreurs des croyances abyssines et les rites qui ne sont pas en accord avec ceux de Rome. LUDOLF reconnaîtra quand même qu'ils étaient aveuglés par leur fidélité sans borne à Rome. Lui qui se dit luthérien montre malgré tout une très grande ouverture d'esprit et nuance toujours ses critiques.

Il voit bien et le dit clairement : le problème est avant tout un problème de vocabulaire et d'équivalence de termes dans les langues éthiopiennes. Comment en effet traduire en éthiopien essence, personne, nature, substance, hypostase, transsubstantiation ?

DILLMANN, notre référence pour les termes guèzes, utilise les quatre premiers vocables, cités ici, pour traduire ባሕርይ *bāḥarəy*, qui correspondrait aujourd'hui à « nature, caractère » en général. TELLEZ, ce provincial jésuite portugais qui avait repris et publié les écrits du père PAEZ, sans jamais être allé en Éthiopie, reprochait aux Éthiopiens de ne pas savoir utiliser la scholastique !!

On le voit, LUDOLF reste malgré tout soucieux de nous rapporter, le plus fidèlement possible, l'expression de la religion et du christianisme abyssin, sans avoir d'autres interlocuteurs que GORGORIOS ou les écrits des jésuites portugais. C'était une de ses limites et faiblesses.

Il faut quand même dire un mot des faiblesses de l'*Histoire* de LUDOLF, ce qui nous est plus facile avec plus de trois siècles de distance. Il a dû lui aussi laisser un peu de place à l'imaginaire. Il a quelquefois des difficultés à décrire ce « qu'il n'a pas vu » comme il le dit : « Je rapporte ce que je n'ai pas vu de mes yeux, mais seulement lu ou entendu raconter, faits qui concordent cependant avec la vérité et qui sont bien cohérents entre eux. » Les illustrations de ses livres témoignent d'une représentation qui fait le plus souvent davantage place à l'imagination qu'à la réalité.

Et... pourtant il insiste dans une note à l'éditeur pour que ses gravures soient placées en regard des textes auxquels elles se rapportent.

On comprend que n'ayant pas vu d'églises éthiopiennes, LUDOLF ait du mal à en décrire certains aspects, même en se basant sur les descriptions d'ALVAREZ. Le *tabot* lui pose en particulier un problème. Il s'en remet à des esprits plus éclairés pour comprendre et décrire cet élément très important de la liturgie et des croyances éthiopiennes. Il faut reconnaître qu'il n'est pas aisé de cerner ce qui est à la fois la représentation de l'arche d'alliance, dérobée par MÉNÉLIK, un coffre contenant les tables de la Loi mosaïque sur

lequel on célèbre l'eucharistie, une tablette. La gravure présentée dans le Livre III est donc de pure imagination. L'autel éthiopien est lui aussi bien particulier, mais il faut l'avoir vu pour pouvoir le décrire. Le Livre III en donne un dessin et nous en certifions l'authenticité.

LUDOLF ne veut pas trancher pour dénoncer de manière formelle l'imposture de João BERMUDES qui s'était fait passer pour le patriarche d'Éthiopie et d'Alexandrie².

LUDOLF reste d'une grande honnêteté intellectuelle et d'une grande probité en appelant à l'autorité de personnes mieux informées pour expliquer ce qu'il ne se reconnaît pas en mesure de faire : s'il ne connaît pas les explications données au sujet du prêtre Jean et rapportées par l'évêque de Jabala, Syrie, (voir présentation du Livre II, pp.6-7 et les explications de R. BEYLOT), il a sa propre explication basée sur les rapports d'ALVAREZ, dont le rôle a été rappelé plus haut. Ce dernier a remarqué que l'empereur était très désireux de pouvoir pénétrer dans le Saint des Saints de l'église, privilège réservé aux prêtres et aux diacres. Le roi des rois se serait ainsi fait ordonner diacre. Ce qui a conduit ALVAREZ à l'appeler « Le Prêtre ». Titulature qui a été développée au Portugal, après la publication de son livre, et que dénonce LUDOLF dans le titre même de son *Histoire* : « Brève description du Royaume des Abyssins vulgairement appelé à tort du Prêtre Jean ».

Il reconnaît qu'Abba GORGORIOS est l'auteur principal de son livre : « GORGORIOS à qui je dois la partie principale de mon Histoire, grâce à ses données personnelles qu'aucun auteur ne possédait. En outre, grâce à lui, nous avons acquis une connaissance précise des langues éthiopiennes. »

En ce sens, LUDOLF est un précurseur, car aujourd'hui nombre d'ethnologues n'écrivent plus eux-mêmes les résultats de leurs recherches, mais font parler leurs informateurs, rendant ainsi justice à leurs sources, sans lesquelles ils n'auraient pas pu nous décrire les populations qu'ils ont étudiées.

On comprend donc pourquoi l'*Histoire de l'Éthiopie* de Job LUDOLF est considérée comme un monument pour tous ceux qui s'intéressent à l'Éthiopie : d'une part parce que LUDOLF est un savant philologue qui met de côté, le plus possible, son imagination et d'autre part il se repose sur un témoin rigoureux et érudit qui fait partie de cette société éthiopienne. Enfin il traite de la religion éthiopienne comme partie intégrante de la culture de ce pays qu'aucun étranger ne peut transformer ou même interpréter à sa convenance.

François ENGUEHARD

2. Voir à ce sujet *Ma géniale imposture* de João BERMUDES, préface d'Hervé PENNEC (2010).

Le royaume du prêtre Jean

Parmi les nombreux mythes qui traversent l'histoire de Moyen Âge, celui du prêtre Jean est fondé sur une préoccupation stratégique : prendre à revers le monde arabo puis turco-musulman en ces temps de croisades.

D'étonnante façon, le recours au merveilleux y relève d'une forme d'opportunisme politique au terme duquel la fable va en quelque sorte prendre le pas sur l'histoire.

Autour de l'an 1000, la Terre sainte est un espace au sein duquel, au-delà de leurs différences, les trois religions abrahamiques se reconnaissent leur référentiel partagé. Il n'en demeure pas moins que depuis quatre siècles déjà l'Empire romain d'Orient y a dû céder devant l'irrésistible élan porté par la foi musulmane. Celle-ci qui a submergé à l'Est l'Empire perse des Sassanides touche à l'Ouest l'océan Atlantique, progressant à travers la péninsule ibérique jusqu'au-delà des Pyrénées. Cette vague a investi les religions depuis longtemps installées : païens certes mais aussi juifs, chrétiens, voire même zoroastriens en Perse. L'espace chrétien dont il s'agit est depuis longtemps multiple et se décline selon de nombreuses Églises : nestoriens, ariens, miaphysites et bien d'autres encore. On les sait présents jusqu'au cœur de l'Asie, au-delà du monde perse, au-delà du monde musulman. Au sein de ce dernier, moyennant tribut, juifs et chrétiens, « gens du Livre », bénéficient du statut privilégié de *dhimmi*, de « protégés ». À ce prix, immergés désormais dans l'océan de l'islam, ils peuvent pratiquer impunément leur foi.

Aussi, vu d'occident, l'accès aux lieux saints ne se fait-il dans les siècles qui suivent la révélation coranique qu'au prix des risques ordinaires alors inhérents à toute projection d'importance. De la sorte, en tant que tels et à quelques exactions près, les « mahométans » n'affichent pas à l'encontre des chrétiens une hostilité particulière. Un sentiment obsidional se développe toutefois chez ces derniers au tournant du millénaire quand une menace spécifique s'installe peu à peu au Proche-Orient à l'encontre de leur foi. Les choses se compliquent en effet quand le calife fatimide al-HAKIM prend le parti de se retourner contre les chrétiens en faisant notamment détruire en 1009 la basilique du Saint-Sépulcre. Les pèlerins sont pour leur part de plus en plus harcelés sur les chemins de Jérusalem. Pourtant, avant que la

chrétienté ne se soucie du phénomène, il faut attendre en 1095 un appel à l'aide du *basileus* de Byzance désormais menacée par les Turcs seldjoukides, captateurs du pouvoir arabe sur le plateau anatolien. Ainsi n'est-ce qu'à partir de la fin du XI^e siècle que l'Occident s'investit dans cette aventure aux mobiles disparates que l'histoire retiendra sous le terme de croisades.

La première croisade lancée en 1096 à l'instigation du pape Urbain II s'achève en 1099 sur la prise de Jérusalem et sur l'établissement des États latins d'Orient. Si on sait déjà la présence de chrétiens au-delà du monde musulman, on ignore tout en revanche de leur rassemblement en un ou plusieurs États constitués. Il n'en demeure pas moins que quelque deux décennies plus tard, vers l'an 1120, un archevêque d'Inde rendant visite au pape Calixte II évoque auprès de celui-ci, entre autres choses remarquables, le tombeau de l'apôtre Thomas où s'accomplissent de grands miracles. Celui-ci se trouverait « dans une île peu éloignée de la capitale des États du prêtre Jean ». Si cette modeste phrase constitue la première mention du mystérieux souverain, elle ne suscite alors ni commentaire ni réaction particulière.

Il faut en effet attendre le récit d'un autre voyageur pour que l'existence de cet hypothétique monarque attire sérieusement l'attention de l'Occident à travers une relation plus documentée. En effet, après la conquête du comté d'Édesse en 1144 par les musulmans, Raymond de POITIERS, le prince d'Antioche, considérant la menace qui pèse sur ses propres territoires, a envoyé au pape Eugène III un émissaire chargé de lui demander de l'aide. Hugo, évêque syrien de Jabala, parvient ainsi à la résidence du pape en 1145. Il explique au souverain pontife combien la prise récente d'Édesse par les musulmans risquait de provoquer l'anéantissement des communautés chrétiennes d'Orient. Un chroniqueur et évêque allemand, Otto von FREISING, assiste aux entretiens entre l'évêque et Eugène III. Dans les *Chroniques* qu'il rédige entre 1143 et 1146, il fait état du récit entendu de la présence d'un chrétien nestorien, prêtre-roi d'un royaume au-delà de la Perse, dont on est en droit d'attendre l'appui aux États croisés pour lutter contre les Sarrasins. Selon l'évêque de Jabala, ce monarque descendrait des Rois mages et régnerait sur un empire fabuleusement riche qu'il aurait constitué aux alentours de 1140. Il appartiendrait certes à la secte hérétique des nestoriens mais serait susceptible de rentrer dans le sein de l'Église romaine et de seconder les croisés dans leur lutte contre les sectateurs de Mahomet. Ce souverain chrétien, à la fois roi et prêtre et dont le royaume se trouve dans la lointaine Asie, s'est d'ailleurs mis en route vers l'Occident

à la tête d'une armée formidable. Après avoir vaincu des armées musulmanes avec la prise d'Ecbatane, il a toutefois été contraint de retourner momentanément dans son pays à cause d'une épidémie qui a ravagé ses troupes. L'évêque Otto, esprit critique, n'en reste pas moins assez sceptique, considérant que si ce souverain existe, il ne peut être aussi puissant que ne le prétend l'interlocuteur du pape. Cette nouvelle pourtant n'est pas sans fondement. Elle semble rapporter la victoire remportée en 1141 près de Samarkand par les Mongols Qara-Khitai sur l'armée du sultan seldjoukide de la Transoxiane et du Khorassan. Or cette victoire a eu un grand retentissement, à Jérusalem notamment, où l'espoir qui en a résulté chez les chrétiens s'est révélé propice à toutes les interprétations. Pour la première fois en effet l'islam connaît un recul en Asie. Certes, les Qara-Khitai sont en réalité... bouddhistes. Il reste que parmi les populations d'Asie Centrale, la présence de chrétiens nestoriens contribue à la rumeur. Rejetés par l'Église catholique, ils se sont depuis plusieurs siècles déjà repliés aux confins du monde chrétien, en Asie notamment ou dans la péninsule arabique avant que l'islam n'ait à son tour surgi. Dans maints endroits, ils ont même acquis des positions importantes et on trouvera des nestoriens parmi les proches de GENGIS KHAN. Leur dévotion et le port de la Croix sur leurs vêtements les feront prendre par les premiers voyageurs européens et par les chroniqueurs pour des sujets de ce fameux prêtre Jean en personne.

Toujours est-il que les propos rapportés par l'évêque Hugo s'imposent par leur caractère rassurant. Dès lors en Europe, la légende du prêtre Jean prend réellement corps. On attend de ce souverain oriental qu'il prenne l'islam à revers. Conforté par cette hypothèse, le souverain pontife appelle à une nouvelle croisade qu'il demande à son ami Bernard DE CLAIRVAUX de prêcher. Otto von FREISIG participera aux côtés de son demi-frère le roi Conrad II à cette expédition qui s'achève en 1149 sur un échec total pour les croisés.

Nul n'évoquera alors davantage le soutien du roi-prêtre jusqu'à ce qu'une vingtaine d'années après ce retentissant revers, les copies d'une lettre que l'on dit rédigée par un certain « prêtre Jean » commencent à se répandre sur toutes les cours d'Europe. Alors que nul en Occident n'a vraiment renoncé à en découdre avec les royaumes musulmans qui occupent la Terre sainte, c'est précisément ce document à l'authenticité douteuse qui va imposer pour plusieurs siècles la légende du lointain monarque. *L'Epistola presbiteri Iohannis* constitue en effet un conte étonnant. Elle est adressée autour de 1165 au *basileus* Manuel COMNÈNE par un certain prêtre Jean, roi

de l'Inde et descendant de l'un des trois Rois mages. Cette lettre autographe aurait été à son tour communiquée par le monarque byzantin à l'empereur allemand Frédéric BARBEROUSSE – lequel l'aurait fait traduire du grec en latin –, puis à LOUIS VII, roi de France, et à Afonso HENRIQUES (Alphonse 1^{er}), premier roi du Portugal.

D'emblée nul ne songe apparemment à mettre en doute l'authenticité du document aussi connaît-il un succès fulgurant. Parfaitement inscrite dans l'imaginaire de l'homme du Moyen Âge, il captive chacun au point d'être rapidement traduit et diffusé dans un nombre important de langues. Chaque copie rajoutant au merveilleux, les manuscrits se multiplient tant et si bien qu'une centaine d'entre elles existent encore jusqu'à ce que l'apparition de l'imprimerie perpétue la popularité d'une lettre dont elle favorise la diffusion. En grec, en latin, en français, en italien, en occitan, en allemand, en flamand, en anglais, en hébreu, ou en serbo-croate, elle conserve sa popularité jusqu'aux grandes découvertes, au xv^e siècle.

Sur le plan de l'exploitation politique, le discours conforte sinon fonde vraiment l'idée de la présence d'un royaume perdu de chrétiens établis quelque part au fond de l'immense Asie centrale. Mais l'élément psychologiquement le plus intrusif relève de la description des choses étonnantes, des *mirabilia*, qui lanceront sur les routes toutes sortes d'aventuriers dont les motifs se déclineront de la quête mystique du plus pur aloi aux entreprises de brigands dont les desseins passent d'emblée par le meurtre et le pillage. Un état entre courage et sordidité que l'on retrouvera au moment des grandes découvertes autour des mythes de l'Eldorado ou de la fontaine de Jouvence. Il reste que de l'Italie à l'Écosse, de la Suède à l'Espagne, les rois chrétiens répondent au prêtre Jean, sa figure ne cessant d'évoluer entre figure littéraire et fantasme géopolitique. Jusqu'à Alexandre III, pape de 1159 à 1181, qui envoie en Asie son médecin, Philippe, avec une ambassade personnelle et une lettre adressée à l'énigmatique personnage, « à son fils en Christ le plus cher, au célèbre et tout-puissant roi des Indes, au très saint prêtre Jean ». Au fil du document, le souverain pontife sollicite son soutien à la croisade qu'il est sur le point d'entreprendre contre les musulmans. Du voyage de Philippe, porté disparu, on ne saura rien de plus cependant et la missive du pape demeurera sans réponse. Pour autant, l'*Epistola* n'en continuera pas moins à circuler, retenant plusieurs embellissements avec chaque copie.

Entre temps, au Proche-Orient, un nouvel ennemi s'est imposé face aux États latins. Kurde et musulman, celui-ci impressionne jusqu'aux croisés

par son courage tout autant que par son sens politique, son intelligence, son extrême noblesse et son extrême générosité. Le sultan ayyubide SALADIN, après être parvenu à réunir la Syrie sunnite à l'Égypte chiite, ne tarde pas en effet à mettre à mal les princes chrétiens enfermés dans leurs propres querelles. Quand il s'empare de Jérusalem en 1187, il sait en revanche en interdire le carnage et épargner le Saint-Sépulcre qui avait été presque totalement restauré et réaménagé par les Croisés.

Contre ce nouvel adversaire, deux ans plus tard, la troisième croisade est lancée. Portée par Richard I^{er} d'Angleterre, la « croisade des rois » parvient à sauver *in extremis* la Syrie franque et permet l'établissement d'un nouveau royaume de Jérusalem. Mais il ne s'agit plus que d'États côtiers désormais. L'idéal croisé quitte maintenant l'Orient pour se tourner vers des théâtres occidentaux. Des cibles nouvelles se dessinent, Constantinople par exemple mais aussi les Albigeois, païens du nord, ... De cette translation résulte un moindre intérêt pour une alliance avec le prêtre Jean. *L'Epistola* pour autant n'en continue pas moins à circuler avec le même intérêt. Mais la part de rêve qu'elle véhicule ne s'inscrira pas par exemple dans cette tragique quatrième croisade qui s'achève en 1204 sur le sac de Constantinople.

Il faut attendre la cinquième croisade en 1217 pour retrouver une expédition plus proche des idéaux initiaux. L'ambition stratégique est d'envahir et de conquérir une partie du sultanat d'Égypte afin de pouvoir échanger les territoires conquis contre les anciens territoires du royaume de Jérusalem. Lancée par le pape Honorius III, l'entreprise manque de tourner à la catastrophe. Les Francs, paralysés par leurs querelles, en profitent d'autant moins que le légat du pape qui a pris la tête de l'expédition manque par son intransigeance toutes les opportunités, refusant les négociations au bon moment.

La période était pourtant favorable pour attaquer l'Islam. À ce moment en effet, les armées mongoles de GENGIS KHAN menacent le califat abbasside de Bagdad et les princes musulmans se trouvent partagés entre le désir de prêter main-forte au sultan d'Égypte contre les Francs et celui de secourir le calife contre les hordes mongoles. C'est ce qui encourage Jacques DE VITRY, l'évêque d'Acre, à son retour de la croisade en 1221, à en rapporter néanmoins quelques bonnes nouvelles : le roi David de l'Inde, fils ou petit-fils du prêtre Jean, aurait mobilisé ses armées contre les Sarrasins. Il aurait déjà conquis la Perse et se dirigerait vers Bagdad. Ce descendant du grand roi qui avait vaincu les Seldjoukides près d'un siècle plus tôt envisagerait

à son tour la reconquête puis la reconstruction de Jérusalem. À vrai dire, l'évêque d'Acire ne se trompe pas quand il avance qu'un grand roi a conquis la Perse sauf que ce « roi David » n'est très probablement autre que GENGIS KHAN dont le règne projette à nouveau l'histoire du prêtre Jean vers l'Asie centrale. Car il est vrai que le chef mongol s'est révélé étonnamment tolérant des croyances religieuses chez les sujets qui ne résistent pas à son pouvoir au point d'être considéré comme un fléau par les ennemis du christianisme. Après 1258, les Européens s'empresseront d'ailleurs de voir son influence dans le sac de Bagdad perpétré par les troupes de son petit-fils HULAGU.

Sur un plan plus général, il faut constater que l'établissement de l'Empire mongol donne aux Occidentaux la possibilité de visiter ces pays qu'ils n'avaient jamais vus auparavant, au-delà du monde musulman. Les routes de la steppe sont sécurisées par le grand *khan* et ses héritiers. Aussi est-ce la croyance qu'un royaume nestorien perdu existait à l'Est, ou que le salut des États croisés dépendrait d'une alliance avec un monarque oriental, qui justifie, entre 1245 et 1253, l'envoi de nombreux ambassadeurs et missionnaires à la cour des *khans*. Et dès 1245 notamment, le pape Innocent IV envoie une ambassade au *kha khan* GÜYÜK qui ne manque pas de lui répondre. Mais dès lors, chroniqueurs et explorateurs dépouillent momentanément l'image du prêtre Jean de ses aspects merveilleux pour l'évoquer désormais de manière plus réaliste. Tel que le décrivent les narrateurs il n'est plus la représentation d'un roi héros invincible mais simplement celle de l'un des nombreux adversaires des Mongols finalement vaincu par eux. Jusqu'à ce que, avec l'effondrement de l'Empire mongol, il apparaisse que la piste asiatique mène désormais à des identifications erronées, les Européens commencent à s'éloigner de l'idée que le prêtre Jean n'ait jamais vraiment été un roi d'Asie centrale. En tout cas, ils gardent peu d'espoir désormais de le trouver dans ces régions.

C'est pour cette même raison que, au vu des documents qui circulent entre 1357 et 1371, le domaine du roi-prêtre paraît reprendre ses aspects fantastiques et que, quittant les steppes de l'Asie centrale, il opère un retour vers l'Inde proprement dite ou quelque autre endroit tout aussi exotique. La présence ancienne des communautés de chrétiens indiens, appelés chrétiens de saint Thomas, du nom de l'apôtre réputé évangéliste de l'Inde, est un fait connu depuis longtemps. Les brahmanes, réputés chastes et vertueux, sont même un moment pris pour des chrétiens retirés du monde. On trouve également une allusion à un souverain chrétien de l'Inde du Nord dans le récit que Ruy GONZALES DE CLAVIJO fait de son ambassade auprès de

TAMERLAN en 1406, mais il se contente de le désigner par une initiale : « On l'appelle N. ». Mais en cette fin du Moyen Âge, ce que l'on désigne par Inde recouvre un concept vague sujet encore à confusion, notamment chez les cartographes qui en poussent les limites jusqu'en Afrique orientale. Aussi très vite, l'hypothèse indienne peine-t-elle à son tour à satisfaire.

En revanche, les Occidentaux connaissent aussi l'existence, quelque part en Afrique de l'Est, d'un royaume chrétien situé au-delà de la Nubie ou de l'Égypte. Il leur a été révélé par des moines abyssins arrivés en pèlerinage à Jérusalem mais aussi en 1306 par la venue en Europe de trente ambassadeurs du monarque éthiopien Wādām ARAD ; un nouvel intérêt s'éveille alors d'autant que, dans la relation de leur visite, un prêtre Jean est mentionné comme patriarche de leur Église. Parvenant en 1310, en Avignon, les mêmes légats remettaient au pape Clément V une lettre du *Roi des rois* d'Éthiopie.

La première mention d'un prêtre Jean explicitement africain n'apparaît cependant qu'en 1328 lorsqu'un moine dominicain, le frère Jourdain DE SÉVERAC, qui avait été nommé évêque sur la côte du Malabar par le pape Jean XXII, rédige à son retour une relation de son voyage. Dans les *Mirabilia Descripta*, le religieux parle de l'Inde troisième, qu'il situe vaguement « du côté de l'Afrique orientale, près du lac Zanzibar ».

Dans le même temps, depuis la fin de ^{xv}^e siècle, on observe que l'attention de la chrétienté s'est déplacée de l'Extrême-Orient à l'Extrême-Occident. Après que Christophe COLOMB a atteint les rives d'un Nouveau Monde en effet, c'est vers cette direction que se reportent plutôt les rêves de mystérieuses cités, de monarques tout-puissants, de terres paradisiaques peuplées de créatures fabuleuses, et d'espaces à conquérir. Et pourtant, en dépit de cette tendance, le mythe du prêtre Jean souffre peu de la translation. Comme depuis le ^{xiv}^e siècle on a plus ou moins imaginé que le roi d'Éthiopie pourrait bien être ce fameux prêtre Jean, le mythe ne s'estompe pas, il se déplace. Ne s'agit-il pas en effet d'un souverain chrétien régnant sur une vaste terre par-delà celles de l'islam ? D'autant que sur le plan géopolitique, le monde musulman n'a rien perdu de son importance depuis que le sultan ottoman s'est emparé de Constantinople en 1453, scellant définitivement par cette victoire la disparition de l'Empire romain d'Orient. Aussi l'Afrique se substitue-t-elle alors progressivement à l'Inde tandis que le rêve sinon le projet reste finalement le même.

Cette nouvelle perception, cette nouvelle hypothèse, se trouve en définitive portée par l'épopée maritime des Portugais. Le mythe est en effet repris

sous une forme quelque peu modifiée par les navigateurs qui sous l'impulsion de l'*infante* Henrique se lancent à partir de 1434 à la découverte des côtes africaines. La recherche du royaume du prêtre Jean participera ainsi partiellement à la justification de leurs voyages de découverte et, partant, conduira à la circumnavigation de l'Afrique. Au passage, lorsqu'ils abordent la côte de l'actuel Bénin, les marins y entendent parler d'un grand roi et prêtre chrétien dont le royaume se situerait loin à l'intérieur du continent...

Mais l'idée s'est déjà installée. Quand les envoyés du roi des rois éthiopiens ZAREĀ YĀEQÖB assistent au concile de Florence entre 1439 à 1441, ils s'étonnent d'entendre les prélats insister pour identifier leur souverain à un « prêtre Jean ». Ils tentent même en vain d'expliquer qu'aucun souverain de ce nom ne figure depuis des siècles dans la liste de leurs rois. Reste que la venue en Europe d'autres voyageurs éthiopiens, ainsi que la diffusion d'informations provenant de chrétiens ayant séjourné au Moyen-Orient et en Arabie, confortent l'opinion qu'il existe bien quelque part vers la pointe nord-est de l'Afrique un royaume chrétien nommé Éthiopie dont le souverain, à la fois prêtre et roi, est en guerre contre les musulmans. Plusieurs chroniqueurs arabes lui prêtent même le pouvoir redoutable de détourner le cours du Nil pour assécher et ruiner le Soudan et l'Égypte. Aussi la menace de cette arme écologique renforce-t-elle le désir des chrétiens de reconnaître en lui un allié contre l'islam.

Les informations sur l'emplacement exact de ce pays et sur son roi, que l'on continue malgré tout à appeler le prêtre Jean, n'en restent pas moins assez floues. Pourtant, lors du passage d'un ambassadeur éthiopien du nom de GIYORGIS à Lisbonne en 1452, peut-être est-il déjà question d'un projet d'alliance. Le roi du Portugal, Alfonso V ne décide-t-il pas en effet en 1454 que l'Ordre du Christ, dont le prince Henrique est le grand maître, ajoutera à sa juridiction la Guinée, la Nubie et l'Éthiopie. Mais du chemin de l'Éthiopie, on sait encore peu. Les choses se précisent quand, en 1487, le roi Joao II prend la décision d'envoyer Bartolomeu DIAS par voie de mer le long des côtes africaines avec pour ordre, outre la poursuite de la route de l'océan à l'Inde sinon de trouver le pays du prêtre Jean, au moins de recueillir les renseignements qui permettront de l'identifier. La même année, le monarque décide encore de missionner par voie de terre deux hommes expérimentés, Afonso DE PAIVA et Pêro DA COVILHĀ, afin qu'ils procèdent à une exploration dans le Proche-Orient et dans les régions voisines de l'Asie et de l'Afrique. Il s'agit de découvrir certaines épices mais aussi de découvrir un accès terrestre à la terre du prêtre Jean à l'adresse duquel il leur est

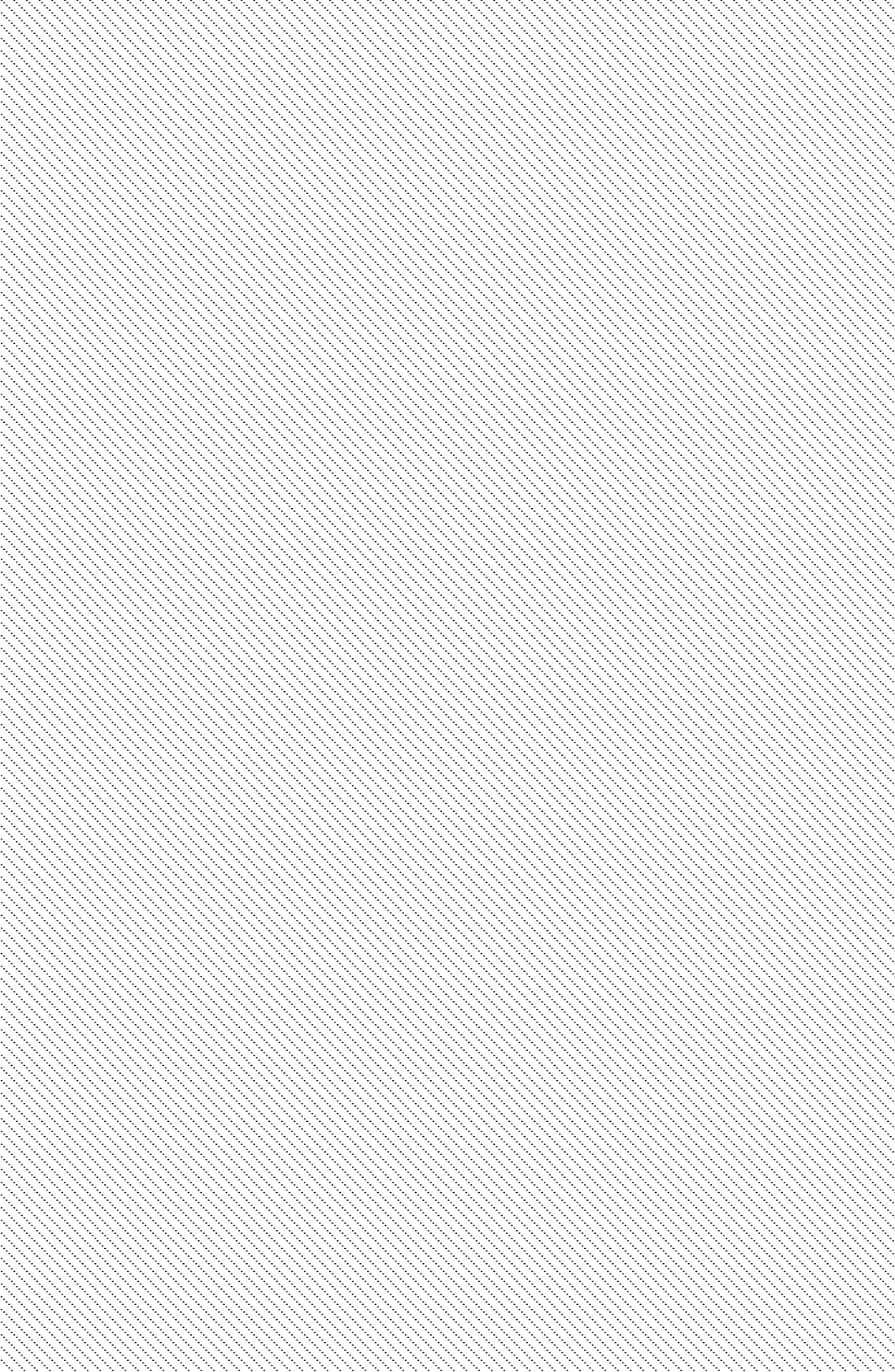
remis une lettre. Si Afonso DE PAIVA qui se dirige vers l'Éthiopie disparaît en cours de route, sans laisser de trace, Pêro DA COVILHÃ parvient en Inde. De retour au Caire il lui est remis une lettre du roi João II qui lui ordonne de poursuivre coûte que coûte la recherche du prêtre Jean. Et en 1494, Pêro DA COVILHÃ est effectivement reçu par le roi des rois ESKENDER. Quelques années plus tard, la relation est un fait établi et ALBUQUERQUE écrira à son roi pour lui demander de la main-d'œuvre afin d'aider le prêtre Jean à détourner les sources du Nil, action propre à porter préjudice à la puissance du sultan du Caire. Une nouvelle ambassade portugaise envoyée en 1520 est reçue par LEBNA DENGEL. Si le souverain n'a aucune raison de se reconnaître dans un tel « prêtre Jean », les Portugais qui n'en démordent pas s'obstineront à appeler ainsi tous les monarques éthiopiens ; pour le prestige sans doute où bien, hypothèse plus improbable, parce que les sujets s'adressent au monarque africain par son titre d'appel *djan hoy*, ce qui peut avoir semblé relever d'une analogie phonétique avec Jean, en amharique Iohannès.

Lorsque dans les années 1541-1542, la guerre fait rage entre le souverain éthiopien et l'émir de Harar, Mohamed AHMED « GRAGN », qui a lancé la guerre sainte contre l'empire chrétien, les Portugais enverront un contingent placé aux ordres de Cristobaõ DE GAMA soutenir leur allié.

Dès lors, les portulans représenteront le royaume du prêtre Jean en Afrique, transformant ainsi une légende en réalité géographique. C'est pourquoi l'expression « prêtre Jean » s'appliquera jusqu'au XVII^e siècle pour désigner le souverain d'Éthiopie.

Ce n'est qu'au XVII^e siècle que l'orientaliste allemand Iob LUDOLF (1624-1704), dûment renseigné par son informateur éthiopien démontrera qu'il n'y avait aucun crédit à apporter à une quelconque relation entre le prêtre Jean et la royauté éthiopienne. En effet, si quatre monarques éthiopiens ont porté le nom de règne de IOHANNÈS, aucun d'eux n'aura régné avant 1667.

Recensions



Angaekkot (안개꽃)

Justine GOSSART

L'Harmattan, juillet 2014, 78 pages, 10,50 €

L'unité de temps et d'espace de ce petit ouvrage, qui pourrait être qualifié de « confession », est un endroit que nous connaissons tous : l'INALCO de la rue de Lille, objet de tant de nostalgies...

Nous sommes au cœur d'un drame qui ne dit jamais son nom, sur fond d'études de coréen.

L'ordre chronologique choisi pour ce court récit ménage le suspens et il serait malvenu d'en dévoiler ici l'intrigue. Il semble toutefois nécessaire de trahir partiellement le secret en donnant une traduction sommaire du titre : *angaekkot* signifie littéralement « fleurs de brouillard » ; en Corée, ces fleurs symbolisent l'amour fou et le caractère irréversible de la séparation.

Justine GOSSART nous entraîne habilement dans ce qui fut pour elle une expérience unique. Et nous vibrons avec elle de ces aspirations poétiques, intellectuelles et sentimentales exacerbées, comme seules les femmes en sont capables.

Cette confession a pour objectif d'extirper une épine terrible de souffrance. En libérant la parole, cet exutoire donne à l'auteure la possibilité d'une nouvelle naissance, lui permettant d'atteindre sa vraie nature, puisqu'elle se consacre désormais à la psychanalyse, de façon professionnelle.

Françoise MOREUX

Aux portes du ciel– La statuaire taoïste du Hunan

Patrice FAVA

Éditions Les Belles Lettres, janvier 2014, 656 pages, 55,00 €

Cinéaste, auteur d'admirables films ethnographiques (CNRS) sur divers aspects de la Chine actuelle et la religion chinoise populaire, collaborateur de Kristofer SCHIPPER, Patrice FAVA est devenu un important sinologue spécialiste du taoïsme. Il possède cette qualité, pas si fréquente chez les anthropologues, d'empathie et de sympathie, au sens fort, avec les peuples chez qui il enquête. On sent très bien, au cours des récits de cérémonies, de

visites qu'il fait aux femmes et aux hommes vivant dans la religion taoïste, qu'il est ému, ravi, amusé: et il transmet très bien son profond intérêt pour ces croyants. On se demande même s'il n'y croit pas lui-même, à ces « choses » qui « ouvrent les portes du ciel ». On sait que son directeur de recherches, Kristofer SCHIPPER, fut lui-même initié comme maître taoïste. De SCHIPPER, il faut lire les deux livres destinés à un large public: *Le Corps taoïste* (1982) et *La Religion de la Chine, La tradition vivante* (Fayard, 2008). FAVA invoque Paul VEYNE pour renforcer son empathie avec ces taoïstes: « La religion n'est pas une ruse psychique, nous ne bricolons pas à notre insu des croyances consolatrices. Le divin, le sacré est une qualité primaire qu'on ne peut pas dériver d'autre chose. La fabulation religieuse n'est pas inconsciemment utilitaire, elle est elle-même sa fin, et suffit à sa propre satisfaction. »

D'autre part, afin de comprendre la puissance qui émane de ces statuettes, il se réfère à la théorie de l'intentionnalité d'Alfred GELL (*Art and Agency*, Oxford 1998): « Les objets exercent en effet un pouvoir d'attraction et de fascination en fonction des intentionnalités dont ils sont investis, selon un mode qu'il appelle, à la suite de TYLOR, l'animisme. »

Sur la fonction de ces rites, FAVA rappelle l'opinion de SCHIPPER: le maître taoïste ainsi que les dieux qu'il invite lors de ces banquets célestes *jiao* pouvant durer plusieurs jours vont acquérir une nouvelle transcendance. Quant aux simples fidèles, ils renouvellent au cours de ces fêtes communautaires, leur alliance avec les dieux et en profitent pour demander aide et protection. Les chefs de la communauté et les représentants locaux sont, à cette occasion, réélus ou réinvestis dans leurs fonctions. Tous montent en grade, et la société taoïste réaffirme sa cohésion.

Après avoir été de leur vivant des intermédiaires entre les humains et les dieux, les maîtres taoïstes deviennent presque tous des divinités locales. On consulte encore les oracles, on interprète les signes célestes: les statues s'expriment souvent par l'intermédiaire de médiums. En ce qui concerne le fameux « culte des ancêtres », il faut comprendre que les ancêtres sont des intermédiaires entre les survivants et les dieux. Comme le montre bien Stephen BOKENKAMP, lorsque l'empereur Liu Xiu 劉秀, en l'an 56, préside aux sacrifices *fong* et *shan* dans la montagne du Taishan, le fondateur de la dynastie Han et son épouse, qui sont ses ancêtres directs, non seulement sont présents à ses côtés, mais font de surcroît office de messagers auprès de la hiérarchie céleste. « Le culte des ancêtres, en tant qu'intermédiaires, est manifeste dans les sacrifices impériaux, mais tout autant dans les rites domestiques [...]. Ils sont censés habiter au sommet de la bureaucratie

et sont même souvent perçus comme résidant dans les constellations qui gravitent autour de l'étoile polaire. » C'est sous cet angle, plus que sous celui de la piété filiale, qu'il faut comprendre la présence de statues d'ancêtres sur les autels familiaux.

L'antagonisme qui oppose sur le plan théologique shamans et taoïstes n'exclut pas leur coopération. FAVA décrit une cérémonie de possession à laquelle il a assisté. Je résume : le médium arrive sur place, il saisit un brancard de palanquin contenant les statuettes des dieux, s'effondre, se relève, agrippé au palanquin, sort en courant sous les hurlements de la foule. Il s'arrête en contrebas, écrit un talisman contenant ces mots : « talisman transcendant pour décapiter les forces démoniaques ». Quand la transe a pris fin, le médium s'assied sur la chaise de rotin et fume une cigarette.

FAVA, qui vit en Chine depuis très longtemps, a collectionné depuis plus de dix ans, sur place au Hunan beaucoup de sculptures hautes de trente à cinquante centimètres (sur un total d'environ deux mille statuettes datant de la dernière dynastie impériale, les Qing – Mandchous – ayant régné de 1644 à 1911.

L'auteur engage un débat avec des autorités comme Claude LÉVI-STRAUSS, Philippe DESCOLA ou Marcel GAUCHET. Ce livre merveilleux, extrêmement beau, n'est pas destiné aux seuls sinologues mais peut être lu avec profit par des lecteurs simplement cultivés.

Patrice FAVA avait écouté mes cours de grammaire chinoise à l'université Paris-VIII à Vincennes en 1969.

Maurice COYAUD

Le Dernier Chat noir

Eugène TRIVIZAS

Traduit du grec par Michèle JUSTRABO¹

Éditions du Jasmin, septembre 2013, 255 pages, 17,00 €

Publié en Grèce en 2001, ce conte allégorique qui a été traduit très vite en anglais puis en diverses et nombreuses langues, notamment chinois, italien, espagnol, russe, hébreu, turc, norvégien, n'a paru en France et en français qu'en 2013.

1. Professeur de lettres classiques et diplômée de l'INALCO (master professionnel de traduction)

Eugène TRIVIZAS, docteur en droit, vit entre la Grèce et l'Angleterre où il enseigne la criminologie comparée à l'université de Reading. Il a écrit plus d'une centaine de livres pour la jeunesse. Il est finaliste du prix Hans Christian Andersen en 2006, et a été nommé pour le prix Astrid Lindgren 2014.

Certains de ses récits ont fait l'objet d'adaptations théâtrales ou cinématographiques et à la lecture de ce roman d'action *Le Dernier Chat noir*, nous ne pouvons nous en étonner, tant les images, riches et cocasses, se succèdent à un rythme effréné, comme dans un dessin animé. Car l'humour et la dérision ne sont jamais absents du récit, tout comme un vocabulaire allusif et inventif.

C'est donc en souriant à demi, car derrière le style primesautier et les jeux de mot (souvent appauvris malheureusement du fait de la traduction), on comprend immédiatement que cette fable est ancrée dans une réalité beaucoup moins séduisante. Les chats noirs portent malheur, tout le monde le sait bien, il s'agit donc de les anéantir, les exterminer. Mais quel funeste organisme peut bien se charger de cette tâche sordide ? La société protectrice des superstitieux, bien sûr ! Avec l'appui dissimulé des politiques qui légalisent de telles actions. Mais en arrière-plan, nous découvrons des intérêts mercantiles encore moins reluisants... Et là, nous grinçons des dents, car dans le passé proche ou lointain, et même dans l'actualité présente, nous viennent des images que notre morale voudrait occulter.

Mais l'histoire se répète, et pas seulement dans le monde félin... Hélas !

Françoise MOREUX

Les Dits du derviche Bektachi

Textes traduits du turc par Catherine BALIVET et Hasan KARTAL

Éditions Non Lieu, Paris, mars 2014, 103 pages, 12,00 €

Construit habilement autour d'un texte présenté et établi par Michel BALIVET, l'ouvrage intitulé *Les dits du derviche Bektachi* rassemble plus d'une centaine d'anecdotes traduites du turc par Catherine BALIVET et Hasan KARTAL et accompagnées d'illustrations ainsi que d'un glossaire et d'une bibliographie.

Dans sa préface, Michel BALIVET commence par rappeler que les « histoires drolatiques » de Nasreddin Hodja sont bien connues dans le

monde musulman. C'est un personnage facétieux à la fois malin et naïf dont l'humour, parfois d'une logique implacable et parfois d'une absurdité absolue, est marqué par le bon sens populaire et une certaine sagesse. Mélange d'homme de religion et de maître d'école, Nasreddin est un *hodja*, et comme tel, la mosquée ou les rites de l'islam ne sont pas pour lui sujets à plaisanterie.

Tout autre est le derviche Bektachi qui, tout en étant un homme de religion comme le *hodja*, est un sorte de moine musulman, généralement pauvre, en persan *darvich* ou en arabe *fakir*, « pauvre devant Dieu » qui est devenu un dénonciateur de la bigoterie, du formalisme rituel, de l'hypocrisie sociale et du fanatisme idéologique. Ses armes sont pacifiques mais redoutablement efficaces: la moquerie qui fait mouche, le refus d'obtempérer, l'individualisme du penseur libre, la transgression religieuse pratiquée avec constance et application comme un art de vivre.

Cet « esprit Bektachi » règne sur le monde turc depuis les temps de l'Empire ottoman. Il est transmis d'un personnage supposé impie par des plaisanteries qui reflètent fidèlement la liberté de l'individu face aux contraintes sociales et religieuses. Non seulement Bektachi se joue avec jubilation des identités religieuses pour se moquer du formalisme, mais il va parfois encore plus loin en s'en prenant à Dieu et à l'imagerie naïve qui le représente.

Dans l'historiette: *La durée du Ramadan*, on demande à Bektachi combien de jours dure cette période annuelle de jeûne. Il répond: - Pour ceux qui font le jeûne, il semble durer au mois 60 jours; pour ceux qui ne le font pas, c'est les 30 jours réglementaires.

Dans: *Voyage*, on demande à Bektachi quelques jours avant le Ramadan: - Le Ramadan sacré arrive, que vas-tu faire? Bektachi: - Une seule solution: je vais voyager.

Dans: *Pont détruit*, Bektachi était en train de fumer au bout d'un pont détruit près du village. C'était Ramadan mais il s'en moquait. Un passant le vit tranquillement en train de fumer et lui demanda: - Baba, le Ramadan n'est-il pas venu dans ce village? Bektachi montrant le pont détruit: - Les troupeaux ne passent plus sur ce pont; comment voulez-vous que le Ramadan y passe? »

Michel BALIVET poursuit ses explications dans sa postface sur « L'esprit Bektachi. L'histoire » qui permettent de replacer les anecdotes rassemblées dans l'impact des mystiques dans la société islamo-turque et, notamment, l'influence durable en Turquie de Mevlana Djelaleddin RUMI (1207-1273), fondateur des « derviches tourneurs », et du mouvement des Bektachis

issu du contemporain de MEVLANA, Hadji BEKTACH, à l'audience encore plus étendue dans la mesure où il toucha un éventail plus large et consacra une partie de ses activités au contact des non-musulmans, sujets des sultans, majoritaires dans les Balkans ottomans.

Historiquement, cette coloration populaire des Bektachis, censée incarner une mentalité typiquement turque, n'a jamais empêché une grande audience de la confrérie chez les cadres dirigeants de l'Empire ottoman, et en particulier dans les milieux militaires où le célèbre corps des Janissaires était encadré par des « aumôniers » bektachis.

Cet ouvrage plein de ressources, réjouira les esprits espiègles comme ceux à la recherche de références savantes. La présence d'un glossaire et d'une bibliographie permet aux lecteurs intéressés de continuer leur chemin dans une meilleure connaissance des coutumes et de l'esprit bektachi.

Évelyne NOYGUES

La Fuite du temps 日光流年

YAN Lianke 阎连科

Traduit du chinois par Brigitte GUILBAUD

Éditions Philippe Picquier, janvier 2014, 606 pages, 22,00 €

Plus que la fuite du temps, c'est plutôt la remontée dans le temps qui est évoquée dans ce roman de YAN Lianke. L'auteur reste fidèle à un style allégorique, cependant enraciné dans une réalité bien concrète et une expérience vécue d'un écrivain profondément attaché à la terre chinoise, celle du Henan.

Lorsqu'on débute la lecture de ses œuvres, qui se ressemblent par leur construction, on a la sensation (et la crainte) qu'on va lire indéfiniment la même œuvre, et pourtant son style percutant réussit à nous transporter là où il en a décidé. Et nous voilà dans une déclinaison du pouvoir du parti, du courage indéfectible des hommes, de la vie et de la mort, de l'amour et des relations si complexes entre les individus, mais aussi des rivalités entre clans familiaux, nourries des promesses solennelles et des mensonges, des utopies et des lâchetés... la vie quoi! Mais la vie qui coule, rouge comme le sang, la vie qui dépend de la quantité et de la qualité des récoltes, la vie

tributaire de décisions plus ou moins sensées des autorités, des nouvelles idéologies...

C'est toujours un sort particulier qui est réservé aux héros des récits, une malédiction : ici, à Sanming cun 三名村 (Les trois patronymes), tous les villageois, sans exception, ne peuvent dépasser l'âge de 40 ans et meurent de la maladie de la « gorge obstruée ». Il y a toujours un sacrifice à accomplir : ce sera dans le présent roman la peau humaine, la peau des jambes qu'on va vendre à l'hôpital des grands brûlés, dans cette ville lointaine non seulement par la distance, mais par des mœurs qui défient la morale rurale habituelle.

Et puisqu'il est bien question de temps, celui du roman s'écoule dans l'autre sens et il nous délivre, au fil des quatre grandes divisions¹ de l'ouvrage, les éléments qui nous permettent de mieux saisir d'où proviennent les rancœurs, les espoirs déçus, les vanités et les pauvretés d'âme et de cœur.

Assurément, l'auteur originaire du Henan n'a pas à chercher très loin les drames successifs qui ont marqué la province au fil de la deuxième moitié du xx^e siècle. La référence à une maladie à laquelle on ne peut échapper fait immanquablement penser au scandale du sida contracté par les paysans lors de dons de sang, touchant des villages entiers...

Françoise MOREUX

Gorbatchev

Bernard LECOMTE

Éditions Perrin, Paris, mars 2014, 462 pages, 24,00 €

Vingt-cinq ans après la chute du Mur de Berlin, vingt-trois ans après l'éclatement de l'URSS, mille questions se posent encore sur cet écroulement d'un système et des dizaines d'ouvrages sur GORBATCHEV tentent de répondre à l'énigme que fut cet artisan de la fin du totalitarisme.

À son tour, Bernard LECOMTE, ancien élève de russe et de polonais à l'INALCO, grand journaliste observateur *in vivo* de cette glissade géopolitique qui entraîne l'URSS, puis l'Europe de l'Est, vers un destin souhaité par l'Ouest, mais retardé par l'histoire. Dans cet ouvrage embrassant la

1. Il s'agit de quatre livres, à ne pas confondre avec un précédent roman intitulé *Les Quatre Livres...*

biographie de GORBATCHEV, l'auteur tente de répondre au mystère de cette personnalité encore auréolée des succès de la *perestroïka* (restructuration) et de la *glasnost* (transparence) en Occident, mais désormais homme politique le plus haï par les populations de l'ex-Union soviétique. Dès 1990, il est hué à la parade du 1^{er} mai sur la place Rouge !

Suivant pas à pas le cursus de ce jeune paysan de Stavropol (région du Caucase) monté à Moscou faire ses études de droit ponctuées par la mort de STALINE en 1953 et par la rencontre avec sa future femme Raïssa, l'auteur souligne le parcours classique d'un jeune communiste. D'abord *komsomol* (militant du Parti communiste) local de Stavropol, courtisan des hiérarques du Parti venant prendre les eaux dans les fameuses stations du Caucase, adoubé par KOULAKOV, le vice-ministre de l'agriculture, il est à 40 ans premier secrétaire du Parti de Stavropol, à 48 ans membre du Comité central du PCUS, à 50 ans membre du Politburo et à 54 ans secrétaire général (*Gensek*) du Parti. Au milieu des vieillards qui ont successivement dirigé l'URSS, BREJNEV, SOUSLOV, ANDROPOV, TCHERNENKO, ce jeune méridional beau, jovial, fait tache... et la biologie va l'aider puisque tous meurent l'un après l'autre... en trois ans. Jeune, au physique agréable malgré une calvitie précoce, tribun doué d'empathie, ayant voyagé à l'étranger (Belgique, RFA, Grande-Bretagne, Canada) et lucide sur l'état de l'URSS, il ne craint pas d'affronter les critiques des conservateurs et, suivant l'exemple de son modèle ANDROPOV, il va sortir du Kremlin, « aller vers le peuple », visiter l'Ukraine et la Sibérie et conclure : « Notre pays régresse, *tak Jit'nel'zia*, on ne peut vivre ainsi ».

Avec habileté, en douceur, GORBATCHEV va en cinq ans faire oublier BREJNEV, tenter de sortir l'URSS du *zastoï*, la stagnation (files d'attente partout, endettement énorme, retard dans l'industrie, fiasco de l'agriculture, société bâillonnée, alcoolisme galopant, néant de la culture où ceux qui « pensent autrement » sont pourchassés.

Ce sont les travaux d'Hercule : à coup de discours, d'apparitions à la télévision, de visites d'usines et de régions, GORBATCHEV va tenter de faire bouger le mammoth soviétique grâce à une épuration permanente des cadres du Parti.

L'État de droit, la pluralité des opinions, l'initiative économique que le Parti jugulait, l'ouverture vers l'étranger, la vérité plutôt que le mensonge, tels sont les thèmes ressassés pendant six ans, sans oublier la lutte contre l'ivrognerie qui vaudra à GORBATCHEV l'épithète de « *mineralny sekretar* » secrétaire minéral !

Au fil des chapitres très documentés, Bernard LECOMTE décrit le cheminement de cet activisme quelquefois désordonné du *Gensek* persuadé qu'on

peut gouverner par les mots. Or, il faut constater que l'économie se désorganise partout et que le niveau de vie ne s'améliore pas. En 1989, une grève de mineurs de Sibérie fait éclater l'ampleur du désastre. « Depuis GORBATCHEV c'est pire qu'avant » ! Le constat populaire est amer. Le ministère de la parole n'a pas suffi.

Bien plus, le Parti se rebelle ; déjà traumatisé par le rapport KHROUCHTCHEV de 1956, il est prié au congrès du Parti de 1989 de « se restructurer tout en gardant son rôle dirigeant ». Trois millions de membres actifs du Parti craignent pour leurs privilèges.

Bien pire, « la nouvelle pensée » qui prône la liberté de choix du modèle socio-économique influe et sur les républiques baltes et sur les régions du Caucase aux minorités agissantes et évidemment sur les pays du Comecon (Pologne, Tchécoslovaquie, Hongrie) pour finir en RDA avec la chute du Mur de Berlin.

Au sommet, outre des conservateurs demeurés au Politburo, le trublion Boris ELTSINE se dresse contre le *Gensek* victime du « vertige du succès ». C'est lui qui décrètera la fin du rôle dirigeant du Parti suite au putsch raté de 1991 organisé par les conservateurs du Parti alors que GORBATCHEV humilié prend encore sa défense ainsi que celle d'une Union soviétique intouchable.

L'auteur décrit alors en trois chapitres la confusion régnant durant l'année 1991 : indépendance autoproclamée des Républiques soviétiques, naissance de la communauté des États indépendants (Russie, Ukraine, Biélorussie). GORBATCHEV tombe dans la poubelle de l'histoire et le drapeau russe flotte sur le Kremlin.

Il faut, avec Bernard LECOMTE, se souvenir du positif : ouverture politique, fin de la guerre froide, retrait des troupes de l'Afghanistan, libertés personnelles reconquises. À son grand dam, Mikhaïl GORBATCHEV a ignoré la parabole de l'historien Michel HELLER : « Le totalitarisme est comme un œuf, pour changer sa forme il faut le briser ».

Françoise BARRY

Les Indo-Européens ; faits, débats, solutions

Iaroslav LEBEDYNSKI

Éditions Errances, janvier 2014, 224 pages, 29,00 €

Pour avoir affirmé la parenté de plusieurs langues européennes et asiatiques, LEIBNIZ est reconnu comme un précurseur des études indo-européennes qui fleurissent au XIX^e siècle. Franz BOPP impose dans l'usage l'appellation d'« indo-européen ». Ce qualificatif désigne un ensemble linguistique qui regroupe des langues apparentées par le lexique et la grammaire. Son existence dérive d'un parler originel très ancien, à l'image de la commune origine latine qui à un stade secondaire rapproche le français, l'italien et l'espagnol. Mais quand, où et par qui la langue-mère indo-européenne a-t-elle été parlée? Telle est l'enquête que le professeur Iaroslav LEBEDYNSKY a entrepris de conduire avec méthode, clarté et précision dans une édition revue et corrigée. Sa démarche se développe en trois étapes progressives selon un triptyque linguistique, ethnoculturel et archéologique.

Dès le XIX^e siècle, l'existence d'une langue indo-européenne originelle était largement admise et les savants se sont employés à la reconstituer. L'« illusion sanscrite » qui prenait à tort le sanscrit pour de l'indo-européen quasiment intact a faussé les premiers débats sur la reconstruction de la langue primitive que les comparatistes s'efforçaient de retrouver. Le tableau qu'ils élaborent est désorganisé par les découvertes du XX^e siècle, en particulier par celle de l'anatolien, attesté dès le XVII^e siècle av. J.-C. et aujourd'hui éteint. Les données anatoliennes montrent que la langue-mère a connu avant son éclatement plusieurs états qui lui confèrent une plus grande profondeur chronologique déduite de la phonologie, du vocabulaire et de la morphologie. L'ensemble linguistique « indo-européen » regroupe les langues apparentées au sein d'unités plus ou moins grandes (albanais, arménien, balto-slave, celtique, germanique, grec, indo-iranien, italique - avec le prolongement des langues romanes) et s'oppose à d'autres familles de langues, principalement ouralo-altaïques et chamito-sémitiques.

Dès lors que l'on admet l'existence d'une langue originelle, on est amené à rechercher celle de la population qui l'aurait parlée : les « Indo-Européens ». De nombreuses théories prétendent répondre à cette question, mais aucune n'est à ce jour parfaitement démontrée. Les Indo-Européens formaient à l'origine une communauté liée par la langue et très

vraisemblablement un ensemble ethnique porteur d'une culture commune. À partir d'un vocabulaire reconstitué et de la comparaison entre les cultures des populations historiques parlant des langues indo-européennes, les savants ont pu mettre en évidence un certain nombre d'institutions, de pratiques sociales et de techniques partagées. La théorie trifonctionnelle de Georges DUMÉZIL ouvre une première fenêtre sur la pensée du « peuple » indo-européen. Selon le schéma dumézilien, la société est organisée en trois fonctions qui recouvrent la souveraineté, la force (guerrière) et la production. La démonstration s'appuie sur l'organisation tripartite des panthéons et des structures sociales, divisées en prêtres/juges, guerriers et producteurs. Les parallélismes constatés dans chacune des grandes cultures indo-européennes laissent supposer qu'ils remontent à un héritage commun.

Par les comparaisons linguistiques, il est relativement facile de situer dans le temps la communauté indo-européenne au moment de son fractionnement. Si les spécialistes s'accordent pour lier son éclatement final au processus de néolithisation, ils divergent quant à sa datation. Partisan d'une datation haute, Colin RENFREW veut associer l'expansion des langues indo-européennes à la diffusion de l'agriculture depuis l'Anatolie. Les données du vocabulaire n'autorisent pas à retenir cette hypothèse. Elles semblent davantage faire apparaître la dissolution de l'unité linguistique indo-européenne comme un phénomène du chalcolithique, soit 3 000 ans plus tard, entre 3500-3000 av. J.-C.

La localisation du foyer originel à partir duquel s'est faite la migration indo-européenne est un problème autrement plus complexe. Il apparaît certain qu'il se trouvait en Eurasie ; mais comment en déceler les indices ? Nous ne connaissons évidemment les Indo-Européens qu'à travers leurs héritiers dont il convient d'interroger les vestiges. Différentes méthodes peuvent aboutir à localiser le berceau des Indo-Européens. L'analyse des traditions religieuses donne des résultats décevants. Les déductions tirées du vocabulaire ne permettent pas de cerner de manière satisfaisante le territoire premier de la communauté indo-européenne. L'utilisation des données de l'anthropologie physique dans le dossier indo-européen prête aux excès, car si de nombreuses traditions semblent valoriser une blondeur distinctive, il ne faut pas en conclure qu'elles conduisent exclusivement vers l'Europe du Nord. Les raisonnements combinés à la géographie dessinent pour les territoires attribués aux héritiers de la communauté indo-européenne deux grandes zones, situées l'une en Europe continentale, l'autre dans les steppes asiatiques.

Si l'on suppose que les Indo-Européens ont formé une communauté non seulement linguistique mais aussi culturelle, on peut penser qu'ils sont représentés par la culture du chalcolithique mise en évidence par le vocabulaire et considérée comme l'ancêtre des cultures de l'âge du bronze et des époques ultérieures. Les principaux éléments attribuables avec certitude aux Indo-Européens sont l'usage du cheval et de la roue et la présence du cuivre et de l'argent. On tend encore à imputer aux Indo-Européens un tempérament guerrier en accord avec une expansion imaginée comme une série de conquêtes. Les porteurs de la culture que l'on peut reconstituer théoriquement étaient encore unis au IV^e millénaire puisqu'ils partageaient le vocabulaire de la première métallurgie (cuivre, or, argent), de la roue et des véhicules.

Il faut se tourner vers l'archéologie pour avoir la traduction concrète du fractionnement qui avec l'expansion territoriale a entraîné l'individualisation des grandes branches ethno-linguistiques indo-européennes. Au cours du xx^e siècle, les archéologues ont proposé trois candidats sérieux pour rendre compte du phénomène : les florissantes cultures « danubiennes », issues du plus ancien courant de néolithisation qui a touché l'Europe à partir de l'Anatolie ; les cultures pastorales des steppes eurasiatiques (suggérées dès le milieu du xix^e siècle par Robert Gordon LATHAM) ; les cultures du nord de l'Europe dont l'homogénéité n'est pas évidente. En voulant lier l'Anatolie à la diffusion des langues indo-européennes, Colin RENFREW aboutissait à des aberrations, par exemple à celle de situer les ancêtres linguistiques des Grecs en Grèce dès 6000 av. J.-C. ! De même, l'hypothèse du foyer indien échafaudée sur l'illusion sanscrite a été abandonnée faute d'élément linguistique ou archéologique probant. Quant au foyer danubien, il apparaît, par ses traditions agricoles, pacifiques, égalitaires et ses cultes féminins, peu conforme à notre modèle de la culture indo-européenne primitive. On en vient ainsi à la « théorie des Kourganes » développée à partir des steppes d'Europe orientale (entre Dniepr et Volga) par l'archéologue lituanienne Marija GIMBUTAS, dans les années 1950.

La néolithisation des steppes européennes à l'est de la zone occupée par les cultures danubiennes et la genèse de la tradition des Kourganes sont des processus encore mal connus. L'attribution aux Indo-Européens des « cultures des Kourganes », désignées ainsi par référence aux tumuli et aux rites funéraires qui les caractérisent, repose sur l'hypothèse d'une culture steppique plus ancienne. Elle est étayée par le dynamisme expansionniste prêtée à ces cultures et des traits proches du modèle indo-européen : économie sédentaire, prédominance de l'élevage, société hiérarchisée

et patriarcale, abondance des armes, passion du cheval. Si l'expansion progressive des cultures des Kourganes vers le Sud-Ouest depuis le IV^e millénaire s'est faite par la force, elle a interrompu dans les plaines danubiennes une évolution qui semblait conduire à l'urbanisation et à l'écriture (en contradiction avec le mythe de l'« Aryen civilisateur » !). La communauté indo-européenne qui avait existé pendant environ deux millénaires dans les steppes européennes s'est diversifiée au cours de migrations successives en transformant les cultures rencontrées (ex. celle de Trypillia sur le Dniepr). Sa langue et sa culture se sont différenciées sous différentes formes conditionnées pour chacune d'elles par la date de la séparation et par une interaction entre les migrants et les indigènes des territoires où ils s'installaient.

La théorie des Kourganes constitue pour l'instant l'hypothèse la plus plausible pour les indo-européistes. Les Indo-Européens ne disposaient pas de toutes les qualités imaginées par les auteurs du XIX^e siècle mais on leur doit des apports aux industries humaines, la domestication du cheval et la diffusion du véhicule à roue ; ils ont déterminé nos façons de s'exprimer et de penser. Par une étude structurée, attentive à toutes les approches, accessible à un large public, abondamment illustrée de cartes et de documents archéologiques, Iaroslav LEBEDYNSKY, qui enseigne l'histoire de l'Ukraine à l'INALCO, a le mérite d'ordonner et de clarifier un débat sur une question majeure frappée d'une ignorance au moins égale à sa complexité : il souligne à bon escient que les Indo-Européens, à l'origine de la première famille linguistique du monde par ordre d'importance numérique, comptent parmi nos ancêtres et ont fécondé l'histoire de l'humanité.

Henri MARCHAL

La Marine dans la guerre de Libye

Capitaine de frégate Jean-Michel ROCHE
Éditions LTP, mai 2014, 240 pages, 28,50 €

Début 2011, les bourgeons du « Printemps arabe » semblent également fleurir en Libye. Les positions des deux camps deviennent rapidement antagonistes. Elles conduisent à un embrasement du pays qui s'enfoncé

dès lors dans la guerre civile. Le climat d'insurrection générale, et la dureté des combats qui en découle, inquiète alors la communauté internationale. L'ONU va donc tenter de limiter la capacité des forces de Mouammar KADHAFI en déclarant un embargo sur les armes et essayer d'affaiblir le régime par le gel des avoirs de ses dignitaires par la résolution 1970, adoptée le 26 février par le Conseil de sécurité des Nations Unies. L'évolution des événements conduit ce dernier à en élaborer une nouvelle, la 1973, le 17 mars suivant. Elle permettait le recours à la force pour protéger les populations civiles contre les actions des forces pro-KADHAFI.

La France, et ses moyens navals en particulier, occuperont un rôle éminent dans le cadre de son application. C'est justement sur la contribution de la Marine nationale dans le conflit, qu'est concentré l'ouvrage du capitaine de frégate Jean-Michel ROCHE, sans pour autant nier la participation active des armées de terre et de l'air, et ceci en parfaite coopération. Abondamment illustré de photos prises durant la période de présence des forces françaises face à la Libye, le déroulé des opérations est décrit de manière synthétique et factuelle. Ceci permet à l'initié, comme au grand public de comprendre les enjeux et les contraintes de l'engagement de toutes les composantes de la Marine nationale (bâtiments de surface, sous-marins, aéronefs de combats et de patrouille maritime, hélicoptères et commandos) dans l'opération Harmattan, comme dans celle de l'OTAN (*Unified Protector*).

La guerre de Libye, comme le souligne le titre de l'ouvrage, a en effet constitué l'intervention majeure des forces navales françaises depuis des décennies. À titre d'illustration, les avions du groupe aérien embarqué ont effectué 2 380 catapultages et appontages, 770 sorties d'attaque au sol et 356 sorties de reconnaissance. La combinaison de la nature du théâtre, du cadre fixé par la résolution 1973 et les statistiques évoquées confirment l'importance du porte-avions comme outil de stratégie militaire, permettant à la France d'occuper sa place sur l'échiquier mondial. Le grand public redécouvrira aussi dans ce livre l'efficacité du canon dans les opérations modernes, que certains ont un peu vite relégué dans les tiroirs de l'histoire au profit du missile. En effet, les bâtiments français ont tiré, à eux seuls, près de 3 000 obus de 76 et 100 millimètres, soit 97 % des tirs contre terre de la coalition.

Bien que focalisé sur la présentation de la vision française, l'auteur permet de percevoir la complexité des interactions politico-militaires, au-delà de leurs seuls aspects tactiques, lorsque plusieurs nations sont impliquées dans un conflit. Ceci constitue aussi un volet important de la géopolitique

internationale. L'auteur rappelle aussi pour l'observateur métropolitain des événements, que les conditions dans lesquelles ces actions, comme celle des autres composantes de la Marine, ont été menées, s'accompagnaient de dangers et de ripostes musclées. L'auteur d'ailleurs souligne l'incroyable énergie, la combativité, l'inventivité, la témérité et les efforts déployés par les combattants libyens des deux camps qui ont forcé le respect.

L'auteur termine son récit sur l'intervention à haut risque, notamment des plongeurs démineurs français. Il a en effet fallu procéder à l'élimination de la menace « mines » dans les ports libyens, et à ce qui est appelé techniquement la « dépollution pyrotechnique » des bâtiments des forces pro-KADHAFI, qui avaient été coulés en mai 2011. Ce dernier volet de l'intervention a constitué une phase indispensable lors de la sortie de crise au profit des populations et des nouvelles autorités libyennes pour une reprise de l'activité commerciale de ces zones. Si cette dernière mission a été également conduite avec succès, malheureusement, les passions humaines ne sont pour autant pas toutes assagies en Libye. Mais ceci est une autre histoire !

Ulrich-André RENAULDON

Petit vocabulaire actuel hébreu - Exercices

Jacqueline CARNAUD, Rachel MEISLER et Dana TAUBE

Éditions Ophrys, Paris, mars 2014, 224 pages, 24,00€

Faisant suite au *Petit vocabulaire actuel contemporain d'hébreu*, rédigé par les mêmes auteurs, ce livret contient une série d'exercices qui permettent, à titre individuel, de tester ses connaissances et de s'évaluer soi-même.

36 chapitres thématiques couvrent des domaines très variés tels qu'éducation, santé, société, sciences et techniques, climat et environnement, presse et politique, commerce et industrie, internet et multimédia. Dans chacun d'eux, cinq à huit exercices de difficultés croissantes sont proposés qui aident à acquérir progressivement une aisance dans la langue étudiée.

La présence en fin d'ouvrage des corrigés et l'accès en ligne aux fichiers audio sont enfin l'assurance d'un apprentissage efficace.

L'aide d'un dictionnaire hébreu-français est cependant indispensable si on utilise cette méthode de façon indépendante et individuelle.

Françoise MOREUX

Réveiller les morts 起死

(édition bilingue)

Lu Xun 鲁迅

(extrait du recueil *Histoires anciennes revisitées* 故事新编)

Traduit par Alexis BROSSOLLET

Éditions du non-agir, juin 2014, 44 pages, 3,60 €

Créée récemment par Alexis BROSSOLLET, un ancien élève² passionné de langue et de culture chinoises, les Éditions du non-agir³ se donnent pour but de publier des livres sur la Chine, sur la langue chinoise⁴, des traductions d'ouvrages chinois anciens ou modernes, voire des fictions inspirées par ce pays.

Réveiller les morts est le huitième et dernier récit du recueil *Histoires anciennes revisitées* 故事新编, isolé dans une version bilingue qui s'adresse à des lecteurs d'un niveau intermédiaire en langue chinoise. Dans cette petite pièce de théâtre en un acte, LU Xun met en scène de façon originale et cocasse ZHUANGZI, personnage de l'Antiquité qui a vécu entre -369 et -286, face à un policier tout à fait contemporain de l'auteur, à propos d'un homme mort depuis des siècles, mais ramené à la vie par la puissance divine sur prière instante du philosophe taoïste.

Non seulement ce pauvre homme ne comprend pas ce qui lui arrive, mais le voilà objet d'une controverse entre les deux protagonistes au terme de laquelle il a perdu à jamais le repos dont il a été tiré malgré lui, pour être finalement abandonné à son triste sort... à la façon du petit peuple chinois ballotté par les grandes idées, mais toujours victime des idéologies, quelles qu'elles soient.

Françoise MOREUX

-
1. Éditions non-agir, traduit par Alexis BROSSOLLET, version française uniquement, février 2014, 220 pages, 13,00 €.
 2. Alexis BROSSOLLET est membre de l'AAÉALO.
 3. 无为出版社 (www.non-agir.fr).
 4. Alexis BROSSOLLET a publié chez You Feng en 2010 un *Petit lexique français-chinois des onomatopées, interjections et autres bruits*, voir *Orients* de juin 2010, pp.163-164).

Rois et reines de Judée *II^e s. av. - I^{er} s. apr. J.-C.*

Christian-Georges SCHWENTZEL

Éditions Lemme, juin 2013, 104 pages, 17,90 €

Le souvenir de Juste de Tibériade qui avait consacré un livre, aujourd'hui perdu, aux « rois de Judée » s'est ranimé avec cet ouvrage qui a pour sujet les souverains juifs qui exercèrent le pouvoir aux époques hellénistique et romaine. Différentes sources ont servi à reconstituer leur histoire : les deux livres des Macchabées tirés de la Bible, l'œuvre de Flavius Josèphe, les Évangiles et les *Actes des Apôtres*, les traités du Talmud, l'archéologie et encore la numismatique qui n'est pas la moindre des bases documentaires.

À l'époque hellénistique, la Judée appartient au domaine des dynasties gréco-macédoniennes, des Lagides d'Égypte d'abord, puis à partir de 200 av. J.-C. des Séleucides de Syrie. Après l'édit d'Antiochos Épiphanes interdisant le judaïsme, la Judée se révolte sous la conduite des Macchabées en 167 av. J.-C. Le prêtre Mattathias mène la lutte libératrice et instaure un judaïsme de combat. Il est considéré comme le fondateur de la dynastie des Hasmonéens (167-37 av. J.-C.). Son fils Judas restaure le Temple, précédemment profané, et ce retour de la Loi est célébré par la fête de Hanoukka (ou fête des lumières) qui va servir à commémorer l'acte fondateur de la dynastie. Les successeurs consolident leur indépendance et accèdent au statut de souverain local. Ils cumulent la fonction dirigeante et le titre sacerdotal. Simon (142-134 av. J.-C.) est présenté comme le bienfaiteur des Juifs sur le modèle des souverains hellénistiques. Ils émettent des monnaies à leur nom. En 104 av. J.-C., Judas Aristobule prend pour la première fois le titre de roi. Si les Hasmonéens ont attendu cette date pour proclamer un roi, c'est parce que le titre le plus prestigieux, à leurs yeux, était celui de Grand Prêtre. Après une longue cohabitation de l'hellénisme et du judaïsme, une fracture s'opère entre les Sadducéens hellénisés et les Pharisiens de stricte observance religieuse. À la faveur des dissensions juives, Pompée intervient en Judée. Rome renonce à l'administration directe et préfère la confier à un roi « client » qui a autorité sur la population juive.

En 40 av. J.-C., Hérode reçoit du Sénat romain le titre de roi et inaugure la dynastie des Hérodiens (40 av. J.-C. – 101 apr. J.-C.). Le pouvoir politique et la fonction religieuse se trouvent dissociés sous son règne. En mettant fin au cumul des fonctions sacerdotales et politiques, qui caractérisait la

dynastie hasmonéenne, il rétablit la tradition biblique dyarchique. En quête de légitimité, Hérode s'approprié le Temple qu'il fait reconstruire et pour assurer son prestige lance un vaste programme de constructions (palais et forteresse). La relation avec l'Empire romain oblige les souverains à réaliser des actes d'évergétisme et des gestes architecturaux ; la cité de Tibériade est bâtie en l'honneur de Tibère. Pour retrouver du crédit auprès des Juifs, ils s'appuient sur le respect de la Torah et persécutent les chrétiens (lapidation du diacre Étienne). Au printemps 66, de violents troubles éclatent en Judée. La révolte s'étend. Elle ne prend fin qu'en 70 avec la reprise de Jérusalem et la destruction du Temple par Titus. La dynastie s'éteint en 101 et Rome annexe les territoires laissés sans héritiers. Tout au long de ces trois siècles, le Temple a joué un rôle central dans la propagande royale et dans l'exercice du pouvoir.

Dans le dernier chapitre, l'auteur, qui a accompagné son texte d'un cahier illustré de monnaies et de constructions, a le mérite de développer la légende et la postérité qui s'attachent aux rois et aux reines de Judée. Le *Livre de Judith* (qui est intégré dans la Bible catholique) offre un bel exemple de propagande au service des Macchabées. Si l'action de Judith qui tranche la tête d'Holopherne se situe à l'époque de Nabuchodonosor, elle veut rappeler la révolte des Macchabées et leurs exploits. La réalité historique se cache sous la fiction littéraire. La fascination du récit repose sur le renversement de situation qui s'opère entre le dominant et le dominé, telle qu'elle prévalait sous les Séleucides. Une autre figure célèbre a été popularisée par Tacite et Suétone, avant de l'être par Racine, pour sa liaison avec Titus : la princesse hérodiennne Bérénice. Contrairement à la légende, il semblerait que ce fut la mauvaise réputation de la reine, déjà mariée trois fois, qui fut la cause véritable de la séparation.

C'est l'un des avantages de l'ouvrage d'ouvrir ainsi, sous le couvert de l'histoire des rois et des reines de Judée, des horizons inattendus.

Henri MARCHAL

Saigon samedi

Do Kh.

Éditions Riveneuve¹, février 2014, Paris, 294 pages, 15,00 €

Saigon va bientôt changer de nom...

« Nous sommes précisément le 11 janvier 1975 ». Du crépuscule jusqu'au lendemain minuit, Dzung et Hung, le premier étudiant, le second soldat, vont chercher, le temps d'un week-end, à se distraire, à oublier, à rêver...

À travers leur regard, nous découvrons un Vietnam d'avant l'indépendance, à la veille de la réunification du Nord et du Sud, sur fond de guerre qui gronde encore aux abords de la métropole, mais un Vietnam déjà épris de capitalisme naissant. « Le catalogue *Sears and Roebuck* faisait rêver et la société de consommation montrait son bout de nez rouge déformé ».

Nos deux héros, en quête de douceurs vont nous faire approcher, au cours de leur périple à motocyclette, tout une série de situations de la vie quotidienne: rencontre avec des prostituées, des jeunes filles qui se rendent à leur premier bal, un milicien blessé lors d'une embuscade, une veuve muette, des filles vietcông et non loin de Saigon, les affrontements entre guérilleros vietcông et commandos américains .

Do Kh., de son vrai nom Do Khiêm, est un auteur encore peu connu des Français et des francophones. Il est né en 1955 à Haiphong et vit entre Paris et la Californie. Auteur de poèmes, de nouvelles, de scénarios et d'essais, il est, avec THUÂN et NGUYEN Viet Ha, l'un des écrivains vietnamiens² les plus novateurs et représentatifs de la nouvelle génération.

Après *Khmer boléro*, *Saigon samedi* est le deuxième roman de l'auteur écrit en français. L'écriture est claire et directe sans beaucoup de lyrisme, avec des mots crus parfois agressifs et de nombreux dialogues restituent l'atmosphère ambiante entre espoir et désespoir.

Dans ce roman, point de nostalgie d'une époque disparue. Nous sommes loin, aussi, des normes du réalisme socialiste; plutôt que de chanter la patrie, l'accent est mis sur le peuple épris de liberté, la prostitution, la corruption, la consommation.

1. La maison d'édition Riveneuve vient de créer une collection consacrée à la littérature vietnamienne sous la direction de DOAN Cam Thi, maître de conférence en littérature vietnamienne à l'INALCO.
2. Voir dans *Orient* de juin *Le Vietnam contemporain* (pp. 63-64).

Ce qui intéresse, ici, c'est l'Homme, l'Individu avec ses propres questionnements, ses préoccupations, sa sexualité, sa solitude, son errance, partagé entre illusions et réalité.

Seul le chanteur ambulant aveugle vient, de ses plaintes, ponctuer le texte et nous rappeler que tout Vietnamien est « de naissance Vietnamien et poète ». « Nous autres Vietnamiens, on est un peuple de poètes », petit clin d'œil à la littérature traditionnelle, à la culture de son pays.

« Il pleuvait fort le jour où l'on était allé au ciné
Ta tunique bleue aux côtés de ma tenue d'écume des mers
De la pluie je tentais de te protéger
Je m'y suis habitué, ma chérie, je suis militaire »

Catherine MORIN-DUBREUIL

Le Vieux Bateau 古船

ZHANG Wei 张炜

Traduit du chinois par Annie CURIEN et Xu Shuang

Le Seuil, mai 2014, 624 pages, 25,00 €

Un roman selon la tradition séculaire (comme dans *Le Rêve au pavillon rouge* ou dans les romans de BA Jin) : histoire conflictuelle entre les trois clans, SUI, ZHAO, LI, ancrée dans le village fluvial de Wali, au Shandong.

À parcourir le livre, on s'émerveille de voir que tout (ou presque) est au présent, alors que des époques fort distantes apparaissent : avant notre ère, ou pendant la réforme agraire de 1950, pendant le Grand Bond en avant, la grande famine (1958-1960), la très longue guerre opposant Chinois et Vietnamiens (où meurt un des membres du clan SUI) et jusqu'à la fameuse guerre des étoiles. Le monde occidental et l'antiquité chinoise dialoguent au présent. Cette situation confère à la lecture une sorte de magie. À côté de passages très réalistes, parfois sordides, crus, figurent des notations charmantes : « Les étoiles dans la nuit brillent comme des yeux anxieux » (p. 245) (toujours au présent !!).

Cette phrase fait écho au vers du RIMBAUD de *Ma Bohème* : « mes étoiles au ciel avaient un doux froufrou ».

Il faut reconnaître qu'au long de ces 621 pages, on se trouve parfois anéanti par de pénibles longueurs, comme : bisbilles entre clans,

comptabilité de l'usine de vermicelles. Mais le dialogue entre les deux frères Sui frappés par la maladie, Baopu et Jiansu, a le pouvoir de provoquer une émotion profonde chez le lecteur.

L'aîné s'est sacrifié au travail ; il a été témoin de scènes horribles (au cours de règlements de comptes entre miliciens et membres du clan des possédants) ; le cadet exaspéré par le chagrin veut quitter le bourg de Wali. Un *leitmotiv* court, celui du vieux bateau, trouvé dans la boue, récupéré, reconstitué, et finalement rajeuni et installé comme un trésor dans le musée du chef-lieu provincial (pp. 151, 208 & 296).

Dans le livre de ZHANG Wei, on ne peut cacher qu'il y a de longs passages fastidieux. Quelques longues scènes d'horreur, à vomir, mais, pour égayer l'ambiance, des recettes à l'exubérance rabelaisienne. Un banquet se prépare. Minutieuse description des processus et des divers éléments entrant dans ces plats très élaborés. Un morceau de bravoure est la fabrication de la sauce de soja (pp 321-6). Tout un contexte est évoqué : « ...les fleurs d'abricotier viennent de se faner, les fleurs de pêcher et celles de poirier tourbillonnent dans le ciel. L'herbe printanière est haute de deux pouces, les canaris ont des chants mélodieux, les branches de saule caressent le col de la jarre. À l'intérieur on entend des glouglous auxquels il ne faut pas prêter attention ; la jarre doit être tenue loin de l'auvent, pour éviter que les lézards ne se soulagent dessus ; il faut attendre que les fruits d'automne deviennent rouges et que les céréales partout sur le sol exhalent leur parfum pour ouvrir la jarre ; le mystère y a été retenu pendant plus de six mois ; quand on s'approche pour jeter un coup d'œil, on voit que c'est noir d'encre à l'intérieur, que les cristaux de sel étincellent : un étrange parfum fétide envahit les poumons. À ce stade, la sauce de soja n'est encore qu'à moitié faite. » On va y ajouter « de l'anis étoilé, du blanc de ciboule, de la coriandre, de l'écorce de cannelle, de la couenne, des pattes de poulet, du zeste d'orange, des pommes, des poires, du piment... ». Une véritable épopée, et ce n'est pas fini. Le roman se passe à différentes époques, quoique l'action ait lieu principalement actuellement. Les références aux classiques sont permanentes : le *Gehong* la voie des divins immortels (p. 293), les *Entretiens de Confucius*, le *Daode jing*, le *Huainanzi* (dans *Pléiade, Philosophes taoïstes*, vol. 2, 2003, p. 292) ; le *Pèlerinage à l'ouest* (*Xiyouji*, *Pléiade*, p. 275). Ainsi qu'au classique *Manifeste du parti communiste*, livre de chevet d'un des héros du roman, dont les citations parsèment le texte. ZHANG est impitoyable pour le lecteur dans ses récits d'exactions d'une population enragée, dans cette ambiance de haines réciproques. Ainsi, les

justiciers ont attrapé LUAN la grande barbe. Ils délibèrent sur le supplice à lui infliger. Finalement, ils choisissent l'écartèlement. « Par un bel après-midi ensoleillé, sous de nombreux regards, LUAN est couvert de cordes, attaché à cinq bœufs noirs. Il proteste sans fin. Tandis que certains scandent des cris, cinq autres personnes fouettent chacune un animal. Les bovins lèvent le cou et beuglent. Ils n'avancent pas. Nouveaux coups de fouet et nouveaux beuglements. Au bout de maintes tentatives, les bœufs finissent par avancer, tête basse, lentement, ils tirent. LUAN, qui s'époumone, a d'un coup le sifflet coupé. S'ensuivent des craquements et des déchirements. Le sang qui gicle est projeté loin ; les bovins se retrouvent en même temps ensanglantés, ils s'immobilisent simultanément. Le soir même, les membres du régiment retirent le foie des chairs en morceaux, pour en faire un plat, qu'ils mangeront accompagné d'alcool » (p. 413) Comme dans le roman des *Bords de l'eau* (*Shuihuchuan*, Pléiade, 1978), où l'on voit les brigands se repaître du foie de leurs ennemis trucidés. Ainsi, à la fin de la pièce *Tourbillon noir* fait amende honorable, on voit le chef des brigands SONG Jiang donner cet ordre : « Arrachez-leur le cœur et le foie, que nous mangerons en sirotant de l'alcool » (*Théâtre des Yuan*, (1280-1368) *Les Bords de l'eau*, P.A.F, 1998, p. 63). La douairière du clan SUI, voyant la défaite de sa famille, vaincue par les ZHAO, se suicide en incendiant sa maison. ZHAO Duoduo, directeur de la fabrique de vermicelles, va pisser sur son cadavre (pp 429-430). Le chapitre 23 est consacré au récit des exactions commises par les Gardes rouges durant l'été 1966. Une institutrice célibataire âgée de quarante ans est particulièrement l'objet d'humiliations et de vexations. Le chapitre se conclut ainsi : Le directeur ZHAO Duoduo va aux nouvelles. De retour, il dit : « Ce n'est rien, l'enseignante de l'école primaire s'est pendue ».

Depuis sa publication en Chine par la *Zuojia chubanshe* en 1996, *Le Vieux Bateau* est un grand succès commercial

Maurice COYAUD

*Compte rendu de lecture en guise d'hommage à
Florence COMOLLI, décédée le 20 mars 2014*

*À deux pas du Tibet secret –
Trek au Népal, Jumla-Mugu
(printemps 1973)
Le Lac de lait – Trek au Népal,
Nawakot-Dudh Pokhari
(printemps 1975)¹*

Florence et Yvan COMOLLI

Cela faisait déjà de nombreuses semaines que je voulais écrire sur ces deux précieux petits volumes qui m'avaient ravi. Nous avons appris, au mois de mai, la mort de seize guides népalais, emportés par une avalanche alors qu'ils préparaient la saison touristique sur l'Everest; comme une sorte de pensée à leur mémoire, moi pour qui ces régions et ces pratiques sportives sont inconnues, je m'étais replongée dans les carnets édités par Florence COMOLLI, racontant deux treks au Népal organisés par son père, Yvan, il y a une quarantaine d'années, et constituant un bel hommage aux cultures et aux populations locales (notamment aux sherpas, indispensable soutien, guides, accompagnateurs et parfois sauveteurs des équipes de trekkers).

Et voilà que je viens d'apprendre le décès de Florence, peu d'années après celui de son père, dont elle a repris les notes de voyage, pour les mettre en valeur et les publier, en y consacrant tant d'énergie et de passion – je le sais pour avoir suivi, de trop loin, cette élaboration. L'hommage est devenu encore plus nécessaire, à de multiples titres, ce compte rendu revêtant pour moi une signification particulière.

Ces livres – qui portent en couverture les photos de deux magnifiques visages, l'un d'une femme *gurun*, l'autre d'un chef sherpa – nous livrent les journaux de bord rédigés par Yvan COMOLLI au cours de deux randonnées au Népal, parmi plusieurs autres qu'il a organisées dans les années 1960 et 1970. Ils sont illustrés par de nombreuses et belles photos, prises

1. Ces ouvrages, auto-édités, sont difficilement accessibles dans le commerce, c'est la raison pour laquelle aucune référence n'est indiquée. Florence COMOLLI avait étudié le chinois.

par Dominique COMOLLI, son épouse. Florence, leur fille, dans un travail minutieux et respectueux de mise en ordre et d'explication, y a joint en outre les glossaires, cartes, plans, croquis et commentaires nécessaires, qui complètent ces notes dans un ensemble fourmillant de détails. Comme elle l'explique dans les remerciements, elle avait notamment consulté, pour cette édition, Marie-Christine CHABAUD, professeur de népali, successivement chargée de cours, maître de conférence et responsable du cursus de 1968 à 2008 : celle-ci a chaleureusement, et amicalement, soutenu ce travail en mémoire d'Yvan COMOLLI, un des ses élèves sûrement parmi les plus motivés et appliqués.

C'est dans le parcours de l'auteure du journal de bord que réside, hormis les beautés du voyage qui nous est conté, la grande émotion de cette aventure, comme il l'explique lui-même :

« L'amour immodéré que je porte à ce pays népalais et à ses habitants, qu'ils soient dits indo-népalais ou tibéto-birmans, m'a conduit à l'une des absurdités les plus gratuites qui soient : me trouver sur les bancs de l'Université, à plus de cinquante ans, en compagnie de citoyens et citoyennes d'origines et d'âges très divers, dont la seule caractéristique est qu'ils soient aussi « toqués » que moi. C'est une expérience que je m'en voudrais de ne pas poursuivre, car elle procure, outre une science discrète, des contacts vraiment francs et sympathiques. Étudiants et professeurs, que l'exiguïté de leur nombre et les passions rapprochent indiscutablement, forment vite une communauté tout à fait soudée, ignorante de toute ségrégation sociale et générationnelle. »

On voit, dans cette évocation des liens qui unissent ces personnes dans leur commune passion, que ce ne sont pas l'exotisme et le savoir, mais le goût, dénué de tout appareil social, d'aller simplement vers autrui, qui motivent cette quête ; celui qui se décrit lui-même comme « multi-PDG », qui ne s'est jamais remis d'avoir dû abandonner, jeune, une carrière d'ingénieur des travaux publics en Algérie, et avec elle la vie parmi des habitants qu'il estimait visiblement, échangeant avec eux en français, mais aussi en kabyle et en arabe, vient retrouver ici, et dans les treks qu'ils organise, la joie simple et humaine de la rencontre.

Il règne d'ailleurs, d'un bout à l'autre de ces deux volumes, une fraîcheur, une cordialité non dénuée d'humour, dans la description de ce rassemblement de *sahib* et *mem'sahib* en train de crapahuter sur des dizaines de kilomètres, de franchir cols, névés, villages, forêts de rhododendrons en fleurs et ponts suspendus, escortés de leur longue colonne de guides et

porteurs. Les chemins suivis par les randonneurs sont alors fort peu pratiqués, le but d'Yvan COMOLLI étant d'ailleurs aussi, dans ces treks, la reconnaissance de nouveaux itinéraires. Le premier qui nous est raconté mène à l'extrême ouest du Népal, à la frontière avec le Tibet, destination certes peu fréquentée, surtout à l'époque ; le second mène vers le Dudh Pokhari, « Lac de lait » que les trekkers ne trouveront pas, mais dont l'évocation, depuis les premières lignes, très drôles, du second volume, laisse planer jusqu'à sa conclusion une atmosphère de magie et de fièvre.

Florence participe à ces deux treks, elle a alors moins de vingt ans et livre parfois aussi ses impressions, avec émerveillement, et toute sa conscience de partager des moments exceptionnels. Les naïvetés des voyageurs ne sont pas omises, pas plus que l'ambiance, à l'occasion vaguement coloniale, avec ses *afternoon teas*, ses whiskies et ses indispensables bridges, de ce groupe de touristes éclairés qui ne se comportent certes pas en envahisseurs – et ne laisseraient sûrement pas la moindre trace de leur présence sur les lieux de leurs *lunches* ou de leurs campements, quand aujourd'hui les flancs de l'Éverest sont jonchés des rebuts des alpinistes qui ont voulu conquérir le sommet – les relations avec les autochtones ne paraissent jamais, cependant, entachées du moindre paternalisme et de la moindre morgue. Et les rencontres organisées ou de hasard, tractations diverses pour acquérir des objets d'art, festivités multiples qui saluent les départs ou les arrivées, sont toujours l'occasion pour les locaux et les visiteurs de faire plus ample connaissance et de partager de bons moments :

« Rentrés au camp, nous entamons notre dernière soirée que nous baptisons « de gala ». Un concert s'improvise : les chœurs sherpas alternent avec les chœurs des sahibs, et surtout des *mem'sahibs*... Le tout est arrosé d'un délicieux *chang* dont la consommation file vite, en augmentation exponentielle.

« Tout ceci avive, une fois de plus, nos souvenirs et nos regrets.

« Souvenirs d'autres treks, d'autres soirées « de gala », d'autres sherpas entonnant les mêmes chants vibrants et profonds sous le ciel étoilé du pays des dieux...

« Regret de voir se finir notre sixième aventure dans ce pays merveilleux, regrets de voir « l'évolution » dans tout ce qu'elle a de laid s'infiltrer jusqu'au cœur de cette contrée bénie, jusque là préservée, regrets enfin de n'avoir pas pu, pour la première fois, atteindre notre objectif. »

Car chaque trek qui s'achève porte en germe l'espoir du prochain, tant l'amour d'Yvan COMOLLI pour ce pays est grand, et vaste sa curiosité pour

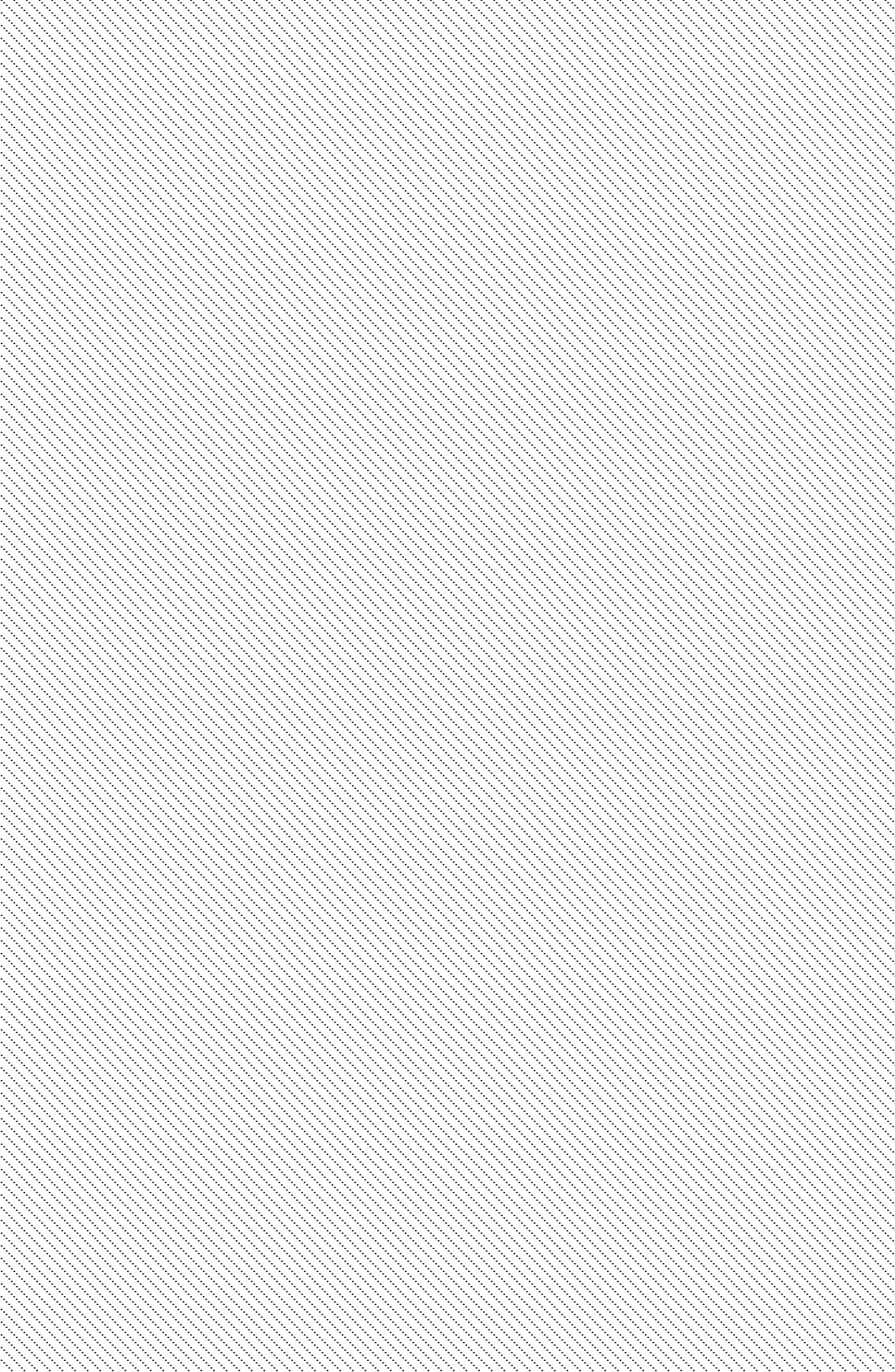
ces cultures. Ainsi se concluait déjà le premier volume : « Il faut toujours un peu de rêve pour nourrir le genre humain. De ce point de vue, nous sommes toujours bien nourris mais jamais rassasiés ! »

Ces livres, qui mériteraient une publication moins confidentielle, sont pour nous une fenêtre ouverte vers des cieux pleins de rêves, et constituent aussi une mine d'informations. Des faits concernant la culture du Népal, l'histoire et la diversité de sa population y sont répertoriés dans les annexes établies par Florence, dont son grand savoir et son exigence personnels représentent déjà une garantie d'exactitude, sans compter, comme il est dit plus haut, le regard d'une spécialiste en la personne de Marie-Christine CHABAUD, dont ont bénéficié ces travaux.

Que ces lignes soient prises comme un témoignage d'affection envers Florence, amie de très longue date, mais aussi d'admiration envers la personne à l'intelligence si vive, cultivée et ouverte aux autres qu'elle restera dans ma mémoire, et qui a su mener à bien, avec talent et constance, la tâche d'édition qu'elle s'était fixée.

Emmanuelle PÉCHENART

In Memoriam



Louis DENY
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Ordre national du Mérite
(8 octobre 1924 – 1^{er} mai 2014)

Monsieur Louis DENY était un membre éminent de notre Comité d'honneur. Fils du professeur de turc Jean DENY, qui fut administrateur de l'École des Langues orientales pendant douze ans, il était attaché très profondément à notre institution, pour laquelle il osait employer le mot « affection » en disant « mes chères Langues O' »¹. Si Louis DENY avait une nostalgie singulière des salons et de la cour de la rue de Lille, où il jouait dans son enfance aux petites voitures, il n'a cessé, au cours de sa prestigieuse vie professionnelle, de faire en sorte que l'établissement soit ancré dans le présent, celui du monde en marche, celui du monde de l'entreprise et des affaires. C'est ainsi qu'il a contribué très activement, avec Janine BERMAN², à la création du CPEI (Centre de préparation aux échanges internationaux) qui a donné à l'INALCO une place de choix³ unique dans l'Université.

La cérémonie des obsèques de ce chevalier de la Légion d'honneur et officier de l'Ordre national du Mérite, en ce 8 mai 2014, n'a eu pour pompe que l'admiration chaleureuse, affectueuse et reconnaissante d'une assemblée réunie autour de sa famille. Pas de grands discours, pas d'envoies lyriques, mais de sincères témoignages qui portent la simplicité de cet homme au rang de vraie grandeur. Nous avons pu le vérifier lors de notre Assemblée générale de 2007 où nous avons suggéré aux participants de venir costumés pour marquer le 80^e anniversaire de notre association, Louis DENY était venu portant un chapeau de mandarin chinois avec une fausse natte...

Sa famille, à laquelle nous adressons à nouveau nos très sincères condoléances, a accepté volontiers et très gentiment de nous transmettre pour publication les témoignages qui confirment l'humanité de ce grand homme.

Françoise MOREUX

1. Voir dans *Oriens* de février 2009 (pp. 137-138) et dans notre *Annuaire* de mai 2011 (p. 20).
 2. Mme Janine BERMAN, membre du Comité d'honneur de l'AAÉALO jusqu'à sa disparition en mars 2011. Voir dans *Oriens* de juin 2011 (pp. 145-147).
 3. Le master « Métiers de l'International-spécialité commerce international » de l'INALCO a été classé 5^e sur les 20 Meilleurs Masters du palmarès 2013 du cabinet SMBG.

Pour dire un dernier adieu à Louis DENY, la communauté de Saint-Jean-Baptiste nous accueille dans cette église, son église, lui qui habitait Sceaux depuis si longtemps.

Papa eut une longue et belle vie :

Une longue vie depuis Paris où il naquit rue d'Ulm et fit ses études en face au lycée Henri IV, dès 5 ans et jusqu'à son entrée à l'X, puis au Corps des Mines.

Une longue et prestigieuse carrière au service de Total et du pétrole français en général.

Une longue vie vécue dans de nombreux pays : Algérie, Libye, Belgique, Afrique du Sud, suivi avec enthousiasme par sa famille grandissante. De nombreux autres pays parcourus pour visiter ses troupes aux quatre coins de la planète, sans compter les voyages d'agrément avec son épouse Janine. Heureusement qu'il y avait les séjours à Gérardmer pour reprendre son souffle !

Une belle vie car, à côté de sa carrière professionnelle brillante, papa aura eu la joie d'élever avec maman, une grande famille de cinq enfants, qui lui ont donné à leur tour dix-neuf petits-enfants et trois arrière-petits enfants et demi, dont il était très fier.

Une longue et active retraite au service entre autres des Langues O', tant par conviction personnelle et scrupule de mériter sa pension, que par piété familiale, son père ayant dirigé cette institution de 1937 à 1948.

Fidèle à ses amis, ses engagements et à ses convictions, généreux, enthousiaste, papa était un homme exceptionnel, alliant une grande gentillesse à un immense talent. Les innombrables témoignages que nous recevons en ce sens nous le confirment tous les jours.

Aujourd'hui il nous reste les souvenirs des bons moments passés avec lui. Il nous reste aussi l'assurance qu'il a retrouvé maman auprès de Dieu, débarrassé de ses souffrances, dans l'espérance de la résurrection.

Mot d'accueil rédigé collectivement par ses fils et filles

et lu par son fils Laurent DENY

lors des obsèques célébrées le 8 mai 2014

Un appel téléphonique de sa fille Cécile nous a annoncé le décès de Louis DENY, survenu brutalement le 1^{er} mai 2014. Marie-Sybille DE VIENNE, Jacques LEGRAND, Françoise MOREUX et moi-même avons pu nous rendre à

la messe le jeudi 8 mai en l'église Saint Jean-Baptiste de Sceaux où Louis DENY résidait.

Louis DENY, fils de Jean DENY, administrateur de l'École nationale des langues orientales, ancien élève de l'École Polytechnique (X 1945), en sort dans le Corps des Mines – classé 3^{ème}, ce qui n'est pas rien! – en 1950. Après un début de carrière à l'arrondissement minéralogique de Strasbourg (1950-1952), il est nommé conseiller puis adjoint au directeur du Bureau de recherche de pétrole (BRP) (1952-1955). Il entre ensuite à la Compagnie française des pétroles (CFP), d'abord comme ingénieur en Algérie (1956-1958) puis comme directeur de Total Libye (1958-1960). Rentré à Paris, comme attaché à la direction générale de la Compagnie française des pétroles (1960-1961), il est successivement directeur général de Total Belgique et Nederland (1961-1963), puis *managing director* de Total en Afrique du Sud (1963-1967). De 1967 à 1975, il assure la direction de Total Compagnie française de distribution. À partir de 1975, il devient président directeur-général adjoint de Total, sous différentes attributions: de 1975 à 1977, comme directeur général des opérations, de 1977 à 1980 comme administrateur directeur général adjoint, enfin de 1980 à 1989, comme vice-président directeur général.

S'inscrivant dans la tradition paternelle (son père, professeur de turc et de persan, qui avait en sus appris l'ukrainien, le russe, le polonais et le persan, avait administré les Langues O' de 1937 à 1948), il a parrainé la filière de commerce international (CPEI Centre de préparation aux échanges internationaux) de l'INALCO, créée en 1970 sous la présidence du japonisant René SIEFFERT. Pendant des années il a aidé cette filière à se développer aux côtés de Janine BERMAN, notamment par le biais de la taxe d'apprentissage (depuis les années 1980) mais aussi en participant aux entretiens de sélection des étudiants. Il s'y rendait en fin d'année et tout début janvier chaque année, pour assurer un lourd travail de courriers de campagne de taxe.

Chaque courrier rédigé par ses soins était tapé et imprimé au CPEI, puis il revenait les signer un par un (nous en avons jusqu'à 1 700!). Pour les dirigeants qu'il connaissait personnellement (et ils étaient très nombreux, grâce à son réseau d'ancien du Corps des Mines), il y joignait une carte de visite assortie d'un petit mot personnel. C'est donc grâce à lui et à ses nombreux contacts que la filière a bénéficié de soutiens financiers de très grandes entreprises du CAC 40 que nous n'aurions pu toucher autrement. Cette tâche plutôt ingrate était néanmoins devenue pour moi un moment rempli de suspens, d'apprentissages importants (ah! les mystères

des titres divers, des dénominations officielles pour les courriers avec les pièges du féminin/masculin, le système des conseils d'administration, de surveillance...) et de discussions remplies d'anecdotes de sa vie professionnelle si riche et si internationale. J'ai ainsi découvert la vie de LI Kashing 李嘉誠 (président du groupe Hutchison Whampoa 和記黃埔有限公司), le plus riche des milliardaires de Hong-Kong racontée par Louis DENY qui l'avait bien connu à Hong-Kong!

Dans les locaux resserrés de Dauphine, nous essayions de l'accueillir au mieux malgré son grand âge, et ses difficultés à se déplacer. Il a pu venir néanmoins visiter la rue des Grands-Moulins et apprécier le nouveau visage de l'Institut et le confort partagé par toute la communauté, étudiants, enseignants, administratifs.

Monsieur DENY était quelqu'un de très généreux, nous apportant chaque fin d'année des boîtes de chocolats « pyrénéens » et nous invitant même – Madame DE VIENNE directrice de la filière, Monsieur LEGRAND, président de l'INALCO (2004-2013) et moi-même – au restaurant La Coupole à Montparnasse. Ce sont tant de bons souvenirs de discussions animées, d'anecdotes partagées, autour de plats délicieux. Lors de la messe d'obsèques, ses 19 petits enfants ont tous pris la parole pour apporter qui un petit témoignage, qui une anecdote ou encore un souvenir. Dans cette liste très drôle, j'ai retrouvé à l'identique la personne qu'il était : généreux, gourmand (les chocolats!), humain avec tous (je me souviens encore de son indignation sur les horaires de stage de ses petits-enfants qu'il jugeait déli-rants), ses expressions favorites (« charmant », « épatant », « oh la barbe ! »), patient (sauf au volant), si proche des siens (les Noël's à Gérardmer dans la maison de famille avec ses cinq enfants et petits-enfants), quelqu'un dont la très grande classe égalait la simplicité...

Par ce court article, je tiens à rendre hommage à ce grand monsieur qui a tant fait pour l'INALCO en mémoire de « son cher papa », de la rue de Lille où il habitait et jouait petit garçon, et pour qui nous avons eu de l'affection, tant étaient grandes sa gentille et sa générosité.

Marie-Sybille DE VIENNE

Directrice de la filière commerce international de 2004 à 2012

et actuellement Vice présidente de la Commission des relations
internationales

et Catherine LEGEAY-GUILLON

Directrice des études Filière commerce international

Souvenirs d'Opa

Opa prêtait ses qualités aux autres et pour lui tout le monde était charmant, épatant et remarquable.

Il avait des milliers d'amis auxquels il écrivait fidèlement des cartes de vœux tous les ans, dans tous les coins du monde où il avait été, souvent avec toute sa famille derrière lui.

Il a vécu des histoires incroyables, qu'il racontait sans jamais nous lasser, de l'avion égaré dans une tempête de sable au Sahara, jusqu'au contournement de l'embargo contre la Rhodésie. Dommage qu'il n'ait jamais accepté d'écrire ses mémoires !

Sa modestie et sa simplicité se retrouvaient jusque dans ses vieux pulls mités et usés jusqu'à la corde. Il en aimait tellement un que tante Huguette a dû le lui retricoter pour lui donner une seconde vie !

Il avait une mémoire invraisemblable malgré ce qu'il en disait, et quand un nom lui échappait, il remuait ciel et terre jusqu'à ce qu'il le retrouve, n'hésitant pas à appeler, même à des heures indues, Thaddée, l'amiral ORSINI ou de nombreux autres.

Sa générosité était telle qu'on n'a jamais réussi à en tester les limites. Jamais il n'a rien refusé à ses amis, enfants et surtout petits-enfants, même pas un billet pour les sucettes du Val André ! Il faut dire qu'il ne détestait pas le sucre, comme en témoigne la liste des Chocoletti, chocolat crème brûlée Lindt, chocolat caramel Milka, servis avec le café.

Lors de nos vacances dans les Vosges, Opa avait certains rituels : chercher les croissants tous les matins, acheter des Kinders pour les nouveaux arrivants, manger de la délicieuse confiture beurk (parce qu'on s'en mettait pleins les doigts), préparer des papayes pour tous. Opa n'hésitait pas à soigner nos papilles gustatives. Il adorait faire des courses (au moins cinq fois par jour), plaisir dont il était frustré au Val André puisque l'approvisionnement de la villa faisait partie des prérogatives intangibles de Madame BLÉVIN (le grand pain breton était moins apprécié que les croissants vosgiens).

Les spécialités culinaires d'Opa étaient simples mais bonnes : soupe de légumes (au salage irrégulier mais adouci par une bonne cuillerée de crème fraîche), coquilles Saint-Jacques du mercredi soir et évidemment, en toutes saisons les fraises ET les framboises accompagnées d'un Fjord ou d'un Gervita, accompagné de pain frais soigneusement rassis, voire carbonisé, par un passage au four obligatoire.

On se souviendra de son regard pétillant, de ses « la barbe ! », de ses fameuses œuvres d'art dignes d'être exposées dans les musées, oui je parle bien de sa vaisselle recollée !

Opa n'avait pas que des qualités : c'était une épreuve de regarder un film avec lui, surtout au cinéma. Il faut dire que, comme sa mère, il avait tendance à faire autre chose en même temps, et quand il levait les yeux de son journal en plein milieu il fallait lui expliquer la moitié du film pour qu'il recolle à l'histoire...

Son affection pour ses petits-enfants était telle qu'il en conservait toujours les photos dans son portefeuille (bassinant éventuellement secrétaire et collègues avec...), et la seule chose qui l'a désespéré quand des malfrats l'ont agressé et soulagé de 800€ avec ledit portefeuille, c'est la perte de ses photos !

Sa patience n'était pas toujours très grande, par exemple au volant, et il supportait difficilement d'arriver en avance, mais elle pouvait devenir extraordinaire quand c'était vraiment important, par exemple au scrabble avec Oma.

Opa avait une perception de l'utilité des ordinateurs très personnelle : un ordinateur permet de faire des réussites... AVEC possibilité de retour en arrière...

Il avait une passion pour les mots croisés et les sudokus, qu'il adorait faire avec l'aide de ses petits-enfants. Mais attention, il fallait d'abord retrouver le stylo adéquat !

Cocottes ou totos, nous étions tous les petits chéris d'Opa. Et il était le nôtre. L'un d'entre nous, à son exemple, commence une carrière qui l'envoie aux quatre coins du monde. Il n'a pu être là aujourd'hui, mais il nous a envoyé un témoignage dans lequel chacun se reconnaît, et que nous allons lire pour lui.

Opa c'était aussi... l'Avel Ariane, le capitaine à bord, la casquette bleu marine vissée sur sa tête, le barreur que l'on aperçoit par les fenêtres relevées du cockpit, derrière un cageot de pêches salées. Les parties de bridge avec Marticou et les ROCHER, les balades sur Bréhat, l'accueil en fanfare d'Élizabeth à la Sablonnerie - bien mérité vu le parcours de combattant pour y arriver.

Opa c'était aussi... Oma, son chat ! Leur langage, leur vaudeville permanent à table. Leurs voyages à travers le monde, les petits cadeaux qu'ils ne manquaient pas de nous ramener. Leur bonheur à nous réunir, les réceptions à l'Al Koutoubia qui rassemblaient tout les Xettes pour la Saint Louis.

Opa c'était aussi... un fin connaisseur. Installé sur sa chaise pliante au bord du terrain de tennis, à la fois spectateur, commentateur et arbitre, d'une parole il faisait et défaisait les carrières des courageux tennismen géromois et val-andréens. Les dégustations de grands crus qui finissaient invariablement par une profonde méditation dans les fauteuils du salon. Les vinyls d'opéra crissant leurs mélodies dans toute la maisonnée.

Opa c'était aussi... un gourmet. Une table dans chaque port, de la Gouesnière à l'Ilhhaeusern, de l'Excelsior de Nancy à l'Absolute End de Guernesey et la Sablonnerie de Sark... Sans compter les innombrables petites habitudes maison, les Saint-Jacques, les croissants frais, les papayes citron-vert, et l'art d'en faire une religion !

Opa c'était aussi, mais pas enfin... un conteur. Notre grand-père a vécu une vie formidable, pleine de péripéties à travers le monde, et pour notre plus grand bonheur, il prenait toujours plaisir à nous raconter une foultitude d'anecdotes. Son rôle éminent dans les mines de houille en début de carrière, ses colles de Taupe et ses planches de l'X. Ses souvenirs d'enfance dans les Vosges, quand en patinant avec ses camarades sur le lac, il avait échappé de justesse au retournement d'une surnoise plaque de glace. Ou encore quand revenant à la maison après avoir brillamment démontré la fragilité de la ladite glace autour des pontons de l'Union nautique, ses vêtements gelés s'étaient mis à dégouliner dans le salon, à la stupeur de sa propre grand-mère !

Toutes ces histoires sont maintenant les nôtres: c'est à nous de les raconter. Cela tombe bien, on a été à bonne école !

Témoignages de ses petits-enfants
lus lors de la cérémonie des obsèques le 8 mai 2014

Jean GORY
(4 octobre 1925-13 avril 2014)

C'est avec une infinie tristesse que nous avons appris le 13 avril dernier la disparition de notre ami Jean GORY, ancien ambassadeur.

Jean GORY, issu d'une famille nîmoise établie en Oranie depuis trois générations, s'est inscrit en 1945 à l'École des Langues orientales, en langues chinoise et japonaise. Il est intégré en 1949 aux Affaires étrangères où l'on recherchait des agents pour les envoyer en stage de formation à Nankin, dans un pays alors plongé dans la guerre civile, entre nationalistes et communistes.

Le cadre d'Orient venait en effet d'être créé à l'échelon A de l'administration au ministère des Affaires étrangères. Le Quai d'Orsay entendait comme d'autres pays disposer d'un corps de spécialistes en langues et civilisations orientales. Jean GORY aura ainsi passé à ce titre la plus grande partie de sa carrière en Extrême-Orient, avec des intervalles aux États-Unis et dans l'administration centrale, notamment à la direction d'Asie-Océanie, où il fut nommé sous-directeur pour l'Asie du Sud-Est. Il fut en fin de sa carrière envoyé au Pakistan puis en Nouvelle-Zélande en qualité d'ambassadeur. Jean GORY était considéré comme un grand ancien du cadre d'Orient.

Sa première affectation fut à l'ambassade de France à Nankin où, à peine arrivé, il est envoyé en mission périlleuse à Shanghai pour y rechercher la valise diplomatique, dans une région menacée par les conflits armés. Il est confronté sur le chemin du retour aux premiers détachements de l'Armée rouge en lutte contre le Guomindang. Il est au cœur des événements et traverse au milieu de ces péripéties de guerre civile des épisodes parfois rocambolesques qu'il relate avec humour, logeant tant bien que mal lors des arrêts des trains avec des résidents étrangers tous bloqués dans des conditions précaires. Il se souvient de cette période avec la précision d'un voyageur littéraire, avec un peu d'émotion aussi, comme d'un moment vécu qui aura d'une certaine façon marqué son entrée dans la carrière diplomatique.

Envoyé à Taiwan, puis Hong Kong en 1951, il allait commencer avec la Colonie britannique une liaison affective à la faveur des séjours successifs qui allaient marquer sa carrière et sa vie.

Il allait y revenir en effet en 1953-1955, après une courte escale à Bangkok, en 1958, où il fut chargé, à l'ambassade, du dossier de l'OTASE

(Organisation du traité de l'Asie du Sud-Est). Cette organisation était une initiative américaine visant à arrêter la progression du « communisme » en Asie, après la défaite de Dien Bien Phu. Le Quai d'Orsay estimait à juste titre nécessaire d'y avoir près l'ambassade de France en Thaïlande un agent ès qualités, conformément d'ailleurs aux requêtes de cette organisation dont la France était partie.

De retour en 1959 à Hong Kong dans son lieu de prédilection, il s'y installa avec son épouse, Jannine, qu'il avait rencontrée en 1953. Dotée d'une forte personnalité et s'adonnant aux arts, les talents linguistiques de Jannine étaient remarquables. Elle parlait l'anglais et tenait de ses liens familiaux une aisance toute naturelle en chinois mandarin, cantonnais, vietnamien et en langue thaïe. Lors d'un séjour que les GORY allaient effectuer au Japon, où il servait à l'ambassade en qualité de conseiller, elle allait apprendre le japonais qu'elle parle aujourd'hui couramment.

C'est de ce retour à Hong Kong que date notre longue amitié, ayant été moi-même affecté en 1959 en stage au Bureau commercial de la colonie britannique, chargé des relations avec la Chine, puis en 1961, après le concours d'Orient, au Consulat général en tant qu'observateur politique, aux côtés donc de Jean GORY. Le Quai d'Orsay souhaitait pour son information y avoir un ou deux agents sinisants, qui seraient chargés de suivre et commenter les évolutions d'une Chine complètement isolée du reste du monde, en dépit d'une population dépassant déjà à l'époque les 700 millions d'habitants.

L'atmosphère à Hong Kong était particulière, avec ces mille rumeurs sur la Chine que se partageaient les *China watchers* : diplomates, journalistes, aventuriers du commerce chinois, jésuites et autres chercheurs. Ce centre mondial de l'observation politique fut, jusqu'en 1964, date de la première ouverture de la Chine, l'un des plus intéressants de la planète. On y trouvait les grands journalistes américains – Stanley KARNOW, Robert ELEGANT –, des Français comme Lucien BODARD de *France Soir*, des Australiens, des Italiens, HAN Suyin de temps en temps, comme Robert GUILLAIN du *Monde*. Nous étions tous les deux affectés à ces tâches d'observation, devant commenter pour le « Département » les diverses situations auxquelles la Chine était confrontée.

C'est ainsi que nous fûmes amenés à suivre les évolutions de ce Grand Bond en avant, qui jusqu'en 1960, fut une expérimentation de collectivisation idéologique, non sans éprouver durant cette période une réelle compassion devant les souffrances de ces populations rurales. Nous savions que les masses des campagnes chinoises – par les émissions radio – étaient

levées aux aurores, insérées dans des « commune populaires » dont nous savions aussi qu'elles étaient de véritables unités collectivistes de vie et de travail forcé. Nous ne manquions pas d'informations, colportées de Chine par ces milliers de réfugiés venus des zones proches de Hong Kong, de la province voisine du Guangdong, traversant à pied des frontières poreuses mais aussi arrivant pour nombre d'entre eux à la nage, avec des pourcentages de noyades, dont les échos nous parvenaient.

La résidence de Jean GORY et de son épouse Jannine allait devenir un centre de rencontres, où se retrouvaient diplomates, Chinois de Hong Kong, dont certains s'étaient depuis des années repliés sur la colonie. On y côtoyait des écrivains comme Hsu Yu, des amis de la communauté française et du Consulat général, des représentants des divers milieux culturels. Parmi ces amis, des diplomates américains qui ne seraient pas sans lui apporter, au cours des années qui allaient suivre, d'utiles éclairages sur la politique américaine, dans l'ancienne Indochine.

Jean GORY et moi-même étions les seuls fonctionnaires français autorisés à rencontrer les quelques personnalités représentant officiellement la Chine populaire, ce qui rendait ces rapports particulièrement fascinants. Il y avait le célèbre FEI Yiming, directeur du *Dagongbao*, l'un des journaux historiques de la RPC, qui était membre de la Conférence consultative du Peuple chinois ; Percy CHEN, grand avocat devenu l'un des piliers de la ligne pro-Pékin, et d'autres personnalités qui se félicitaient de ce contact avec deux diplomates français.

Au cours des deux années qui suivirent le Grand Bond en avant, les observateurs furent très divisés sur la question de la survie de la Chine à ce désastre. Il avait été la cause d'immenses souffrances et de la mort d'épuisement et de faim de plus de trente millions d'hommes, notamment dans les campagnes chinoises. La Chine selon certains, tant à Hong Kong qu'à Paris et dans les différentes capitales, était condamnée à l'éclatement, thèse soutenue en fait par la majorité, notamment des journalistes français.

En sens inverse, Jean GORY et moi-même commençâmes, à partir de 1962, à enregistrer des signes très réels de reprise en main – sans nous douter à l'époque qu'il y avait eu en fait mise à l'écart de MAO – et que des dirigeants réalistes engageaient le pays sur la voie du redressement.

Alors qu'il était à Hong Kong, Jean GORY eut l'insigne honneur d'être envoyé à Pékin, dès l'ouverture des relations diplomatiques avec la Chine, pour y rejoindre de février 1964 à juillet 1964 Claude CHAYET, le premier chargé d'affaires désigné¹, dont la mission était d'y ouvrir le poste diploma-

1. Voir *Orients* de juin 2014 Claude CHAYET, premier représentant de la France à Pékin en 1964 (pp. 79-84).

tique. Il accompagna ainsi le chargé d'affaire dans ses premières visites au Premier ministre ZHOU Enlai, au secrétaire général du Parti, DENG Xiaoping, au ministre des Affaires étrangères, CHEN Yi. Il s'agissait pour l'équipe diplomatique avancée de préparer la venue prochaine du premier ambassadeur de France désigné par le général DE GAULLE. L'une de ses missions était naturellement d'étudier avec les autorités chinoises les conditions d'installation de cette première ambassade.

Très apprécié au Département, Jean GORY, après l'Asie, est affecté comme conseiller à l'ambassade de France à Washington (1967-1969) pour y suivre la politique américaine dans cette partie du monde, notamment dans l'ancienne Indochine. Une de ses principales activités est alors d'établir des contacts de travail avec les agents spécialisés du Département d'État. Paris à cette époque s'intéresse surtout à l'évolution de la guerre au Vietnam, à un moment où l'engagement américain atteint près de 500 000 hommes. Sur les questions ayant trait à la Chine, Jean GORY fait figure d'expert. Il y retrouve des amis, notamment au service *Intelligence and Research* du sous-secrétariat d'État aux affaires d'Asie et du Pacifique.

1968-1971, après deux années passées à Washington, Jean GORY, qui recherche en Asie une capitale dotée d'un lycée français pour ses enfants, se voit proposer un poste au Consulat général de France à Saigon, lequel fait pratiquement fonction d'ambassade, la France ayant évité au Sud-Vietnam comme au Nord d'y ouvrir une ambassade après les accords de Genève de 1954. Dans ce poste, Jean GORY allait rapidement se rendre indispensable. Les tendances à l'optimisme du Consulat général quant à l'évolution de la situation au Vietnam n'étant pas confirmées par ses sources d'information directes du côté américain, il fut à titre exceptionnel et personnel encouragé à adresser ses analyses au département – situation en porte-à-faux qui le poussa avant terme à solliciter une nouvelle affectation.

En août 1972, Jean GORY est nommé conseiller à Tokyo, où il restera avec sa famille jusqu'en septembre 1976. Observateur d'une actualité japonaise complexe à tous égards, il reconnaît avoir bénéficié durant tout son séjour de ce que pouvait lui apporter son ami de longue date, Marcel GIUGLARI, le plus grand connaisseur que l'on pouvait alors trouver de l'âme japonaise et des divers contours de la société nippone – il était le correspondant d'Uni-france Films et de plusieurs journaux français. Outre ses activités diplomatiques, c'est sans doute au Japon que Jean GORY et sa famille accomplirent les plus beaux voyages de leur vie en Extrême-Orient, visitant les admirables sites répartis dans les diverses régions du pays, notamment Yazu, Matsue, le sanctuaire d'Izumo et de nombreux autres héritages porteurs de traditions.

Tous deux devinrent de véritables amis du Japon, où ils comptent encore de solides relations.

Consul général à Bombay pendant une période de deux ans (1976-1978), Jean GORY aura pu y mettre en pratique, dans un milieu d'une grande complexité, avec son épouse Jannine, tous ses acquis internationaux en matière de relations publiques, avec sans doute une certaine priorité accordée à la communauté des Parsis de la grande métropole indienne. Les Parsis exercent leur influence morale, financière et industrielle, sur les secteurs les plus modernes de l'Inde, et d'abord à Bombay. Très européens, et ils sont sensibles aux attentions que de tradition leur portent les représentants de la France en Inde, notamment au sein des Alliances Françaises, où ils occupent de hautes responsabilités, de pair avec leur générosité. Une autre tâche, hautement humanitaire, consistait à aider les jeunes compatriotes revenus de leur rêve psychédélique, se présentant au bureau consulaire, par dizaines, souvent dans le pire état que l'on puisse imaginer, à la recherche d'arrangements près du Consulat pour que leurs familles leur apportent un secours, ou encore que des rapatriements leur permettent de retrouver la France et leurs attaches.

D'avril 1978 à avril 1982, Jean GORY, très proche de la Direction d'Asie, est appelé à Paris pour diriger la sous-direction de l'Asie du Sud-Est au Département. Cette sous-direction est chargée de suivre toutes les affaires bilatérales avec les pays de la région, et de coordonner sous l'autorité du directeur les relations pratiquement dans tous les domaines, en tenant compte des liens spécifiques établis avec ces pays, par le truchement de nos ambassades. Ces pays ayant des liens anciens avec la France, la gestion de ces relations, en liaison avec les diverses instances gouvernementales, exige une attention permanente. Jean GORY, connaisseur de ces différents pays, occupa cette fonction avec une particulière maîtrise des situations. Il devait fournir analyses et notes de synthèse à l'attention du ministre comme de la présidence de la République. La région étant le lieu de situations parfois brûlantes, il se devait parallèlement de recevoir journalistes et agents des diverses ambassades. Son vaste réseau de relations internationales ne pouvait que faciliter ces diverses activités. Il était d'autre part chargé de participer aux diverses instances de la coopération européenne sur cette partie du monde.

Pendant son séjour à Paris, son épouse, toujours intéressée par la peinture, devint la directrice de la Galerie Yoshi, de renommée internationale.

Nommé ambassadeur au Pakistan, où il séjournera de 1982 à 1984, il allait connaître durant son court séjour dans ce pays les complexités de la

politique intérieure et extérieure pakistanaise sous l'autorité quasi-absolue du président Zia ULHAQ.

Islamabad, aux pieds des contreforts himalayens, était un poste d'observation, notamment sur la situation incertaine en Afghanistan, avec sa longue frontière séparant deux pays, ou plutôt deux zones tribales. Lorsque Jean GORY prit ses fonctions, l'Afghanistan était déjà à l'époque un lieu de confrontation, avec la présence d'un contingent soviétique, lequel ne contrôlait qu'une zone du pays, avec le reste des provinces en état d'insurrection. Jean GORY y retrouvait la continuation sous d'autres formes du « grand jeu russo-britannique ».

Il rapporte à cet égard que le président Zia ULHAQ s'étant rangé du côté occidental, toutes les aides apportées à la Résistance afghane transitaient par le Pakistan, devenu une base arrière à la résistance des dissidents. Jean GORY avait su se créer des liens avec de hauts fonctionnaires de la présidence, qui le tinrent durant son séjour très informé sur les événements en Afghanistan, pratiquement la seule source d'information sur ce qui se passait de l'autre côté de la frontière. Pendant son séjour, il poursuivit une ligne de coopération militaire avec des projets de vente de Mirage et de sous-marins de la classe Agosta.

Mais ses notes personnelles évoquent aussi ses voyages, dont le plus extraordinaire jusqu'à la frontière du Xinjiang, à travers la province de Hunza, voyage facilité par la princesse de Hunza, Malika AZIZ, avec laquelle lui et Jannine entretenaient, à Islamabad, des relations amicales. À Gilgit, le long de la vallée de l'Indus, il se retrouvait avec son épouse et son fils Pierre, non sans émotion, sur la partie méridionale de la Route de la Soie, en terre ismaélienne, aux abords du Karakorum.

Jannine GORY fut très appréciée des milieux pakistanaïes dont l'hospitalité est notoire. Elle eut l'occasion de leur faire des présentations de ses dernières peintures.

Après deux années à Paris, Jean GORY est envoyé en juillet 1986 comme ambassadeur à Wellington, en Nouvelle-Zélande, qu'il quittera en 1990.

Les relations entre Paris et Wellington étaient alors au plus bas, après le grave incident du *Rainbow Warrior*, que des agents secrets français avaient coulé à Auckland, le 7 juillet 1985, alors que son équipage se préparait à le conduire jusqu'à l'atoll de Mururoa, en Polynésie française. Cet acte était d'autant plus stupide, selon Jean GORY, qu'il aurait été possible de contrôler le *Rainbow Warrior* avec quelques unités navales dans la zone, d'autant que les expérimentations étaient désormais souterraines.

Si le gouvernement français reconnaissait bien son « implication », il reste qu'après le règlement judiciaire, et une fois la crise passée, les relations ne pouvaient que rester médiocres, si l'on ajoute à ce dossier les positions critiques de la Nouvelle-Zélande sur la question des expérimentations nucléaires, avec en plus le non-respect des assignations à résidence des deux agents secrets français. La France était condamnée en 1989 à des excuses publiques ainsi qu'à une forte indemnité.

À la demande instante de l'ambassadeur, Paris allait concentrer ses efforts dans le domaine culturel, sur l'enseignement du français certes, mais aussi sur des manifestations culturelles de très haut niveau. De même, dans un autre sens obtint-il qu'une offre française de haute technologie, émanant de Thomson-CSF, fût enfin acceptée, pour une couverture radar de la Nouvelle-Zélande toute entière. Il initia en outre, à hauteur de la région, des projets français de coopération en Samoa ou aux Îles Cook.

En bref, la mission de Jean GORY et de son épouse, qui l'aida par son extrême gentillesse et sa disponibilité, ne manqua pas de se traduire par des rapports personnels améliorés avec les représentants de la haute administration comme avec les divers segments de la société néo-zélandaise.

Jean GORY avait plus qu'un réseau de relations en France et de par le monde. Il avait de vrais amis, et ceux-ci, qu'il partageait avec Jannine, ne se trouvaient pas seulement dans les milieux diplomatiques. Homme de grande culture, il était modéré dans ses jugements et présentait ses vues avec même parfois un certain scepticisme, qu'il lui plaisait d'affecter. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir ses opinions sur le monde et sur les hommes. Mais il avait en lui un respect des autres qui l'amenait à juger des choses et des gens avec beaucoup d'indulgence. Ayant été imprégné de par ses recherches et son environnement d'une certaine « sagesse asiatique », il était un homme vrai et complexe, que l'on avait plaisir à rencontrer, à revoir, à consulter, dans l'attente d'une amitié qu'il ne vous refusait jamais.

Il fut un grand diplomate et servit la France avec honneur.

Marc MENGUY²
ancien ambassadeur

2. Marc MENGUY fut président de l'AAÉALO de 1996 à 1999.

À propos d'*Orients*...

Orients est le bulletin de l'AAÉALO

Association des anciens élèves et amis des langues orientales

Il paraît trois fois par an (en février, juin et octobre)

Orients n'a pas l'ambition d'être une publication scientifique *stricto sensu*

Il est destiné à refléter :

la vie de l'association

la vie de l'Inalco

la diversité des langues et civilisations qui sont enseignées à l'Inalco.

Abonnements

À souscrire auprès de l'Association (voir bulletin en dernière page).

Précisions concernant le contenu des rubriques suivantes

Actualités

Vie de l'AAÉALO, informations concernant l'AAÉALO et ses membres, les associations étudiantes et l'Inalco, événements publics en lien avec les langues et civilisations enseignées à l'Inalco, etc.

Langues et Civilisations

Tout article concernant l'histoire, la géographie, l'économie, la littérature, les arts, la langue, la philosophie, les mœurs, etc. en lien avec les langues et civilisations enseignées à l'Inalco.

Recensions

Comptes rendus de livres, (mais aussi films, expositions, spectacles, etc.).

Textes pour publication, manuscrits, ouvrages pour recension et exemplaires d'échange doivent être adressés à :

anciens_eleves@inalco.fr

ou

Comité de rédaction du bulletin *Orients*

AAÉALO

65 rue des Grands-Moulins 75013 Paris

Comité de rédaction

Albane DE CARMOY, Régine DAUTRY, Emmanuel DE BRYE, Véronique JOBERT,
Claudianne JULLIEN, Françoise MOREUX, Alain SCHNEIDER.

Note aux auteurs

Les articles publiés par *Orients* sont des textes originaux ; l'auteur s'engage à conserver au Bulletin l'exclusivité de son texte jusqu'à notification de son acceptation ou de son refus et, en cas d'acceptation, jusqu'à sa publication. Les articles proposés sont à adresser au Comité de rédaction sous forme de fichier informatique sous logiciel *Word*, police *Times New Roman*, taille 12.

Instructions pour les articles en français

Les *mots ou expressions isolés* dans une langue étrangère s'écrivent en italiques mais les citations sont entre guillemets, sans italiques.

On emploie exclusivement les guillemets « typographiques ».

Les lettres capitales sont accentuées s'il y a lieu.

Les patronymes s'écrivent en petites capitales après la majuscule initiale.

Les siècles s'écrivent en chiffres romains, en petites capitales.

Les noms des religions et des membres des groupes religieux s'écrivent sans majuscule.

Les notes doivent figurer en insertion bas de page.

Les textes communiqués ne devront pas excéder :

- 30 000 caractères (espaces comprises),
- 8 000 caractères (espaces comprises) dans le cas d'une recension.

Références bibliographiques

On se conformera scrupuleusement aux indications suivantes : noms d'auteurs en petites capitales, précédés des initiales de leur(s) prénom(s) ; s'il y a plusieurs auteurs, leurs noms sont séparés par des virgules. Les titres des livres sont en italiques, les titres d'articles en romains entre guillemets.

Bulletin d'adhésion à l'Association des anciens élèves et amis des langues orientales



Nom usuel :

Nom de naissance :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Téléphone :

Télécopie :

Courriel :

@

Adhère à l'Association en qualité de : ami ancien élève jeune

Langue(s) étudiée(s) :

Verse pour l'année 2014 :

Membre titulaire

- Cotisation simple : 20 €
- Forfait cotisation + abonnement France 45 €
- Forfait cotisation + abonnement étranger 55 €

Membre bienfaiteur (abonnement gratuit)

À partir de 100 €

Jeune (moins de 26 ans)

- Cotisation simple : 10 €
- Forfait cotisation + abonnement France : 35 €
- Forfait cotisation + abonnement étranger : 45 €

Bulletin Orients

- Abonnement annuel France : 30 €
- Abonnement annuel étranger : 40 €
- Vente au numéro : 15 €

Soit un total de €

payé par chèque à l'ordre de : **Association des anciens élèves et amis des langues orientales**

Les informations recueillies sont nécessaires à votre adhésion. Elles font l'objet d'un traitement informatique et sont destinés au secrétariat de l'Association. En application des articles 39 et suivants de la loi du 6 janvier 1978 modifiée, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification aux informations qui vous concernent.

Si vous souhaitez exercer ce droit et obtenir communication des informations vous concernant, veuillez-vous adresser à **anciens_eleves@inalco.fr**



